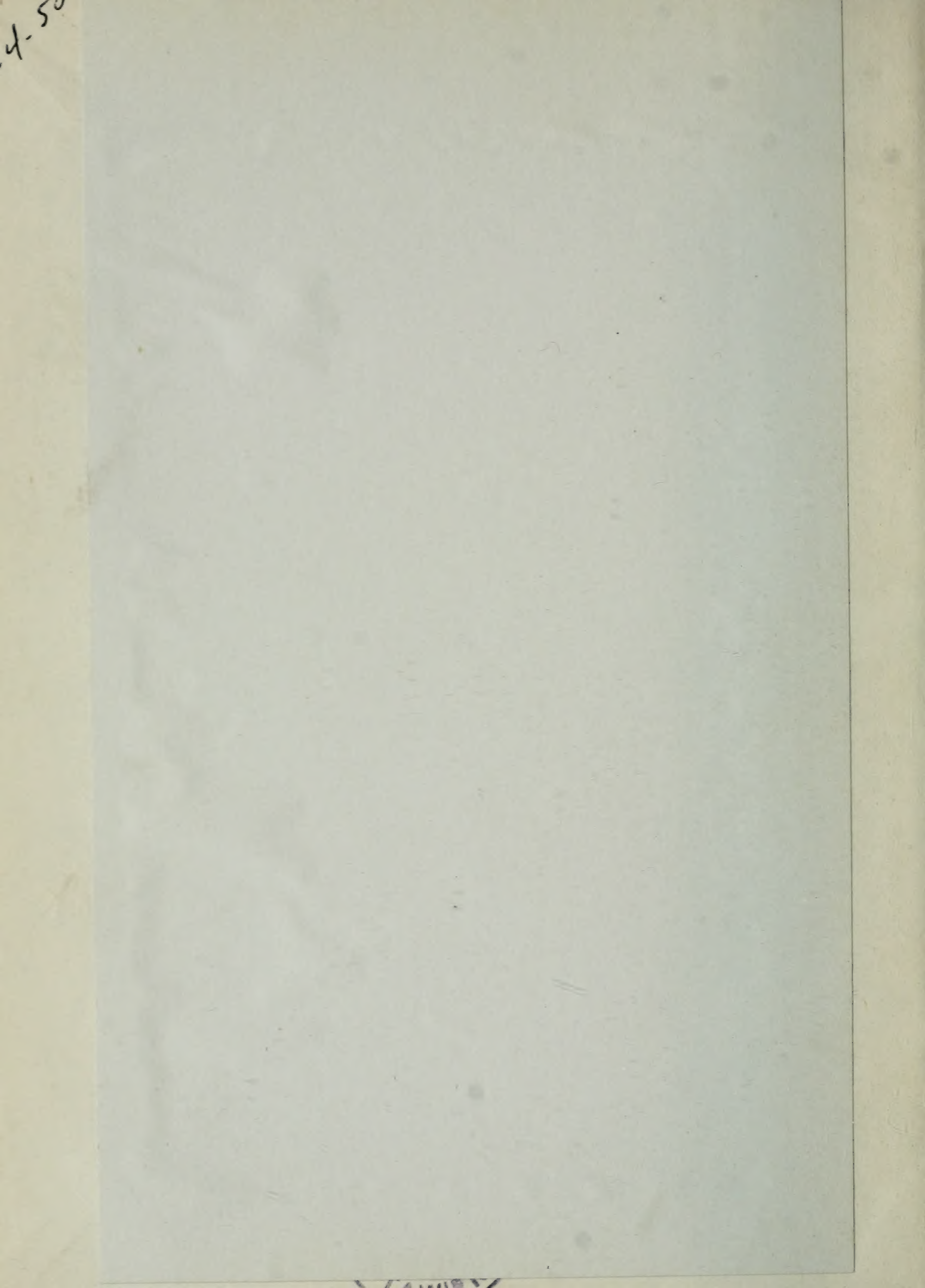
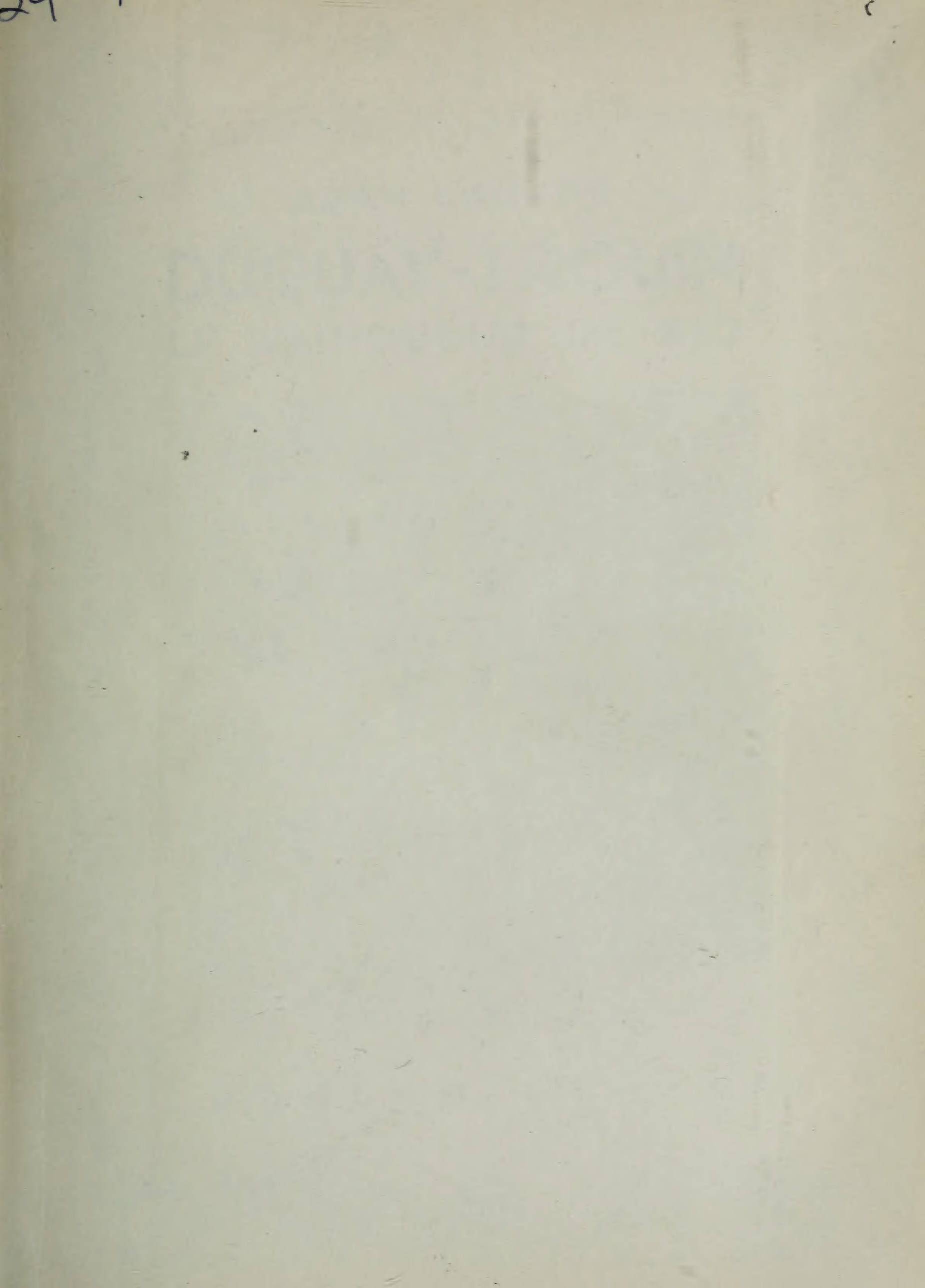
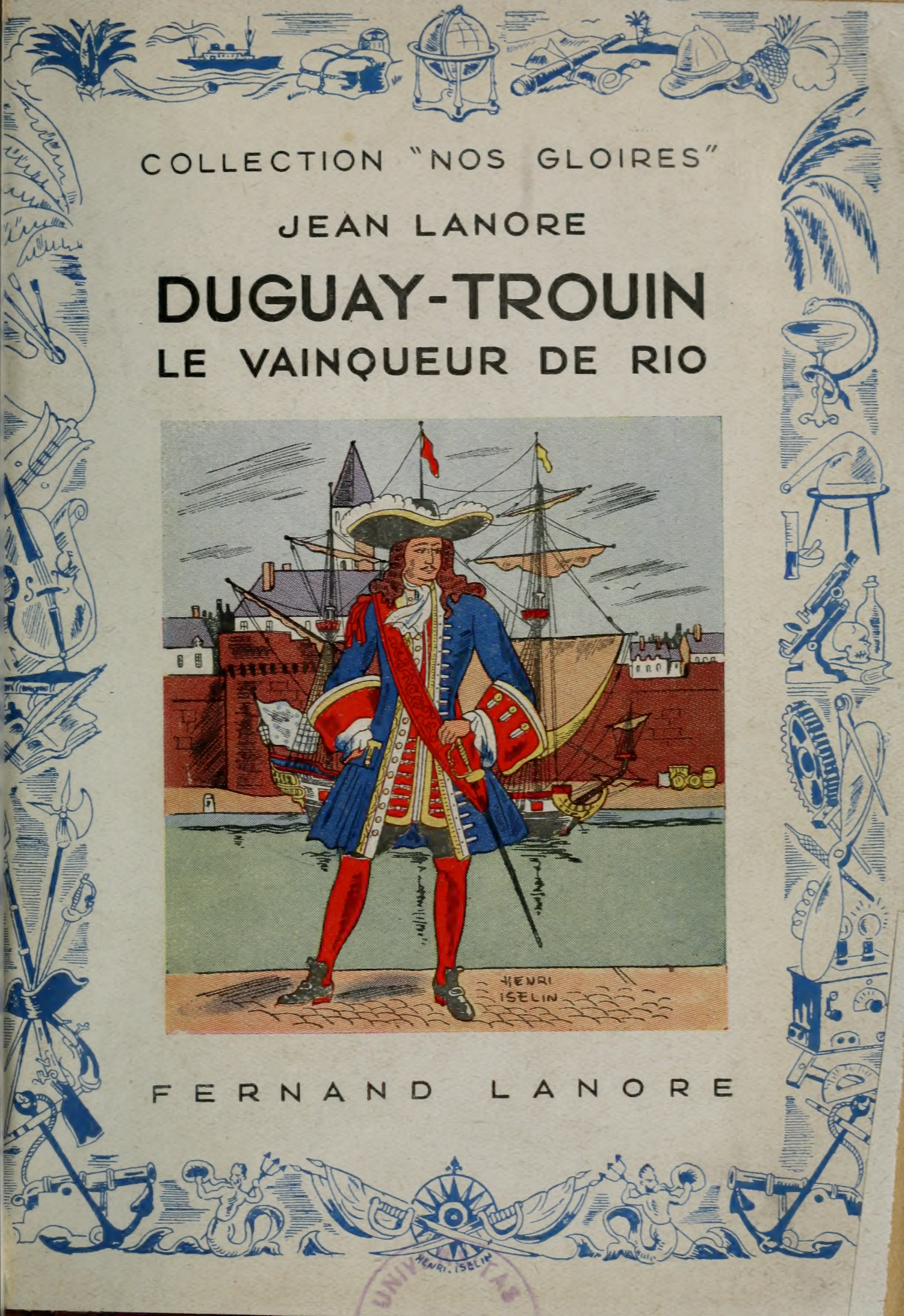







COLLECTION "NOS GLOIRES"
JEAN LANORE
DUGUAY-TROUIN
LE VAINQUEUR DE RIO
HENRI ISELIN
FERNAND LANORE
HENRI. ISELIN


UNIVERSITAS
O. M. I.

Le Vainqueur de Rio
Duguay-Trouin

J. LANORE

LE VAINQUEUR DE RIO

DUGUAY-TROUIN

F. LANORE
Éditeur
48, Rue d'Assas, PARIS (VIe)

Table des Matières

TROISIÈME PARTIE

Rio-de-Janeiro

QUATRIÈME PARTIE

La Vieillesse

INTRODUCTION

Du mot « Corsaire »

Venant du mot italien « corsa » qui veut dire course, ce terme de corsaire, sonore, hardi, vivant symbole de courage et d'audace, a trop longtemps subi l'influence néfaste des autres termes maritimes de flibustiers, boucaniers et pirates pour que l'esprit populaire, peu soucieux de la valeur des mots, ait tout confondu en une seule et même catégorie de gens sans aveux, brigands et forbans.

Il y a loin, pourtant, de ces bandits de grand chemin à ces hommes valeureux. Titulaires de lettres de marque et de commissions dûment paraphées par le monarque, presque tous officiers du Roi plaçant au-dessus de la passion de leur état, l'honneur et l'amour de la patrie, ils exerçaient un métier pénible entre tous, difficile, dangereux et, contrairement à ce que l'on pense, bien souvent désintéressé. Ils montaient de légers navires rapides et puissants, et avaient pour cible les gros navires marchands ennemis dont ils devaient s'emparer sans dommage ; car la course n'était pas autre chose qu'une affaire commerciale dans laquelle l'armateur réalisait parfois de gros bénéfices.

Tout cela peut paraître assez louche, puisque les navires marchands ne sont en principe que peu ou pas armés, mais à qui veut bien approfondir la question, celle-ci apparaît toute autre et rehausse la valeur de ces hommes qui, armateurs et corsaires, confiaient à la mer leur fortune ou leur destinée.

Le fait d'attaquer un navire quel qu'il soit, armé ou non, en temps de guerre ou en temps de paix et, indifféremment ennemi, compatriote ou allié, comme il arriva souvent avec les pirates et les forbans, et de s'emparer de son chargement, est en effet qualifié de brigandage... quand l'auteur de ce crime n'agit uniquement que dans le but de s'enrichir au détriment du voisin. Mais, quand ce même acte, effectué en service commandé et uniquement contre les ennemis de l'Etat, durant les hostilités, *a pour but d'amoindrir l'approvisionnement de l'adversaire et de réduire sa flotte de commerce, cela devient une tactique de guerre, loyale et permise. Telle fut la position des corsaires.*

Nul autre monarque que Louis XIV, soutenu par des ministres intelligents, ne comprit avec autant de force l'importance d'une marine puissante. « Dans le but de favoriser le commerce maritime, il institua, par une ordonnance du 5 décembre 1664, de véritables primes à la navigation et à la construction (1) *». Il distribua des millions, accorda des privilèges et créa un mouvement tel que de partout, et en particulier à Saint-Malo, les voiles et les mâtures se dressèrent d'entre les quais. Tout le monde était marin et beaucoup avaient leurs navires.*

Ces bâtiments faisaient la pêche, le cabotage et sillon-

---

(1) Le Nepvou de Carfort.

naient les mers, les flancs chargés des fourrures et des bois du Canada, du tabac et du sucre des Antilles, du thé et des épices d'Asie. Le pavillon du Roi de France flottait sur toutes les mers du globe.

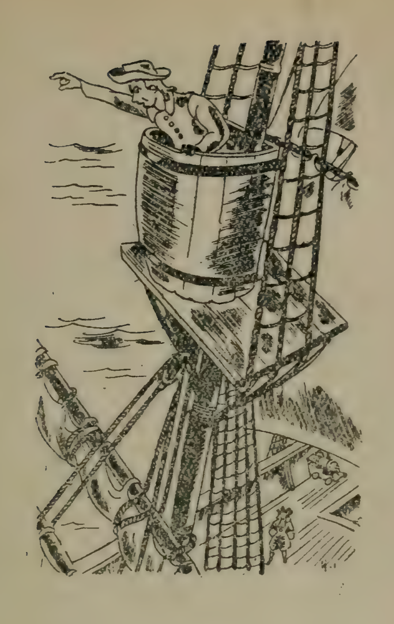
Mais quand soudain une guerre éclatait, et c'était chose courante à cette époque, cette immense flottille mettait une armure guerrière. Flûtes et sloops arboraient quelques armes de défense, frégates et corvettes se transformaient en corsaires... Les cales se remplissaient de poudre et de boulets, les sabords percés se hérissaient de canons et les équipages étaient doublés et triplés. Aussi armée qu'un vaisseau du Roi, la jolie frégate appareillait alors pour semer la terreur dans les rangs ennemis et compléter le travail de la marine officielle.

Les batailles étaient dures, car si les navires marchands n'étaient que peu armés, il était bien rare que leur nation les laissât seuls en mer sans autre défense qu'un petit canon de poupe, et c'était bien souvent une véritable flotte que le corsaire devait vaincre. Deux ou trois puissants vaisseaux de guerre encadraient presque toujours les convois richement chargés. Il fallait attaquer en dépit des forces disproportionnées, et ce n'était qu'au prix d'efforts surhumains que les corsaires réussissaient à s'emparer de quelques navires.

Et c'est ici que l'imagination populaire s'égare. Elle se figure que ces fortunes entassées dans les prises, gagnées à coups de haches, de hallebardes et de mousquets par des matelots dépoitraillés, devenaient leur propriété dès l'instant de la victoire. Grave erreur, quand on songe que ces pauvres gens ne touchaient qu'une part infime (souvent 1 % sur le tiers *des* bénéfices *des prises) dans les affaires où ils*

avaient souvent laissé un membre ou récolté de multiples blessures. L'argent n'était donc pas le seul attrait qui faisait agir ces hommes, mais bien plutôt l'amour du danger, la ténacité à vaincre, la passion de la gloire, qui constituent le fond du caractère français.

Il y eut bien, certes, des pillages mémorables où l'homme, tel une bête déchaînée, se rua sur des coffres pleins, au mépris des conventions humaines. Mais ce n'est là qu'une exception et presque toujours le résultat d'un embarquement hâtif où le recrutement se faisait par n'importe quel moyen, parmi ces gens sans aveux qui hantèrent toujours les coins sombres et les coupe-gorge. Faut-il s'attarder à ces noires eaux-fortes que l'on déplore et méconnaître pour cela les tableaux réconfortants où l'héroïsme, l'honneur et autres belles vertus s'étalent à profusion ? La gloire ne couronna jamais de sombres forfaits, et puisqu'elle existe, cela prouve qu'il y eut autre chose.



PREMIÈRE PARTIE

L'ARDENTE JEUNESSE

CHAPITRE PREMIER

Enfance

En ce jour de mai 1681, le long des rochers noirs, suintant l'humidité, une petite forme grise rampe lentement, C'est un enfant de huit ans aux vêtements souillés de vase, aux jambes zébrées d'écorchures, au visage sale, au regard clair. Il grimpe avec peine. Ses petites mains crochent dans les anfractuosités. Ses pieds glissent sur les algues et son corps se tend, arc-bouté sous l'effort. Atteindra-t-il cette haute roche qui domine l'ensemble cahotique et que ses yeux fixent avec envie ? Oui, parce qu'il veut l'atteindre et que sa petite tête de Breton en a décidé ainsi. Il continue sa marche pénible. Cinq ou six éraflures laissent échapper sur sa peau un mince filet de sang. Son visage en sueur et qu'une main pleine de boue essuie du revers, se macule de longues traînées grises. Ses vêtements laissent à chaque étape une partie d'eux-mêmes. Qu'importe tout cela, le but est proche. Un dernier rétablissement, un plat-ventre rampant et l'enfant se relève.

Debout maintenant, il contemple avec orgueil le chemin difficile qu'il vient de parcourir. La brise du large fouette sa figure poupine et rose. Ses mèches blondes s'ébouriffent au vent. Fier de son audace, il se redresse dans ses guenilles et éclate de rire à la pensée qu'il devrait être à cette heure

sur les bancs de l'école de Maître Chatau. Mais soudain, son visage prend une expression sérieuse. Son regard quitte les rochers et se fixe sur la rade, là, tout près, à quelque cent mètres à peine, but final de cette dangereuse escapade. Dès lors, plus rien au monde n'existe en dehors du spectacle extraordinaire qui se déroule à ses pieds. Il s'installe, s'asseoit, jambes pendantes, sur son perchoir et regarde avidement.

Un bruit confus monte jusqu'à lui ; chansons des cordages dans les poulies, rires des mousses, appels des marins, chocs sourds des coques entre-choquées, bruits de chaînes, cris des grands cormorans qui planent dans le ciel. Tout un monde est là qui grouille, se presse, se heurte et fourmille sans arrêt. Il y a des courants et des remous qui s'évanouissent et renaissent. Il y a des mouvements de foule qui courent comme une vague. Il y a des coins d'eaux mortes qui stagnent en tas. Spectacle de foule que l'enfant connaît bien et qui lui rappelle les grands rassemblements des jours de marché sur la place de l'Eglise. Aussi est-ce plus loin qu'il porte son regard, entre la Tour Bidouane et les moulins de Saint-Servan, à cet endroit où l'eau verte de la rade se hérisse de mille crêtes d'écume venues du large.

L'activité n'y est pas moins grande, au contraire, et c'est à se demander comment ces voiles et ces cordages qui passent et repassent sans cesse ne s'entremêlent pas à chaque instant. Il y a là tous les échantillons des embarcations les plus dissemblables, depuis les radeaux informes aux puissants vaisseaux de haut bord qui flottent dans un bouillonnement d'écume. C'est un corsaire qui rentre, remorquant une prise anglaise. Ses voiles sont déchirées et ses cordages en charpie. C'est un long courrier tout neuf et caréné de

frais. C'est une chaloupe tirée par de lourds avirons piochant la mer. C'est un vaisseau du Roi qui évolue avec noblesse. Haut de bord, rutilant de cuivres, il éclipse tout, autour de lui, par son faste et sa magnificence. « Aussi grand qu'une basilique », il domine, de sa mâture, celle des frégates et des corvettes. Ses dorures répandues à profusion sur ses galeries, festons et panneaux, brillent au soleil. Il attire tous les regards et notamment celui du jeune enfant qui n'a d'yeux que pour lui.

Le petit, loin du monde, perché entre ciel et terre sur son promontoire, se laisse aller au rêve qui l'envahit. Ce beau navire amiral est en mer au milieu d'une escadre ; le canon tonne, la tempête gronde, la bataille fait rage. Ce n'est qu'un immense écran de voiles blanches au bas duquel des centaines d'hommes se démènent. Des pavillons multicolores flottent à la brise, des cordages rompus se tordent sous le vent, et dans cette confusion, le beau vaisseau reste indemne, étincelant et fier.

Vision qui passionne cet enfant au point qu'il n'entend pas la voix qui l'appelle.

« René, descends vite, il est l'heure. »

Il ne répond pas tout de suite, mais lentement se redresse, s'arrache au rêve qui l'étreint, et bientôt, libéré, descend de roches en roches pour aboutir sur la grève.

Sa grande sœur Charlotte est là qui l'attend avec impatience. Indignée par sa mauvaise conduite, elle le sermonne, dresse la liste terrifiante des châtiments réservés aux mauvais garnements qui font l'école buissonnière, et l'entraîne à la maison paternelle où l'attendent taloches et mornifles. Il se laisse conduire sans résistance, résigné au sort qui l'attend, et, tout en baissant la tête avec humilité, reprend

le beau rêve interrompu, la bataille, la tempête, le beau vaisseau...

***

Cinq ans plus tard, du haut du clocher du petit séminaire de Rennes, une cloche carillonne.

Ding, ding, dong... ding, ding, dong...

Joyeuse, légère, elle répand sur les grands bâtiments sévères d'alentour sa vivante chanson, et, de toutes parts émergent aussitôt des soutanes noires qui s'éparpillent et se déploient dans les cours. Les jeunes séminaristes, libérés de la contrainte des classes, détendent leurs membres engourdis et se livrent alors aux jeux bruyants de leur âge. Ce ne sont que des rires et des cris, des courses folles au milieu desquelles Duguay-Trouin, turbulent et vif, se démène avec entrain. Les balles sifflent dans l'air, et atteignent avec violence le but visé. Les billes roulent sur le gravier. Les boucliers résonnent avec un son mat.

Une demie-heure de récréation, dans cette cour de collège où l'on n'aperçoit que le haut des arbres derrière les murs, est bien vite passée. Les jeunes séminaristes, les yeux brillants, le visage rougi par le grand air, ont repris leur formation en deux rangs et se rendent maintenant à l'office, alors que dans le lointain on entend déjà les accords de l'orgue tenu par le maître de chapelle.

Duguay-Trouin, à sa place, suit, rêveur, le cortège. Il pense à sa grève malouine retentissant du bruit des marteaux réparant les carènes, des chansons des gréeurs et des calfats et du cri des pêcheurs étalant sur les quais le contenu de leurs paniers. D'ici, la mer est loin et la brise marine

n'arrive plus que mêlée à l'odeur des champs. On n'entend plus l'éternel ressac de la marée clapotant dans les creux des rochers, ni le sifflement de la brise qui fait frémir les cordages. Et tout ce qui l'entoure semble triste à côté de la joyeuse animation du port.

Duguay-Trouin n'a pas un instant de révolte. Il sait que son père en a décidé ainsi et veut faire de lui un homme d'église pour profiter de la belle situation de son frère aîné, Luc Trouin de la Barbinais, consul à Malaga, qui pourra lui obtenir une riche abbaye dans la région. Peu souriante éventualité à laquelle il aurait bien préféré la belle vie de corsaire de ses aïeux, de son grand-père, de son père même, qui lui demande d'entrer dans les ordres et qui, pendant ce temps, parcourt les mers de Manche et d'Atlantique sous le pavillon du Roi. Mais que faire, sinon s'incliner et attendre?

Et courbant le front, il gravit lentement l'escalier de la chapelle et pénètre dans la nef illuminée, retentissant du bruit des cantiques que cent cinquante jeunes hommes entonnent à pleine voix.

*
* *

Quelques années s'écoulent encore. Son père est mort. Il est maintenant à Caen, la grande ville réputée pour son université. Libre de toute contrainte paternelle, sans autre souci que de passer son temps le plus gaiement possible, il se garde bien de suivre les cours des facultés et s'empresse de s'inscrire dans une académie d'escrime où il ne tarde pas à devenir un des plus fervents habitués. Fleurets, épées, maniés de son bras agile, voltigent dans l'air, parent et attaquent avec promptitude. Les égratignures zèbrent son

corps, le danger le frôle ; qu'importe, il a trouvé le moyen de satisfaire ce besoin de mouvement qu'exige sa bouillonnante nature et s'y donne avec fougue. Les combats se multiplient dans les salles d'escrime, sur les places, parfois même dans l'ombre des remparts, la nuit, à la faible lueur des lanternes. Il devient à ce jeu un des meilleurs bretteurs de la ville, le prouve chaque fois que son honneur est en jeu ou que l'envie de vaincre le harcèle. Le sentiment de sa force lui fait entreprendre les plus folles rencontres dont l'issue bien souvent menace d'être tragique. Témoin ce qui lui arrive un beau soir, au clair de lune, alors que l'envie de ferrailler le démange plus que de coutume. Il aborde un académiste et sans préambule, lui envoie un grand coup de coude. L'autre riposte, se fâche, la colère monte et les deux hommes dégaînent. A cet instant, Duguay-Trouin se rend compte de sa témérité d'autant plus grande que son adversaire est un homme beaucoup plus âgé que lui et, de plus, fort habile. Mais il est trop tard pour reculer, il attaque, quand, par bonheur, faisant un faux pas, il tombe et entraîne dans sa chute l'académiste désemparé. Le bruit attire du monde, on sépare les combattants et Duguay-Trouin en est quitte pour un frisson de peur et quelques égratignures aux mains.

Une autre fois encore, en compagnie d'une bande de gens peu recommandables, il est pris dans une rixe et ne doit son salut qu'à son adresse et son agilité. A Rouen, où il est entraîné à la suite d'une affaire assez louche, il doit ferrailler encore contre la maréchaussée, au risque de se voir emprisonné. Partout enfin, il va, tel un héros de cape et d'épée, l'arme à la main, prêt à toutes les extravagances et délaissant chaque jour davantage l'étude et le travail.

Il lui prend un beau matin la fantaisie d'aller faire un tour à Paris, dont on lui a bien souvent conté les merveilles. Il est riche, à la suite d'une heureuse partie de cartes, et, quittant les remparts de la ville de Caen, s'engage, monté sur une mazette (1), sur la route de la capitale. Heureux de se sentir libre, il va, cahin-caha, se laissant bercer au remous de sa monture, s'arrête au bord des chemins, savoure l'accueil des auberges de village, ou bien dort à la belle étoile, en plein champ, dans une botte de foin. Les journées s'écoulent lentement dans un décor de campagne ensoleillée, l'horizon se transforme à chaque tournant de route et, enfin, Paris apparaît dans le lointain, entre les bosquets et les buissons.

Il passe la porte Saint-Honoré, arrive au carrefour de Richelieu et, avisant un cabaret, se hâte de commander un repas qu'il entame avec un appétit que le grand air a creusé.

A peine a-t-il avalé les premières bouchées, qu'un laquais pénètre dans la salle et commande à haute voix : « Deux bouteilles de vin de Bourgogne pour M. Trouin de la Barbinais ».

A ce nom, Duguay-Trouin sursaute et s'empresse de questionner le laquais qui lui apprend que son maître n'est autre que le consul de Malaga, chassé de cette place par la guerre de 1689 et sur le point de regagner Saint-Malo, sa ville natale.

Il n'en faut pas plus à Duguay-Trouin pour reconnaître dans ce signalement son frère aîné et, peu soucieux de l'affronter au moment même où il déserte les amphithéâtres

---

(1) Mauvais petit cheval de louage.

de l'Université sans permission ni avis, il plante là repas, plaisir et découvertes et repasse la porte Saint-Honoré la tête basse.

Autant le voyage d'aller avait été charmant avec ses flaneries et ses arrêts, autant celui du retour est pénible. Il faut courir à bride abattue, brûler les étapes, manger sur le pouce dans le coin d'une auberge et repartir en toute hâte. Duguay-Trouin croit voir à tous moments son frère à ses trousses et tremble au moindre roulement de voiture ou bruit de sabots.

Il arrive enfin à Caen, harassé de fatigue, et se promet d'éviter à l'avenir une pareille aventure qui, malgré un beau début, avait risqué de tourner si mal. Et pendant qu'il médite sur les conséquences déplorables qu'aurait pu entraîner une confrontation avec son frère, son destin se dessine. Cette aventure est peut-être le point de départ de toute son existence.

Son frère, averti sans doute par son laquais de l'étrange attitude de ce jeune homme qui, à l'annonce de son nom avait éprouvé une telle inquiétude, décide de faire un crochet jusqu'à Caen avant de regagner Saint-Malo. Il ne connaît presque pas son cadet, pour l'avoir quitté tout enfant, et peut, sans risques de se faire reconnaître, circuler dans les salles d'escrime et de jeu de paume. Il y rencontre René, le fait parler et lui pose de multiples questions. Celui-ci, croyant avoir à faire à un camarade de jeux, lui conte sa vie désordonnée, ses duels, ses parties de danses et de cartes, son horreur des cours des facultés et ses paresseuses flaneries. Tout y passe, depuis les monômes bruyants, le soir, dans les rues de la ville, jusqu'aux étourdissantes expéditions nocturnes dans les cabarets mal famés. Ce n'est qu'un

joyeux récit qui chante la joie de vivre, la répugnance des études et peut-être aussi la nostalgie de son joli port.

Luc Trouin de la Barbinais n'en désirait pas davantage ; aussi, sans dévoiler son incognito, il repart à Saint-Malo et s'empresse de mettre au courant de la situation sa mère, qui décide immédiatement de rappeler son fils au foyer paternel.

*
* *

Telles furent les trois phases principales de l'existence de Duguay-Trouin jusqu'en l'année 1689, date qui devait être pour lui d'une importance capitale, puisque c'est à cette époque que, sur la volonté de sa mère, il embarque comme volontaire sur un navire corsaire.

Saint-Malo, Rennes et Caen avaient été trois étapes bien différentes, mais indispensables pour Duguay-Trouin. Elles avaient formé le caractère du jeune homme et l'avaient préparé à cet état de marin, si complexe, exigeant des connaissances universelles. Saint-Malo avait été le berceau de cette vocation où l'hérédité venait s'ajouter à cette atmosphère de tous les jours dans un des ports les plus vivants de la France maritime d'alors. Rennes, cadre sévère et froid de cinq années d'études obligatoirement suivies avec profit et meublant, pour toute la vie, le cerveau du séminariste d'un solide bagage classique. Enfin, Caen, la détente, l'épanouissement physique d'une riche nature, l'exercice, l'escrime, indispensables pour la guerre, et la découverte de la vie.

Intelligent, d'un esprit vif, il avait passé par tous ces états avec profit et devait par la suite en ressentir toujours les effets durant les multiples aventures qui firent de sa vie le plus passionnant des romans.

CHAPITRE II

Premières armes

La *Trinité*, petit navire de « 130 tonneaux, 18 canons et 128 hommes d'équipage », était une jolie frégate aux voiles blanches, aux sabords symétriques et au château arrière sans ornement.. En temps de paix, elle servait au commerce maritime, transportait les marchandises d'un port à l'autre et, sous la menace des hostilités, se transformait en navire de guerre. Armée par la famille Trouin de la Barbinais, elle subissait en ce moment les changements nécessaires à son nouvel emploi. Toute une armée de spécialistes s'était emparée d'elle pour remplacer, au fond des cales, le fret par des munitions et des vivres et ajouter, sur les ponts, un certain nombre de canons supplémentaires.

Duguay-Trouin, désigné pour embarquer sur ce navire par la volonté de sa mère, fut donc obligé d'attendre, non sans une certaine impatience, la fin de ces travaux. Autour de lui régnait la fièvre des grands jours. Les chantiers navals, débordés, regorgeaient de bâtiments de commerce destinés à devenir, sous la main des canonniers, de puissants vaisseaux de guerre. Un air de bataille soufflait sur Saint-Malo, car depuis neuf mois déjà, la guerre de la ligue d'Augsbourg était commencée. L'Empereur d'Allemagne, le Roi d'Espagne, le prince Palatin, les provinces de Hol-

lande et le Roi de Suède, coalisés contre la France sous l'instigation de l'ambitieux Guillaume d'Orange, avaient formé le dessein de s'emparer du trône d'Angleterre à la faveur de l'embrasement général de l'Europe. Louis XIV avait donc à faire face sur tous les fronts et déployait une activité prodigieuse. Saint-Malo, comme tous les ports, travaillait sans relâche. En un an, 43 corsaires malouins prirent la mer, 53 navires partirent pour Terre-Neuve et l'Amérique et plus de 200 petites barques firent le cabotage sur les côtes (1).

Effervescence communicative donnant à toute la gent maritime de la cité une ardeur sans pareille. Qui donc pouvait rester insensible devant ce mouvement incessant de galiotes, de matelots, de chargements et de débarquements ? Chacun sentait l'impérieux besoin d'agir. Tout travail était bon. Cordiers, gabariers, voiliers et arrimeurs se démenaient sur les grèves et les places tandis que les femmes circulant de groupes en groupes, caquetaient et approvisionnaient les hommes. Tumulte et charivari se fondaient en une symphonie unique d'où émergeait parfois un rire joyeux comme le pizzicato d'un violon. Duguay-Trouin, bras ballants, errait dans ce désordre tout en maudissant le retard de son embarquement.

Mais voilà qu'un matin la foule se dresse, hésite un instant, puis déferle soudain sur un coin du port, comme une lame de fond à la grande marée. Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Des hommes, nouveaux débarqués, s'agitent et gesticulent. Leurs voix sont joyeuses, leurs visages souriants.

---

(1) Le Nepvou de Carfort.

Ils annoncent peut-être une bonne nouvelle, et, vite, courant à toutes jambes, comme tout le monde, Duguay-Trouin se presse.

« Mais oui, les gars, ils se sont ensauvés des Anglais, Forbin et Jean-Bart ont débarqué à Fréhel. Dans une heure ils seront là », crient les marins pour la vingtième fois.

Malouins et Malouines vibrent alors d'un indicible enthousiasme, car tout le monde sait que ces deux capitaines avaient été faits prisonniers lors d'un récent combat. On se bouscule, on se presse sur le bord au risque de tomber, les petits se faufilent, les enfants jouent des coudes et Duguay-Trouin est au premier rang.

Chaque embarcation qui passe est soigneusement examinée.

« — C'est-y point eux, à gauche de la Bidouane ?

— Mais non, grosse bête, c'est la barque à Trémergat.

— Les voilà ! Hou Bravo ! » et la clameur monte, emplit le port, glisse sur l'eau au-devant des héros et s'évapore comme fumée.

Ils sont là tous deux, dans un petit bac effectuant la traversée de la Rance ; ils débarquent, sont portés en triomphe, à califourchon sur les épaules massives des corsaires et, quoique harassés par une longue traversée à l'aviron, trouvent encore la force de sourire. On s'arrête soudain, on fait cercle et, dans un silence relatif, chacun écoute la passionnante aventure.

C'est alors le récit du combat de *La Railleuse* et *Les Jeux*, escortant une flotte de vingt bâtiments marchands, contre deux gros vaisseaux anglais. Jean-Bart n'a que quarante canons à opposer aux quatre-vingt-dix des Anglais. Lutte disproportionnée, tenue jusqu'à la limite du possible.

Il faut s'incliner, se rendre. Les deux capitaines ont de nombreuses blessures et sont transportés sur les navires ennemis où ils subissent les mauvais traitements d'usage. « Dépouillés de leurs vêtements, ils sont affublés de défroques : camisole, grosse culotte avec un trou à la fesse gauche et mauvais bonnet » (1), et conduits dans cet accoutrement aux geôles de Plymouth. Mais le marin aime le grand air, celui de la prison ne lui vaut rien, aussi les barreaux de fer sont-ils rapidement sciés. La cage ouverte, les oiseaux s'envolent et commencent leur pénible voyage qui les mène enfin, au prix de dures fatigues, sur la côte bretonne.

Duguay-Trouin n'a pas perdu un mot de ce récit entrecoupé de silences et de vertiges occasionnés par la lassitude et, pendant que la foule renouvelle ses acclamations, il repart songeur, méditant cette belle leçon d'énergie.

Embarquement

La Trinité s'aménageait lentement malgré le travail acharné des spécialistes. Les sabords étaient percés pour recevoir les culasses des canons et les postes d'équipage agrandis pour le nouveau personnel.

Duguay-Trouin assistait à ces diverses transformations. Autour de lui, chaque jour, des marins passaient, l'épaule chargée de leur paquetage. Joyeux, le sourire aux lèvres, ils embarquaient sur les belles frégates. Ce n'était que rires et chansons, contrairement à ce qui se passe sur les

(1) Malo. — *Vie de Jean-Bart.*

vaisseaux du Roi où les gardes venaient chercher jusque dans leur demeure ceux qui avaient signé. Ici point de contrainte. On embarquait pour la course, l'aventure, la fortune peut-être, et certains de ces marins, marqués par les blessures des anciens combats, paraissaient plus joyeux que les autres, comme s'ils allaient goûter les joies d'une fête bien connue.

Le 7 novembre dans la soirée, Duguay-Trouin reçut à son tour l'ordre d'embarquer. Cette nouvelle qu'il attendait avec tant d'impatience, mit le comble à sa joie. Bien vite, il embrassa sa mère et monta à bord, profondément ému. Comme un novice, il allait sur le pont du navire, trébuchant sur les câbles humides, les aussières lovées, les bouts égarés et les filins raidis, s'entravant dans les chaînes éparses et errant dans les coursives, sans but ni objet. Il était ce passager encombrant que l'on bouscule et malmène.

Le lendemain à l'aube, la jolie frégate, toutes voiles dehors, appareilla par un temps couvert et douteux. La mer était houleuse. *La Trinité*, malgré le poids de ses canons, de son chargement et de son équipage, tanguait comme une coquille de noix. Le pont fuyait sous les pieds du novice, qui, dans un coin du navire, pâle et défait, souffrait d'un terrible mal de mer.

La campagne fut heureusement de courte durée.

La Trinité s'était emparée d'un bâtiment chargé de sucre et d'indigo et avait tenté de revenir à Saint-Malo en remorquant sa prise. Mais l'état de la mer et la violence des lames firent que le navire et sa capture furent jetés sur les côtes de Bretagne, dans un endroit sillonné de récifs. Drossés sur ces dangereux écueils, pendant une nuit noire, ils n'auraient pu éviter la mort si, brusquement, une saute

de vent imprévue n'avait repoussé les navires vers le large et atténué la violence des lames. Le lendemain, à la faveur du calme, la prise fut tirée de la vase où elle s'était enfoncée et conduite par *La Trinité* jusqu'à Saint-Malo.

Cette première expérience ne lui avait pas été favorable. Durant cette sortie, il était resté dans le poste d'équipage, découragé et désemparé. Il avait bien entendu les échanges de mitraille, les cris des matelots à l'abordage, l'accent étranger des prisonniers, mais tout cela comme dans un rêve, un rêve douloureux ; il brûlait du désir de recommencer l'expérience.

L'automne suivant, *La Trinité*, carénée de frais, réparée et équipée à nouveau, réappareilla.

Cette fois, plus maître de lui, aguerri contre ce désagréable malaise, il put supporter sans encombre le tangage et le roulis. Attentif aux conseils qu'on lui donnait, il s'assimila rapidement les diverses manœuvres du bord, apprit en un tour de main à lover les aussières, à distinguer rapidement d'entre les cordages celui qui correspondait à la voile désignée ou à tenir la barre d'une main ferme contre les courants et les vents. Tout allait donc pour le mieux. La mer était belle, et la jolie frégate, inclinée sous le vent, glissait sur les lames quand, soudain, un navire apparut à l'horizon.

Le temps de reconnaître sa nationalité, d'évaluer sa force et l'ordre de combat fut donné.

Avec une hâte fébrile, l'équipage s'apprêta. On avait ouvert la Sainte Barbe (1) et la soute aux poudres ; les

(1) Lieu confié au maitre canonnier, fait en entrepont, au-dessus des soutes à pain et à poudre, et contenant : gargousses, pulverins et autres ustensiles d'artillcrie. (Cité par le comte de Lapparent).

canonniers s'étaient mis en place et les matelots, armes en mains, à leurs postes de combat. Dans un coin, Duguay-Trouin, frémissant, attendait. Il tremblait bien un peu, mais n'en laissait rien paraître. Son regard fixait la voile ennemie avec inquiétude.

Après une habile manœuvre, les deux navires vinrent à se frôler. Les hommes, debout sur les ponts, se hâtèrent de jeter les grappins. Les fifres résonnèrent, les tambours grondèrent et une immense clameur retentit. Conquis par cette ambiance et balayant ses hésitations et ses craintes, Duguay-Trouin s'élança à son tour. Armé de sa hache, il se dressait déjà sur la lisse, quand, près de lui, son maître d'équipage faisant un faux pas, glissa et tomba à la mer au moment où les deux navires se touchaient. Le pauvre homme fut écrasé sous ses yeux.

Ce spectacle glaça d'horreur le jeune novice qui devint livide et dut s'appuyer un instant au grand mât pendant que ses compagnons, qui en avaient bien vu d'autres, continuaient à se battre.

Deux fois l'abordage fut repoussé par les ennemis aussi courageux que les corsaires. Ce fut une rude mêlée. Mais, comme *La Trinité*, pour la troisième fois, accrochait ses grappins aux flancs du Hollandais, Duguay-Trouin reprit connaissance. Se sentant plus ardent que jamais, il ne fut pas le dernier à monter à l'assaut et contribua, malgré son jeune âge, à la victoire définitive.

Ce jour-là, la belle frégate rentra au port avec trois prises, saluée par la foule enthousiaste. Duguay-Trouin, participant à la joie générale, se rendit immédiatement chez sa mère. Il avait hâte de la revoir, de se blottir dans ses bras et de sentir sa caresse, bien douce, après cette rude

épreuve. Il ne se plaignit pas, au contraire, et lui fit le récit de ce qu'il venait de vivre.

Passant sous silence l'aventure du maître d'équipage, il s'étendit longuement sur le corps à corps et le bombardement, s'amusant même à augmenter la frayeur de sa mère pour paraître plus brave.

De son côté, celle-ci calma ses craintes. Elle comprit que son fils était bien le descendant d'une race de marins et que rien ne l'empêcherait de suivre son destin. Il fallait se résigner. Elle le fit de bon cœur et serra fort dans ses bras cet enfant que la mer lui arrachait.

Des mois encore passèrent.

La Trinité avait subi de nombreuses avaries durant le combat. Il fallait attendre. Pas d'autre embarquement en vue, tous les navires étaient en mer. Duguay-Trouin dut abandonner momentanément tout espoir de croisière et profita de ces longues journées de terre pour se remettre au travail. Il s'était rendu compte de l'insuffisance de ses connaissances techniques et, pris d'un beau zèle, suivit les cours d'une école de marine, fondée par Colbert en 1669. Ambitieux, il souffrait de n'être qu'un simple volontaire sans grade et aspirait à un poste élevé. Une bouffée d'enthousiasme l'animait à la pensée d'un avenir brillant où les beaux commandements correspondaient à de grandes batailles.

Malheureusement, à ces élans se mêlaient parfois des sautes d'humeur irrésistibles. Livres et cahiers voltigeaient comme emportés par une bourrasque. Le besoin d'agir débordait de cette riche nature incapable d'une immobilité prolongée, et c'était alors la reproduction de l'existence turbulente des journées de Caen au milieu de nouveaux amis

aussi pétulants que ceux de la cité universitaire. Les rêves de gloire et de batailles s'estompaient pour faire place aux danses et aux jeux d'épée, tandis que les livres de cosmographie et mathématique se couvraient de poussière.

Ce fut à cette époque qu'il fit la rencontre d'un gentilhomme des environs qui avait fait campagne avec lui sur *La Trinité*.

Joyeux luron sans scrupules, marin sans conviction, débauché par nature, cet homme fut bien aise de rencontrer Duguay-Trouin auquel il supposait une certaine aisance. Dans le but de profiter de cette situation, il l'invita dans son domaine sous prétexte de nouer plus ample connaissance et de chasser.

Duguay-Trouin, dont le naturel droit et franc n'avait deviné aucune malice, accepta avec empressement et partit aussitôt, la bourse bien garnie.

De chasse il ne fut évidemment point question. On but, on plaisanta et surtout on joua, jusqu'à ce que le naïf Malouin s'aperçut qu'une malchance, par trop persistante, lui avait raflé les quarante pistoles qu'il avait emportées, plus trente autres sur parole. Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

*
* *

Comme il rentrait à Saint-Malo, il apprit que *Le Grenedan* allait bientôt appareiller et, sans plus attendre, demanda à embarquer.

C'était une frégate de 300 tonneaux appartenant à Noël Danycan, sieur de Lespine. Elle revenait d'une longue campagne de pêche sur les bancs de Terre-Neuve et avait subi

différentes transformations nécessaires pour son nouvel emploi de corsaire.

Elle prit la mer le 18 mai 1691, se dirigea vers les côtes d'Irlande où elle s'empara d'une caiche anglaise, fit une courte relâche à Belle-Isle et repartit à destination des Sorlingues où devait passer, disait-on, un riche convoi venant de Smyrne. Le long de la route, elle rencontra un gros navire hollandais dont elle s'empara facilement et poursuivit son chemin.

En mer, les jours s'égrenaient lentement. Sur le pont du navire, les marins désœuvrés se laissaient bercer par la monotone chanson des lames et du vent pendant que les hommes de quart veillaient à leur poste.

Un beau matin, la vigie signala les quatorze voiles du convoi de Smyrne. Le cri d'alerte fut aussitôt lancé, secouant l'équipage engourdi par la nostalgique existence du bord. La plus grande activité fit place aux rêveries et aux chansons.

Pendant que le corsaire faisait ses préparatifs de combat, le convoi avançait lentement. Il y avait là quinze beaux navires aux puissantes mâtures, hauts de pont et dressant dans le ciel leurs blanches voilures. De longues rangées de canons faisaient dépasser leurs cols des sabords comme autant d'armes dangereuses, et l'ensemble avait quelque chose d'impressionnant. Sur la dunette de sa frégate, le capitaine du *Grenedan*, comparant son petit navire de 28 canons et de 200 hommes à cette masse compacte, perdait de son assurance et songeait à la retraite.

Mais Duguay-Trouin veillait. Ignoré et dédaigné de tous, il examinait avec curiosité cet ennemi qu'il voyait pour la première fois aussi considérable. Son regard suivait chacun

des mouvements du convoi qui, nullement impressionné par la présence du petit corsaire français, poursuivait sa route tranquillement, encadré par trois vaisseaux de guerre, aux allures menaçantes. Par sa lunette d'approche, il distinguait le pont des bâtiments marchands encombré de ballots et de caisses, et en déduisait l'extrême importance de ce chargement. Manquer une telle affaire faisait rager le jeune Malouin, brûlant du désir de se battre. Mais il y avait ces trois vaisseaux qui paraissaient trop bien armés pour succomber sous le faible poids de l'artillerie du *Grenedan* et, comme Duguay-Trouin braquait encore une fois sa lunette sur l'ennemi, son attention fut attirée par un étrange détail.

Les canons de ces vaisseaux n'avaient pas la belle symétrie habituelle de ceux des navires de guerre. Ils présentaient, de profil, un alignement douteux, comme s'ils avaient été mal posés sur leur socle. Ils pointaient un objectif différent plus ou moins haut dans le ciel et laissaient ainsi deviner la ruse bien connue, consistant à placer dans les sabords des canons postiches pour effrayer l'adversaire.

Duguay-Trouin, fier de sa trouvaille, courut en faire part à son capitaine toujours hésitant à donner l'ordre du combat. Il lui fit remarquer certaines particularités, le pressa et, finalement, réussit à le convaincre qu'il y allait de son honneur à ne pas laisser perdre une si belle occasion. Fortement ébranlé par l'assurance et la belle ardeur de son volontaire, confirmée par un examen plus attentif, le capitaine fit sonner le branlebas.

Battant pavillon anglais, la frégate s'approcha du convoi et, démasquant brusquement sa véritable nationalité, dé-

chargea le feu de ses batteries sur le navire commandant et l'aborda.

« Le vaisseau commandant percé à quarante canons et monté de vingt-huit, fut d'abord enlevé : je fus le premier à sauter dans son bord : j'essuyai un coup de pistolet du capitaine anglais et l'ayant blessé d'un coup de sabre, je me rendis maître de lui et de son vaisseau. Dès qu'il fut soumis, mon capitaine m'appelant à haute voix, m'ordonna de repasser dans le nôtre, avec ce que je pourrais rassembler de vaillants hommes qui m'avaient suivi. J'obéis et, un instant après, nous abordâmes un second vaisseau de 24 canons. Je m'avançai sur notre bossoir (1) pour sauter le premier à bord, mais la secousse de l'abordage et celle de notre beaupré qui se brisa sur le couronnement de la poupe de l'ennemi, fut si grande, qu'elle me fit tomber à la mer, avec un autre volontaire qui était à côté de moi. Comme il ne savait pas nager, c'en était fait de lui s'il n'avait pas trouvé sous sa main quelques débris de la poupe de l'anglais. Il s'y accrocha et fut sauvé par le premier vaisseau anglais qui, le voyant sur ces débris, mit son canot à la mer pour aller le prendre. Pour moi, qui tenais, lorsque je tombai, une manœuvre (2) à la main, je ne la quittai point et je fus repêché par quelques matelots de notre équipage qui me retinrent par les pieds. Quoiqu'étourdi de cette chute et mouillé par-dessus la tête, je me trouvai encore assez de force et d'ardeur, pour sauter dans ce second vaisseau et pour contribuer à sa prise. Cette action fut suivie de l'enlèvement d'une troisième et si la nuit qui survint,

---

(1) Pièce de bois ou de fer qui supporte l'ancre.
(2) Cordage.

ne nous eut empêché de poursuivre notre petite victoire, elle aurait été bien plus complète » (3).

Il fallut en effet que la nuit vint mettre un terme à l'ardeur des corsaires, sans quoi les quinze bâtiments auraient tous succombé devant un adversaire aussi résolu.

Mais tout cela ne s'était point passé sans dommage, et c'est démâté, voiles en lambeaux, coque défoncée, que le *Grenedan* se trouva le lendemain au milieu de ses prises. Il partit pourtant cahin-caha et se hâta de rejoindre Saint-Malo où l'attendaient les honneurs, le repos et la gloire.

Chemin faisant, une autre aventure survint qui, durant

(3) Mémoires.



un moment, menaça l'existence de ces braves épuisés par les combats successifs.

Un gros vaisseau de guerre anglais, dont l'apparence cette fois n'était pas trompeuse, avait surgi de l'horizon, se dirigeant sur le *Grenedan*. Ses voiles immaculées, sa proue étincelante, sa rangée de canons brillant au soleil, lui donnaient un air martial et une imposante allure. Le pauvre *Grenedan*, le pont jonché de blessés, ses munitions épuisées, se demandait avec angoisse comment il allait pouvoir tenir tête à ce nouvel adversaire. Son équipage était à bout et ses prises le gênaient considérablement. Le combat paraissait impossible, sinon désastreux. Mais la guerre navale n'est qu'une question de courage et de ruse. C'est le plus fort ou le plus adroit qui triomphe. Comme, en l'occurrence, le *Grenedan* ne pouvait prétendre à la première solution, il fut obligé d'avoir recours à la seconde. Il fit hisser, sur ses trois prises et son bord, le pavillon blanc de la marine royale et donna ainsi à son convoi l'allure d'une escadre en croisière. L'Anglais, qui ne possédait pas de Duguay-Trouin dans son équipage, se laissa prendre au piège et, fortement impressionné, passa son chemin. Désormais seul, le corsaire rejoignit sa base et rentra dans le port, salué par la population enthousiaste.

CHAPITRE III

Premiers commandements

L'arrivée des corsaires fut marquée par les manifestations d'usage. Malouins et Malouines, toujours vibrants aux choses de la mer, avaient quitté échoppes et demeures et s'étaient massés sur les quais, en acclamant les vainqueurs. Les femmes riaient au retour d'un époux, les mères sanglotaient à la vue d'un fils et les vieux se sentaient gagnés par l'émotion aux souvenirs de leur jeunesse. Un vent de fierté, d'enthousiasme soufflait sur la ville. Quant aux marins, heureux d'en avoir fini, ils s'éparpillaient dans les rues et ruelles en chantant à pleine voix. Ils contaient à qui voulait les entendre, les récits de leurs exploits, les faits d'armes de leurs camarades, les faiblesses des ennemis et joignaient à leurs aventures le nom de Duguay-Trouin, qui, pour la première fois, se trouvait mêlé à ces sortes de réjouissances. On le citait comme un des plus actifs artisans de la victoire et les commères, en l'entendant, ne pouvaient s'empêcher de murmurer. Qui était-il ? N'était-il pas le fils de M. de la Barbinais ? Mais c'était un enfant...

« Cette aventure me fit tant d'honneurs, par le témoignage du capitaine et des équipages, que, malgré ma grande



L'arrivée des Corsaires.

jeunesse, ma famille me jugea digne d'un petit commandement ».

Capitaine à 18 ans, telle était la récompense d'une si belle conduite. Quelle joie devait l'animer à la pensée d'une telle faveur ! La plupart de ses camarades usaient encore leurs culottes sur les bancs du collège. Pendant ce temps, il allait courir les mers, seul maître à son bord après Dieu. Capitaine ! N'est-ce pas un bâton de maréchal qui change de valeur suivant l'importance du bâtiment que l'on commande ?

Il peut paraître étrange que l'on confiât à un jeune homme un poste aussi important, d'autant plus qu'il n'avait fait aucune étude approfondie dans ce domaine. Ce n'était point son séjour à Rennes qui avait pu lui fournir le bagage nécessaire à son nouvel état, encore moins celui de Caen. Alors ? A cette époque, où les occasions de montrer que « la valeur n'attend pas le nombre des années » étaient fort nombreuses, les armateurs avaient la possibilité de choisir les capitaines de leurs navires « au mieux de leurs intérêts ». Ils n'étaient pas exigeants sur la question technique. Propriétaires exclusifs de leurs bâtiments, ils en étaient les seuls responsables et les confiaient à qui bon leur semblait. Ce qu'ils prisaient avant tout, chez leurs officiers, c'était le coup d'œil et la bravoure. Le coup d'œil, pour juger si l'ennemi pouvait être attaqué ou non, pour évaluer immédiatement sa force et sa vitesse et pour prendre des initiatives immédiates dans les situations difficiles. La bravoure, pour se lancer à l'assaut d'un navire, pour donner à un équipage cette ardeur communicative, cet allant irrésistible qui entraîne une poignée d'hommes résolus dans un tourbillon d'enthousiasme, étouffant toute crainte de

danger. De ces deux qualités, Duguay-Trouin venait de donner sa mesure et cela suffisait.

Il y avait bien la question de la navigation qui avait son importance, mais elle n'apparaissait qu'au second plan pour un capitaine corsaire que l'on savait encadré par un personnel spécialisé composé de maîtres d'équipage et de pilotes parfaitement au courant de leur métier. Cette théorie, illustrée sous Louis XIV par de nombreux exemples dont le plus célèbre est celui de l'amiral d'Estrées, ne donna pas, il fallait s'y attendre, les résultats espérés. Elle créait pour le capitaine ainsi nommé une situation fausse où son autorité perdait de valeur et où surtout se dégageait une certaine gêne dans ses rapports avec les équipages.

Tels furent les inconvénients que dut ressentir Duguay-Trouin quand il prit le commandement d'un petit bâtiment de 14 canons, de 98 hommes d'équipage et nommé le *Danycan*.

Ce navire n'avait évidemment rien de ces foudres de guerre trapus sur mer, puissants de mâture et forts de canons. Ce n'était qu'une misérable flûte, lourde et mal gréée et beaucoup plus apte à transporter du fret qu'à en pourchasser. On l'avait armée en course, à tout hasard, pour seconder quelque frégate, avec l'espoir qu'elle pourrait profiter des reliefs du combat d'un corsaire ami, et sans y attacher une bien grande importance. Duguay-Trouin partit pourtant plein d'espoir,un jour du mois d'avril 1692, et se dirigea du côté du cap Clear, en Irlande, où il comptait établir sa croisière.

Le résultat de cette campagne fut désastreux. La mauvaise marche de son navire lui fit manquer toutes les occasions d'entamer le combat avec des ennemis qui disparais-

saient à l'horizon avant même qu'il ait pu les atteindre. Pour comble de malheur, la tempête survenant, l'obligea à se réfugier dans la rivière de Lymérick. Là, accablé par tant de malchance et peu soucieux de rentrer à Saint-Malo sans avoir tiré un seul coup de canon, il décida de profiter de sa position pour effectuer un débarquement. L'entreprise était folle et bien inutile, mais trahissait son impérieux besoin d'agir de quelque manière que ce fut.

A la tête de ses hommes, il alla brûler le château d'un lord, quelques maisons avoisinantes et, en réintégrant son bord, mit le feu à deux navires échoués sur les vases. Il avait ainsi la satisfaction d'avoir utilisé une partie de sa provision de poudre contre les ennemis du Roi.

Sur ses doléances, son frère Luc Trouin de la Barbinais, qui, chassé de Malaga par la guerre, avait pris la succession de son père comme armateur, confia à son cadet un nouveau bâtiment, la frégate *Le Coetquen*, de 18 canons et 140 hommes d'équipage.

Cette fois, Duguay-Trouin était satisfait. Cette frégate, plus puissante que le *Danycan*, tenait mieux la mer. Légère, elle bondissait sur les lames, se courbait sous le vent et fendait les flots de son étrave fine et coupante. Ses 18 canons admirablement répartis et son équipage bien entraîné, permettaient tous les espoirs.

Il repartit en mer, accompagné du *Saint-Aaron*, frégate qui s'était jointe à lui et errait de par la Manche, quand une flotte de trente voiles, escortée de deux vaisseaux de guerre, apparut à l'horizon. Deux contre deux, la partie était égale, mais il fallait agir vite pour profiter de la présence des bâtiments marchands. Aussi, pendant que son compagnon se chargeait de s'en emparer et d'y placer un

équipage français, Duguay-Trouin enlevait à l'abordage les deux vaisseaux d'escorte. Cette affaire, rondement menée, rapportait aux deux capitaines le joli total de douze prises.

Comme ils revenaient tout heureux d'un si beau résultat et qu'ils voguaient tranquillement au milieu de leur flotille, non loin des côtes de Bretagne, ils aperçurent, venant sur eux, une escadre anglaise composée de cinq vaisseaux. Combattre ! Il n'y fallait pas songer, l'écart des forces était trop considérable. Il fallait esquiver l'attaque et, avec cette rapidité de décision qui déjà le caractérisait, Duguay-Trouin donna l'ordre au *Saint-Aaron* et aux prises de fuir à toutes voiles vers les côtes pendant que lui-même se mettait en travers pour arrêter toute tentative de poursuite de l'ennemi. Il reçut sans broncher les salves des cinq vaisseaux et répondit par toutes ses batteries, puis, jugeant que ses camarades étaient hors de danger, il commença une fuite éperdue, entraînant l'escadre dans la rade d'Arguin, entourée de rochers et d'écueils dangereux.

Débarrassé des Anglais, il ne s'en sentait pas plus fier pour autant, car, autour de lui, les brisants disparaissaient un à un avec la marée montante. A son bord, les blessés encombraient le pont et ses officiers, pilotes et gabiers, étaient hors de combat. Il restait donc seul pour diriger la marche de son navire. Il n'est parfois rien de plus salutaire que les situations désespérées pour faire jouer les dernières ressources de l'homme, et Duguay-Trouin, qui ne voulait pas donner l'exemple d'un capitaine pris en flagrant délit d'incapacité, se mit à la barre et régla lui-même la marche de son navire.

Il eut la bonne fortune de franchir sans encombre la

passe dangereuse semée de récifs, et de rejoindre la haute mer. Mais, ce jour-là, le sort était contre lui. Il semblait que toutes ses facultés devaient être mises à l'épreuve car une violente tempête se levant, le menaça d'un naufrage désastreux. Comme il cherchait un refuge dans l'île Lundy, « qui git à l'entrée de la rivière de Bristol », et qu'il venait de mouiller sur un fond de sable, il vit un gros vaisseau de guerre anglais de 60 canons imiter sa manœuvre, visiblement soucieux d'éviter, lui aussi, les périls de la tempête. Duguay-Trouin n'eut que le temps de « couper ses câbles, de ferler ses voiles maintenues serrées au moyen de fils de *carets* » (1) et d'affronter à nouveau la mer démontée en direction de sa ville natale où il arriva bientôt, encadré par deux nouvelles prises chargées de sucre, qu'il avait faites en chemin.

Dans cette campagne, Duguay-Trouin avait donné de sérieux gages de sa valeur. Rapide dans ses réactions, hardi, mesurant d'un coup d'œil la situation, ne perdant jamais l'espoir de la réussite, même dans les moments les plus critiques, habile manœuvrier sans s'en douter, il laissait entrevoir les riches ressources dont il pouvait disposer. Ce capitaine de vingt ans avait donné sa mesure, l'avenir s'ouvrait grand devant lui et son frère l'associa définitivement à la maison Trouin de la Barbinais en lui confiant le commandement du *Profond*, bâtiment de la marine royale que le monarque lui avait accordé pour « être armé en course contre les ennemis de l'Etat. »

Ce navire, flûte de 400 tonneaux et de 32 canons, ne pouvait satisfaire Duguay-Trouin que par son tonnage im-

(1) Légers cordages en chanvre non tordu.

posant et par la puissance de son artillerie, choses nouvelles pour lui, mais, hélas, ne devait guère le contenter par sa mauvaise maniabilité. Lourd, ventru, mal gréé, il ne présentait aucune des caractéristiques d'un navire corsaire qui doit tout sacrifier à la vitesse et se trouvait de ce fait dans l'impossibilité de se servir de l'avantage de son artillerie. La perspective d'être tenu à ne jamais rester que dans la défensive ne pouvait plaire au bouillant capitaine.

Il partit sans grand enthousiasme, navigua pendant trois mois sans faire une seule prise et fut contraint de relâcher à Lisbonne, par suite d'une épidémie de fièvre chaude qui lui enleva soixante-dix hommes.

« Dans cette relâche, écrit-il, il m'arriva une aventure assez désagréable. Mon maître canonnier m'ayant déserté, je le trouvai peu de jours après dans une place qui donne sur la marine. Je voulus le saisir, mais il fit un saut en arrière et eut l'insolence de mettre la dague et l'épée à la main. Je fonçai sur lui avec la mienne et le blessai d'abord en deux endroits ; il fit volte-face pour s'enfuir et je l'aurais bientôt atteint si une troupe de Portugais, mettant aussi l'épée à la main, ne m'eussent fermé le passage. Je m'avançai dessus à bras raccourcis et, m'ouvrant un chemin, je joignis cet insolent. J'avais déjà le bras levé pour le sabrer, lorsque je donnai du bout du pied contre une pierre. La vitesse dont j'allais me fit tomber avec tant de violence que j'en eus les mains et le visage en sang. Je me relevai et suivis ma pointe ; je n'en étais plus qu'à six pas, quand il entra dans une église où il n'est pas permis d'attenter impunément. Les moines, suivant leur louable coutume, firent évader le coquin. »

Rajeuni par cette aventure qui lui rappelait les beaux

combats de la cité universitaire, Duguay-Trouin attendit encore quelque temps que son navire fût caréné et son équipage bien rétabli, puis reprit la route de Saint-Malo. Une petite flûte espagnole, chargée de sucre et prise en chemin, fut le seul butin de cette longue croisière.

La vie de corsaire avait ainsi de ces éclipses que le hasard réglait suivant sa fantaisie. Echec un jour, victoire le lendemain. Sans se laisser abattre, Duguay-Trouin n'aspirait qu'à ce lendemain.

Il obtint le commandement de l'*Hercule*, de 32 canons, de 260 hommes d'équipage, et prêté par le Roi à la maison Trouin de la Barbinais.

Pour faciliter les armements en course, le Roi, chaque fois qu'il le pouvait, confiait ses navires aux armateurs qui, à partir de cet instant, en étaient financièrement responsables. Ceux-ci les prenaient dans l'état où ils se trouvaient avec leurs agrès, armes, canons de fer, poudres, munitions ; complétaient au besoin ce qui manquait, radoubaient, fournissaient les vivres, levaient les équipages et ne se remboursaient qu'à la liquidation des prises. A ce moment, et une fois tous les frais payés, le bénéfice était réparti en trois tiers : l'un pour le Roi, le deuxième pour l'armateur et le troisième pour l'équipage. Ce dernier tiers était lui-même fractionné suivant l'importance des différents grades, et l'on s'imagine ce qui devait rester quand arrivait le tour du simple matelot.

CHAPITRE IV

Aventure de cape et d'épée

Duguay-Trouin fut obligé d'attendre que son navire fût prêt et profita de ce congé forcé pour donner libre cours à sa turbulente activité.

Ce tempérament exubérant, plein de vie, aspirait à une détente après de longs mois d'une navigation monotone. En mer, les combats étaient rares. L'état de veille, passé durant des heures entières à scruter l'horizon, constituait la pénible occupation de ces hommes contraints à rester immobiles en de longues factions. L'impatience rongeait les nerfs et l'ennui engourdissait les plus braves. Aussi, dès qu'ils étaient à terre, en profitaient-ils pour dépenser leur réserve d'activité inemployée. Ce n'était alors que danses, jeux, fêtes, exercices se succédant en farandoles effrénées.

A ces divertissements, Duguay-Trouin apportait la même fougue que sur le pont de son navire au moment du combat. Jouissant d'une petite notoriété locale, il se trouvait entouré d'une bande de joyeux drilles tout heureux de compter dans leurs rangs ce fameux corsaire. Les cabarets retentissaient de leurs rires et de leurs cris. Les places s'encombraient de leurs monômes. Les remparts étaient les

témoins de leurs combats au clair de lune. Vie folle, écervelée, de duels, de plaisirs, d'insouciance. Besoin normal de rire, de dépenser après la contrainte du bord. Parcelles d'une vie délibérément vouée à leur Roi que ces hommes employaient avec la sensation d'un congé sans lendemain.

Au milieu de ce tourbillon étourdissant, il arriva que Duguay-Trouin, en qui le bretteur de Caen ne faisait que sommeiller, eut encore l'occasion de ferrailler contre un certain Le Coq. Cet homme, maître d'armes à bord du *Profond* et dont les fonctions consistaient à donner des leçons d'escrime aux officiers et volontaires du bord, était une forte tête. Il s'était vu infliger par Duguay-Trouin la peine des fers et finalement le débarquement pur et simple après s'être signalé par sa mauvaise conduite et par un commencement de révolte qu'il avait fomentée. Il n'avait évidemment accepté ces peines qu'avec colère, bien décidé, le moment venu, à se venger. Or, l'arrivée du corsaire dans la ville lui fournit l'occasion désirée. Il se mit immédiatement en campagne et fit courir le bruit que Duguay-Trouin, trop couard pour engager un combat à l'épée, avait refusé de se mesurer avec lui. En ville, les langues ont vite fait de colporter les nouvelles, surtout quand elles sont méchantes, et ne tardèrent pas à atteindre Duguay-Trouin. Celui-ci bondit alors, beaucoup plus touché par cette calomnie qui l'atteignait en ce qu'il avait de plus sacré que par une quelconque blessure. Fou de rage, il se rendit immédiatement au domicile de Le Coq à qui il intima l'ordre de descendre dans la rue.

Le révolté avait prévu l'effet de sa manœuvre et se tenait sur ses gardes, en compagnie de deux compagnons.

« Je m'avançai, dit Duguay-Trouin, à dessein de le char-

ger d'une canne que j'avais. Il pénétra mon dessein, fit un saut en arrière et mit l'épée à la main ; je courus dessus avec la mienne et le rencoignai entre un mur et une charrette qui était auprès. J'étais si ému de colère, que je rompis mon épée à un demi-pied de la pointe sans m'en apercevoir et je le bourrai de plusieurs coups qui ne percèrent point. Dans cette situation, je reçus, d'un des camarades de ce prévôt de salle, un coup d'épée par *derrière*, que je ne sentis pas. Cependant, il accourut beaucoup de gens qui nous séparèrent et m'entraînèrent chez moi. En y entrant, ma mère s'aperçut du sang qui avait taché le dos de mon habit ; alors je sentis ma blessure que je fis panser et qui ne se trouva pas dangereuse. »

Cet incident passé, et qui dépeint, mieux que tout, le caractère fougueux et vif du corsaire, il lui en advint un autre moins dangereux, mais beaucoup plus gros de conséquences.

Par sa famille et l'éducation qu'il avait reçue, à Rennes notamment, Duguay-Trouin était d'un niveau social supérieur à celui de la grande majorité des corsaires, recrutés le plus souvent dans d'humbles familles de pêcheurs.

D'un physique agréable, « d'une taille avantageuse et bien proportionnée, il avait une de ces physionomies qui annoncent ce que sont ces hommes (et la sienne n'avait rien que de bon à annoncer) » (1). De plus, pourvu d'un bagage scolaire assez complet pour pouvoir aborder tous les sujets, il ne déparait point dans les salons. Aussi le vit-on délaisser parfois les mauvais lieux de ses compagnons de

(1) Godard de Beauchamps.

rencontre pour les bonnes maisons de la bourgeoisie. Ce fut là qu'il connut la plus amère déception de sa vie.

Il avait fait la connaissance d'une jeune fille assez élé-



gante et assez jolie pour emballer un cœur de vingt ans, mais dont l'intelligence, comme on le verra par la suite, n'était point aussi digne d'éloges.

Duguay-Trouin, désœuvré, fit des projets et se mit à rêver d'une existence calme et douce dans un foyer animé par la grâce d'une épouse. Les campagnes lointaines, les combats s'estompèrent pour faire place à l'ovale d'un charmant visage qu'il s'était pris à aimer, et, dans cette nature ardente et enthousiaste, le cœur alla vite en besogne.

De son côté, la jeune fille, coquette et mal conseillée, n'écouta point les sentiments qu'elle ressentait elle-même

et mena le jeu dangereux de l'indifférence. Un jour même, elle poussa l'inconscience jusqu'à tourner en dérision la passion du corsaire en lui donnant un rendez-vous où elle vint avec plusieurs compagnes pour se moquer de lui. Le coup fut terrible pour Duguay-Trouin, dont la douleur fut d'autant plus grande que sa passion avait été violente.

La jeune écervelée eut conscience du mal qu'elle avait causé et voulut faire amende honorable. Mais il était trop tard. Il est des affronts que l'on ne pardonne pas.

Et Dieu qui fait bien les choses, avait ses desseins. Duguay-Trouin aurait pu être un bon bourgeois tranquille dans son bonheur et ignoré de tous. Il aurait été un entre mille autres qui vivent dans la foule, alors qu'il fut au contraire une des plus belles figures de notre histoire maritime.

CHAPITRE V

Etranges pressentiments

Cette déception cruelle pour un cœur de vingt ans, fut vite surmontée. Il était marin avant tout. Il savait qu'aux plus mauvais moments de la vie, la mer offre toujours la ressource de son apaisante présence. Ses tempêtes, ses bourrasques, son infini exaltent l'âme et la dépouillent de ses soucis. Son grand silence calme les révoltes et, près d'elle, on se laisse envahir par un étrange bien-être.

Il prit le commandement de la frégate l'*Hercule* et quitta le rivage si peu propice à son bonheur, pour se diriger à l'entrée de la Manche où il avait décidé d'établir sa croisière.

Les premiers jours, tout alla pour le mieux. De nombreux navires sillonnant ces parages et revenant des Indes ou d'Amérique, furent appréhendés par le corsaire qui réussit à s'emparer de six d'entre eux. Prises insignifiantes dont le nombre constituait cependant un chargement appréciable. Mais, par la suite, les rencontres se firent plus rares, les vents se calmèrent et la frégate erra bientôt par une mer sans brise. Cette campagne devait pourtant s'achever par une singulière aventure.

Deux mois avaient passé sans amener le moindre chan-

gement. Sur le pont du navire, les prisonniers des prises étaient entassés pêle-mêle avec les blessés. L'équipage désœuvré errait par petits groupes le long des coursives et les grandes voiles blanches se dressaient dans le ciel, molles et flasques. L'ennui rongeait ces hommes actifs contraints de tourner en rond pendant des semaines sur la dunette ou l'entrepont. Bientôt leur impatience d'agir devint telle qu'ils demandèrent à Duguay-Trouin la permission de rentrer à Saint-Malo. A quoi bon continuer cette faction inutile ? Les malades agonisaient dans les coursives et les vivres s'épuisaient. De plus, une ordonnance royale prescrivait que les campagnes ne devaient pas excéder une durée de deux mois sans relâche. Ils étaient donc dans leur droit quand, au grand étonnement de tous, Duguay-Trouin refusa.

La révolte alors gronda. Les mauvaises têtes commencèrent à élever la voix, des groupes hargneux se formèrent dans les coins sombres et les officiers eux-mêmes, ne comprenant pas la décision de leur chef, ne réagissaient point contre cette mutinerie naissante. Duguay-Trouin dut intervenir.

Il expliqua que, saisi par un pressentiment secret, il était en mesure de prédire une heureuse issue à cette décevante campagne, à condition qu'on lui accordât huit jours de délai au bout desquels il promettait fortune et honneurs. Moitié par douceur, moitié par autorité, il exigea que la ration de chaque homme fût diminuée d'un tiers et accorda en échange le pillage pendant une heure sur les prises à venir.

Ce discours écarta momentanément toute tentative de révolte, mais, par contre, engageait terriblement Duguay-Trouin.

« Dans le fonds, ce parti n'était pas trop raisonnable, écrit-il, et je ne comprends pas ce qui me porta moi-même à leur parler aussi affirmativement ; mais j'étais, à ce moment-là, poussé par une voix inconnue à laquelle je ne pouvais résister. »

Les huit jours passèrent sans amener aucun changement. Le dernier soir venu, en proie à une anxiété bien compréhensible, Duguay-Trouin se coucha et ne s'endormit que très tard dans la nuit. Son sommeil agité fut meublé par un songe qui trahissait, apparemment, ses inquiétudes et ses espoirs. Il vit deux superbes vaisseaux ennemis, richement chargés et évoluant dans ses eaux. Ces bâtiments, dont il distinguait tous les détails, n'étaient qu'à quelques encablures, quand, ainsi que dans tous les rêves, ils disparurent au moment précis où ils allaient jouer un rôle actif. Ce brusque arrêt dans l'évolution de cette vision réveilla Duguay-Trouin qui, incapable de reprendre son sommeil, se leva et vint s'accouder sur la lisse de sa frégate juste au moment où le jour se levait.

Or, quelle ne fut pas sa stupeur de constater que, devant lui, les deux navires de son rêve, identiques quant à leur forme et leur position, se trouvaient sur sa route. Il ne prit que le temps de constater qu'il était bien éveillé et donna aussitôt l'ordre du combat (1).

La bataille dura trois heures d'une canonnade ininterrompue et d'abordages violents où la valeur combattive des corsaires s'ajoutait à leur surexcitation née d'une longue inaction et de la perspective d'un riche butin. Vaincus, les Anglais se rendirent et Duguay-Trouin fut maître d'un

(1) D'après les mémoires de Duguay-Trouin.

important chargement de sucre, d'indigo, d'or et d'argent.

« Comme je dois la prise de ces deux vaisseaux à ce pressentiment secret qui me fit demander huit jours de croisière à mon équipage, je ne peux m'empêcher de dire ici que j'en ai eu plusieurs autres qui ne m'ont pas trompé. Je laisse aux philosophes à expliquer la nature et le principe de cette voix intérieure qui m'a souvent annoncé les biens et les maux. Qu'ils l'attribuent, s'ils veulent, à une imagination vive et échauffée où à notre âme elle-même qui, dans les moments heureux, perce les ténèbres de l'avenir pour y découvrir certains événements, je ne les chicanerai pas sur leurs explications ; mais je ne sens rien de plus marqué en moi-même que cette voix basse, mais distincte et pour ainsi dire opiniâtre, qui m'a fait annoncer plusieurs fois à d'autres jusqu'au jour et aux circonstances des événements à venir. »

***

Pour un corsaire vivant en temps de guerre, les occasions ne manquaient pas de combattre. L'ardeur guerrière ne faisait point défaut à ces hommes intrépides et courageux. Leur existence n'était qu'une longue suite d'embarquements, de navigations et d'escales. Seuls, parfois, les navires faisaient défaut en raison des avaries survenues en mer et des longues réparations qu'elles nécessitaient. Il fallait alors attendre, se morfondre dans les ports ou courir chez les armateurs, prendre place et se faire inscrire longtemps à l'avance.

Malgré son ardent désir de reprendre la mer, Duguay-Trouin ne put trouver de navire disponible et dut engager

sa mère et son frère à solliciter du Roi la permission d'armer en course un vaisseau.

On lui confia *La Diligente*, frégate de 400 tonneaux et 40 canons, qu'il conduisit au Portugal où il eut l'occasion de faire une petite prise espagnole et de rendre service à l'ambassadeur de France à Lisbonne, le vidame d'Erneval, qui lui avait demandé de ramener en France deux personnages de marque.

Rentré à Saint-Malo, il ne prit que le temps de caréner son vaisseau et repartit pour une campagne qui devait être fertile en incidents.

Debout sur la dunette, il se laissait bercer par la chanson plaintive de son navire grinçant à la houle et en admirait la courbe élégante sous la brise, quand soudain son attention fut attirée par une flotte nombreuse se profilant sur l'horizon. D'un ordre bref, il secoua son équipage engourdi par la monotone existence du bord et donna l'ordre d'approcher le plus possible des voiles en vue. Lunettes en main, il examina le convoi qui grossissait à vue d'œil et ne tarda pas à constater qu'il s'agissait d'une flotte de vingt-neuf bâtiments marchands escortés par un seul vaisseau de guerre, le *Prince d'Orange*, de 26 canons. Un seul ennemi à combattre, l'affaire était donc possible, mais encore fallait-il savoir si elle en valait la peine et, pour s'en rendre compte, il fit hisser à son mât le pavillon d'Angleterre et continua résolument sa marche en avant.

Les bâtiments anglais n'étaient plus maintenant qu'à quelques encâblures. On distinguait les moindres détails, on entendait les voix des matelots quand Duguay-Trouin, payant d'audace, prit un porte-voix et questionna le navire le plus proche du sien.

« — Quel est votre chargement ?

— Charbon de terre, répondit l'Anglais.

— Thank you. »

Le Corsaire fit la moue. Se battre pour de la houille ! Le jeu n'en valait pas la chandelle. Aussi, changeant de route, prit-il le parti de chercher fortune ailleurs.

Cette petite scène, soigneusement observée par le *Prince d'Orange*, avait fait naître en l'esprit de son capitaine un soupçon bien légitime et, dans le dessein de bavarder un peu avec cette soi-disant frégate anglaise, il avait hissé toutes ses voiles.

La tournure des événements et la position des navires donnaient l'impression aux vingt-neuf bâtiments du convoi qui assistaient à ces évolutions, que le corsaire, démasqué, fuyait un adversaire redoutable. Or, rien n'était plus blessant pour Duguay-Trouin que d'être soupçonné d'une telle dérobade. Aussi, pour bien signifier à l'Anglais que ses nombreux canons ne l'intimidaient nullement, il cargua ses basses voiles et mit en panne. L'autre, interloqué, en fit autant. Pensant qu'il avait enfin compris, Duguay-Trouin reprit sa route, mais dut constater bientôt avec humeur que l'Anglais ne l'avait pas lâché. Excédé de cette insistance, Duguay-Trouin remit encore en panne et chercha quelque nouvelle démonstration de dédain. Il fit descendre le pavillon anglais toujours hissé au haut de son mât et l'agita mollement, en berne, tout en appuyant cette manœuvre de bruyants éclats de rire de son équipage qui, portés par le vent, atteignirent probablement le *Prince d'Orange*. Exaspéré à son tour, celui-ci tira deux ou trois coups à balle qui heureusement ne portèrent pas.

L'affaire aurait dû en rester là pour Duguay-Trouin, qui

n'avait pas précisément le beau rôle. Mais comment faire entendre raison à ce jeune chef insouciant et frondeur, incapable de maîtriser sa colère. Etourdiment, sans même amener le pavillon anglais qui claquait à son mât, il répondit coup sur coup et, sur les instances de ses officiers, se décida à terminer un peu tard cette dangereuse plaisanterie.

Juridiquement, le fait était grave. Les règles de la guerre autorisaient en effet le port de pavillons étrangers, mais, par contre, interdisaient formellement tout combat d'artillerie sous un autre pavillon que le leur. Toute infraction à ce règlement était considérée comme un crime, et leurs auteurs, traités en vulgaires pirates, payaient souvent fort cher leurs égarements. Duguay-Trouin faillit dans la suite en subir le châtiment.

Cet incident passé, *La Diligente* avait repris sa route. Comme un chien de chasse en quête de gibier, elle allait, doucement bercée par les lames, cherchant aux quatre points cardinaux la cible à viser. A bord, les quarts se succédaient, invariablement réglés par les sabliers, et les hommes somnolaient sans se douter de l'aventure toute proche qui allait fondre sur eux.

Un matin, la frégate aborda une région de brume. C'était comme une ouate épaisse qui, impénétrable et grise, renvoyait les moindres sons avec un bruit sourd. Le jour se levait avec peine et semblait traîner sur la mer. Les matelots se sentaient gagnés par l'angoissante sensation de cette navigation d'aveugle, et l'horizon rétréci encerclait la jolie frégate soudain désemparée. Dans ce silence étrange, il semblait que tous les bruits de la mer convergeaient sur la *Diligente* : cris aigus des cordages glissant sur les poulies, claquement des voiles qui faseyent, bruit confus d'équi-

pages, cliquetis d'armes. Présence probable d'autres navires pris également dans la brume, là, tout près, peut-être.

Etait-ce l'effet des imaginations surexcitées ou la réalité ? Ils devaient l'apprendre à leurs dépens.

Un souffle de vent chassa bientôt le brouillard et la mer apparut dans toute son étendue. A quelques milles devant, une escadre anglaise de six vaisseaux de 50 à 70 canons se dressait menaçante. La position était critique. D'un côté, la côte d'Angleterre, de l'autre, l'escadre. Pris entre les deux feux, il fallait agir, vite. Se rendre ? Non certes, mais tenter l'impossible. Comme les îles Sorlingues se trouvaient non loin de là, Duguay-Trouin appareilla en toute hâte. La fuite n'est pas honteuse devant un ennemi dix fois plus fort. Témérité n'est pas courage.

Cette résolution était évidemment la meilleure, mais il fallait compter avec les Anglais qui, peu soucieux de laisser échapper une si belle proie, avaient aussitôt détaché leur meilleur voilier à la poursuite du corsaire. Haletant, Duguay-Trouin avait à régler la marche de son navire et à répondre à l'artillerie du poursuivant qui avait entamé le combat. Pendant quatre heures, ce fut une poursuite émouvante. Les deux vaisseaux, filant la même vitesse, se canonnèrent sans arrêt et sans se quitter d'une seule brasse. Déjà les Sorlingues étaient toutes proches, prêtes à être doublées, quand une dernière bordée de l'ennemi, qui se nommait *L'Adventure*, trancha les deux mâts de hune de la *Diligente*, arrêtant net ses possibilités de salut.

Duguay-Trouin, la rage au cœur, esquissa un geste de colère. Perdu ? Non, pas encore, puisque son navire flottait toujours. Et aussitôt, une idée géniale, merveilleuse, jaillit de son cerveau. Il fit monter sur le pont tous ses hommes

valides, fit préparer les grappins d'abordage et laissa venir l'Anglais, résolu à le laisser approcher jusqu'à son bord, pour le prendre à l'abordage au moment où il s'y attendait le moins.

Les autres vaisseaux de l'escadre étaient encore loin. *L'Adventure*, seule, le combat terminé, s'approchait sans méfiance et Duguay-Trouin, profitant des derniers efforts de son élan, avait mis la barre sur l'Anglais. Tout était prêt pour ce coup d'audace unique dans les annales maritimes, quand, par suite d'une malchance inouïe, l'homme de barre, ne comprenant pas l'ordre donné, mit la barre du côté opposé et fit dévier la frégate. Les deux navires, courant sur leur erre, se heurtèrent, mais non comme Duguay-Trouin l'avait prévu, et l'affaire fut manquée. L'Anglais, pénétrant aussitôt les desseins du corsaire, fit appareiller à nouveau ses basses voiles et se dégagea.

Stoïque, Duguay-Trouin accepta cette infortune. Il était cette fois irrémédiablement perdu. Déjà le reste de l'escadre accourait à toutes voiles. *L'Adventure*, revenue de sa surprise, armait ses canons et le capitaine prenait ses dispositions pour la contre-attaque inévitable. Résolu à vendre chèrement sa défaite, il fit armer toutes ses pièces, doubla ses postes de canonnier et plaça, çà et là, des postes de secours. Il voulait mourir noblement, l'arme à la main, après avoir donné les ultimes forces de son courage. Mais ce beau sentiment n'était guère partagé par l'équipage complètement démoralisé qui, caché dans les cales, jugeait inutile de mourir pour une cause perdue d'avance. Duguay-Trouin dut harceler ses hommes à coups d'épée et de pistolet pour les faire monter dans les batteries et répondre à l'avalanche de fer et de feu qui tombait sur *La Diligente*.

il allait de l'un à l'autre, dirigeant le tir sur le commandant de l'escadre, dédaigneux et peu soucieux de brûler de la poudre pour un petit corsaire, ce qui augmentait l'humiliation de Duguay-Trouin. Au plus fort de la canonnade, le feu prit à la *Sainte-Barbe*, menaçant de faire sauter la frégate ; Duguay-Trouin fut assez heureux pour se rendre maître de ce début d'incendie, mais quand il remonta sur le pont, son pavillon avait été amené et, de ce fait, le combat venait de se terminer.

Fou de colère, il voulut hisser lui-même son drapeau, quand un dernier boulet égaré le frappa à la hanche et lui fit perdre connaissance. La partie était définitivement perdue. Duguay-Trouin, fait prisonnier, fut amené en Angleterre.

CHAPITRE VI

Les geôles anglaises

Sa belle conduite, durant toute la bataille, n'avait pas été sans émouvoir les Anglais, incapables de cacher leur admiration. Il fut placé dans la cabine du chef d'escadre et traité avec les plus grands honneurs. Les capitaines des différents navires tinrent à lui rendre hommage sur sa couche et le commandant le traita comme un fils. Belle fraternité des marins de tous les temps qu'un même amour rapproche.

On le débarqua à Plymouth et, avec magnanimité, on lui donna la ville pour prison, ce dont il profita pour nouer, de ci, de là, quelques relations toujours utiles, surtout quand on est prisonnier. Bien lui en prit, car du jour au lendemain, sa situation devait changer.

Le vaisseau *Prince d'Orange* venait d'arriver dans ce port quand son attention fut attirée par l'épave de *La Diligente*, amenée dans un bassin. Ce vaisseau n'était autre que ce fameux convoyeur de navires marchands que Duguay-Trouin avait nargué avec tant de désinvolture quelques jours avant. Le capitaine de ce bâtiment, qui se souvenait trop bien de l'affront reçu, ne fut pas long à apprendre que

Duguay-Trouin se trouvait dans la ville et entreprit aussitôt des démarches auprès de l'amirauté pour se faire rendre justice. Force restait à la loi. L'étourdi corsaire allait payer son imprudence et se vit contraint, comme première sanction, de lier connaissance avec les geôles anglaises.

Ce n'est pas sans une grande anxiété que Duguay-Trouin franchit les portes de la prison et constata l'exiguité de son nouveau domicile. Il savait que son cas était grave et avait tout lieu de redouter une peine sévère ; aussi résolut-il de profiter des relations entretenues durant sa période de liberté.

Il s'empressa tout d'abord de se ménager les sympathies des deux seules personnes du dehors qui venaient chaque jour pour les besoins de leur service : son geôlier et une gentille servante. Cette dernière, attirée par le prestige du fameux capitaine, semblait bien disposée à son égard et le prouvait par de multiples petites faveurs dont le menu du prisonnier se ressentait agréablement. Duguay-Trouin, tout heureux de l'aubaine et bien disposé à profiter de ces bonnes dispositions, le moment venu, entretint sans effort cette idylle naissante. En attendant, il fit porter par la jeune fille quelques lettres confidentielles et entra ainsi en rapport avec un capitaine de vaisseau Suédois désireux de se débarrasser d'une chaloupe de haute mer. Les négociations furent laborieuses. Le Suédois était exigeant et Duguay-Trouin n'était pas riche mais, comme au fond les deux parties désiraient une solution favorable, on put se mettre d'accord et la chaloupe fut acquise. Il ne restait plus qu'à prendre la clef des champs et ce n'était pas le plus facile.

Duguay-Trouin, qui avait plus d'un tour dans son sac, trouva bien vite l'expédient nécessaire. Il fit venir dans sa

geôle six matelots suédois munis, sous leur vareuse, d'un vêtement de rechange, et leur fit donner comme prétexte qu'ayant servi autrefois sous les ordres de Duguay-Trouin, ils venaient rendre visite à leur ancien capitaine. Les compagnons de Duguay-Trouin endossèrent rapidement les effets ainsi apportés et s'empressèrent de regagner le port où la chaloupe les attendait. Seul Duguay-Trouin resta pour ne pas donner l'éveil. Mais là encore ce n'était qu'une feinte car, trop heureux de quitter ces lieux inhospitaliers, il avait soigneusement combiné son affaire.

Le capitaine des geôliers de sa prison n'avait pas été sans remarquer lui aussi la charmante soubrette en question et en avait conçu une passion véritable qui, hélas, n'était pas payée de retour. Ses fleurs, ses compliments, ses œillades n'arrivaient point à toucher le cœur de l'ingrate conquise par le charme du pauvre captif exilé. Loin d'en vouloir à son rival, le capitaine s'en fut naïvement lui conter son infortune et lui demander d'intercéder en sa faveur auprès de la belle. On juge tout le parti que le malin Breton sut tirer pour arranger ses affaires, et, après avoir organisé un soi-disant rendez-vous, il demanda à son capitaine de l'accompagner en ville, dans un café où l'élue de son cœur devait l'attendre. En fait, il attendit fort longtemps, et quand il s'aperçut de la supercherie, Duguay-Trouin avait eu le temps de rejoindre ses amis, de courir au port et d'embarquer dans la chaloupe toute prête.

Le premier pas était franchi ; restait maintenant l'inconnu de cette mer de Manche avec l'aléa de ses tempêtes et mauvaises rencontres.

Ils venaient à peine d'atteindre la hauteur des dernières digues de la rade, qu'une voix, dans la nuit, leur cria :

« Qui va là ? »

Une sentinelle postée sur un quai avait sans doute entendu le clapotis caractéristique des avirons dans la mer.

« Pêcheur ! » répondit Duguay-Trouin sans se troubler.

Toute la nuit durant, la petite chaloupe, contenant le corsaire et ses quatre compagnons, son valet, son chirurgien, un de ses officiers et son maître d'équipage, continua lentement son chemin sur la crête des vagues. Chacun se relayait à la barre et reprenait sa place à son tour sur le banc de quart. A la pointe du jour, une frégate anglaise, courant sa bordée pour entrer à Plymouth, les aperçut et se dirigea sur eux avec l'intention évidente de leur parler. La rencontre était fatale. Les fuyards, raidissant leurs membres et surmontant leur lassitude, entendaient les voix des Anglais et envisageaient déjà avec inquiétude l'instant de l'abordage, quand le vent tomba soudain et leur permit d'éviter cette dangereuse rencontre.

Le jour s'écoula lentement et la nuit tomba de nouveau. Harassés de fatigue, ils ne ramaient plus qu'avec mollesse et leurs mains étaient en sang. Ils avaient planté un mât avec une petite voile de fortune et se contentaient de guider au compas la marche de leur embarcation. Au milieu de la nuit, Duguay-Trouin s'était endormi la barre en main, quand il fut réveillé par une bourrasque de vent qui coucha la chaloupe et la remplit d'eau en un instant. Duguay-Trouin n'eut que le temps de lâcher la voile pour éviter un naufrage d'autant plus évident qu'ils se trouvaient encore à quinze lieues de la plus prochaine terre. Toutes leurs provisions, biscuits, bière, furent perdues et ils durent, pendant de longues heures, vider l'eau de mer avec leurs chapeaux.

Dès que la chaloupe fut soulagée, ils reprirent leur route

pendant le reste de la nuit et le jour suivant où ils arrivèrent près de Tréguier, vers les huit heures du soir.

« La joie de me voir échappé à tant de périls fit que je me jetai sur le rivage pour embrasser de grand cœur ma terre natale, et nous eûmes le temps de regagner un village avant la nuit, où nous trouvâmes du lait, du pain et de la paille. »

CHAPITRE VII

Éclats de rire après la bataille

Toutes les formalités et déclarations officielles de rapatriement étant accomplies, Duguay-Trouin reprit le chemin de sa vieille maison de la Croix du Fief, où il surprit sa mère en proie aux plus grandes inquiétudes. Il la rassura de son mieux par sa bonne humeur et lui conta avec force détails les différents épisodes de son aventure, tout cela sur un ton badin, le sourire aux lèvres comme s'il venait de jouer un bon tour aux Anglais. Il évita les trop pénibles incidents et fit en sorte que rien ne laissât deviner la lutte héroïque de la *Diligente* et la pénible traversée du retour. A quoi bon effrayer cette bonne maman ?

Il n'y avait pas deux jours qu'il était revenu que déjà il avait hâte de prendre une revanche, longtemps méditée dans les prisons de Plymouth. Or, son frère armait précisément à Rochefort un vaisseau du Roi, *Le François*, qui lui était destiné. Oubliant aussitôt fatigues et famille, il prit la poste et se rendit à La Rochelle, avide de repartir.

Son nouveau navire, haut de bord, puissant de voiles et de canons, rapide et bon voilier, était fait pour lui plaire.

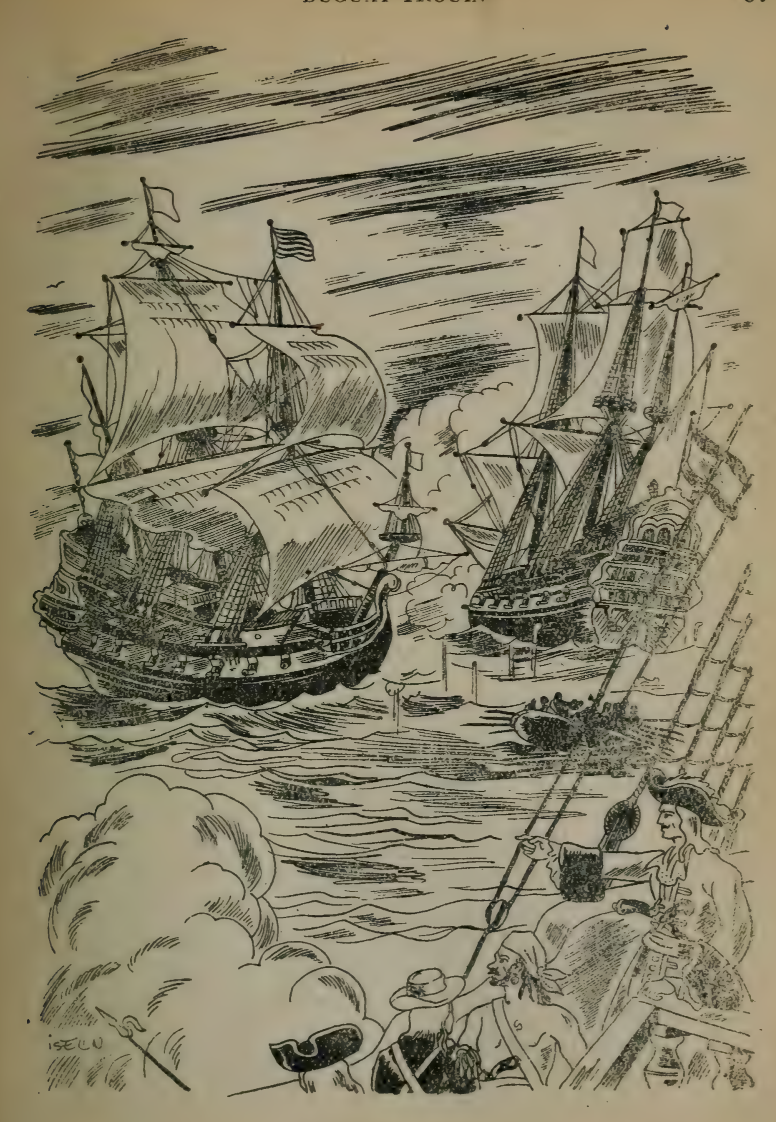
C'était un vaisseau de troisième rang, de 700 tonneaux, de 48 canons et portant 350 hommes d'équipage. Solide unité, pouvant braver toutes les attaques.

A peine arrivé en haute mer, un riche convoi tomba sous ses griffes. Le temps de sonner le branle-bas, de se jeter à l'assaut, de lancer une bordée de corsaires sur les ponts de l'ennemi, et l'affaire était dans le sac. Victoire complète et productive, puisque, en plus d'un riche chargement de sucre, de tabac, de mâts et de pelleteries, elle donnait de précieuses indications sur une autre flotte de cinquante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre, *Le Nonsuch* et *Le Boston*, qui devaient passer non loin de là.

Les occasions étaient rares en mer, et quand elles se présentaient, il n'y avait pas à hésiter. Duguay-Trouin mit un peu d'ordre dans sa voilure, rajusta ses cordages, pansa quelques plaies béantes, ranima ses équipages et repartit à la rencontre de cette nouvelle proie qu'il aperçut le lendemain et qu'il attaqua aussitôt.

Le combat dura deux jours et se termina par la victoire de Duguay-Trouin, après des alternatives diverses. Mais l'affaire avait été chaude, car les adversaires étaient bien plus puissants que le corsaire, qui n'avait que quarante-huit canons à opposer aux cinquante du *Nonsuch* et aux trente-huit du *Boston*. La moitié de son équipage fut tuée, deux de ses mâts brisés et son navire mis en pièces. A l'issue de ce combat sanglant, une curieuse aventure éclaira d'un sourire le visage de ces hommes épuisés et meurtris.

Il était d'usage, à bord des corsaires, que les capitaines des prises ennemies fussent placés au fond de la cale pour éviter, durant les combats suivants, toute gêne dans la manœuvre et la transmission des ordres. C'est ce qui s'était



passé, lorsque Duguay-Trouin, entamant le combat, avait exigé que l'on descendît un capitaine anglais et un capitaine hollandais faits prisonniers dans une rencontre précédente.

Or, personne ne pensait plus à eux quand on les vit apparaître soudain, dans un état pitoyable. Leurs vêtements étaient déchirés, leurs mains écorchées, leur visage tuméfit, leurs cheveux en broussailles, et ils semblaient tous deux animés d'une violente colère.

La vue de ces deux énergumènes, jaillissant de la cale ouverte, provoqua un éclat de rire irrésistible, qui ne fit que se prolonger quand on apprit la cause de cet accoutrement bizarre et de cette agitation insolite.

Ces deux hommes, avant de descendre dans la cale, avaient eu le temps d'apercevoir le convoi, de l'estimer et, durant les deux jours de captivité, de supputer ses chances de succès devant le corsaire.

L'Anglais avait naturellement prédit la victoire de ses compatriotes, et le Hollandais, par contradiction, celle des Français. Les deux capitaines, qui avaient tout d'abord parié des sommes insignifiantes, conquis par l'atmosphère de la bataille dont le bruit attestait la vigueur, avaient bien vite augmenté les enjeux jusqu'à leur épuisement complet. A court de mises, les formules courtoises étaient devenues des injures et, par une suite normale des choses, les injures avaient dégénéré en voies de fait. Après s'être copieusement rossés et après avoir constaté que les bruits du dehors s'étaient tus, ils s'étaient décidés à monter sur le pont pour savoir enfin qui des deux triomphait.

Le Hollandais, exultant de joie dans ses guenilles, félicita avec transport Duguay-Trouin pour son bel exploit et

surtout le remercia d'avoir contribué à sa propre victoire sur le capitaine anglais.

Cet incident tragi-comique fut une détente pour les matelots, qui firent une ovation au brave Hollandais prisonnier, battu et content.

Cette campagne aurait eu un heureux résultat commercial si Duguay-Trouin avait pu regagner Saint-Malo avec ses prises. Mais la tempête, autre ennemi aussi redoutable que les Anglais, s'était levée, menaçante. Elle mit à mal le petit convoi et dispersa aux quatre points cardinaux frégates, prises et chaloupes. C'est donc seul et dans un état lamentable que Duguay-Trouin dut regagner Saint-Malo, sa ville natale.

Cette arrivée, pour glorieuse qu'elle était aux yeux d'une foule vibrante, n'avait rien pour plaire au sévère Luc Trouin de la Barbinais, comptable et commerçant. Ce dernier constatait d'un coup les frais d'un armement onéreux complètement perdus. Une brèche sérieuse s'élargissait à nouveau dans le capital.

Mais, heureux contrepoids de la balance, l'Intendant de la marine, pour qui les bilans ne comptaient pas, avaient apprécié à sa valeur le nouvel exploit du corsaire. Il s'empressa d'en faire un rapport fort élogieux et l'envoya au Roi.

Louis XIV, toujours soucieux de récompenser les belles actions et de s'en attacher les héros, répondit immédiatement par l'envoi d'une épée d'honneur. « Distinction très considérée et rarement accordée par le Roi. » A cette épée étaient joints une lettre fort obligeante de Pontchartrain et l'ordre de se rendre à la Rochelle pour se mettre aux ordres du Marquis de Nesmond, chef d'escadre.

Si cette épée fut accueillie par Duguay-Trouin avec une

fierté bien compréhensible, il est certain que l'ordre qui l'accompagnait n'avait rien d'aussi agréable. Les rigueurs d'un service militaire sévère et rigide n'étaient point faites pour enthousiasmer un corsaire à l'esprit frondeur et indépendant.

Il partit pourtant sans grand enthousiasme et se lança, tête baissée, dans une nouvelle aventure où il allait, une fois de plus, donner la mesure de son caractère.

L'escadre éait composée de cinq gros vaisseaux dont *L'Excellent*, commandé par le Marquis de Nesmond, et le *François*, par Duguay-Trouin. Elle partit croiser à l'entrée de la Manche et y rencontra trois vaisseaux de guerre anglais qu'elle se mit immédiatement en mesure de poursuivre.

Duguay-Trouin, commandant d'un navire de guerre, chamarré d'or, évoluant au milieu d'un état-major élégant, ne se sentait plus de joie. Il était bien un peu gêné par les consignes militaires, mais se déchargeait du service intérieur sur les subalternes. Autour de lui, l'escadre, imposante et belle, se préparait à l'action.

Quittant cette fierté de parade, il songea soudain au combat qui se préparait. Le militaire fit place au corsaire fougueux et bouillant et, aussitôt, l'ordre partit. Les voiles montèrent en haut des mâts, les ordres tombèrent du haut du gaillard et le navire bondit sur la lame. Duguay-Trouin ne songeait plus à l'escadre, à son chef et aux autres bâtiments. Hypnotisé par l'ennemi, il ne voyait plus que lui, et, corsaire dans l'âme, ne songeait qu'à une victoire gagnée par ses propres moyens. Déjà l'ennemi était près, l'abordage imminent, quand un boulet, suivi de deux ou trois autres, vint tomber tribord avant en jetant dans l'air une gerbe d'écume. Que se passait-il ? L'ennemi ? il n'avait pas encore tiré. Alors ?

Alors Duguay-Trouin dut se rendre à l'évidence. Loin derrière lui déjà, l'escadre, docile au commandement du marquis de Nesmond, attendait l'ordre du combat. Il n'était plus le corsaire maître de la manœuvre et de son destin, mais au contraire simple commandant aux ordres d'un chef. Réprimant avec peine un geste d'impatience, il arrêta net l'élan de son navire, rentra momentanément munitions et grappins et mit en panne, devant un ennemi tout heureux de s'en tirer à si bon compte.

Comme, quelques minutes plus tard, l'attaque était déclanchée, le marquis de Nesmond s'emparait de ce même navire sous les yeux de Duguay-Trouin.

Il n'en fallut pas plus au bouillant corsaire pour provoquer chez lui une indignation d'autant plus grande qu'à bord des autres vaisseaux de l'escadre qui n'avaient point remarqué l'avertissement du marquis, on interprétait sans éloges la brusque retraite du corsaire devant l'ennemi. Et l'on touchait là le point le plus sensible de Duguay-Trouin.

A peine débarqué et encore sous le coup de la plus violente colère, il s'empressa d'adresser à son chef, sans même tenir compte de la différence de grade, une lettre dans laquelle il lui reprochait de s'être servi de son autorité pour le priver de l'honneur qu'il allait acquérir en abordant ce vaisseau ennemi.

Trait dépeignant à merveille le degré d'amour-propre et la soif de gloire du corsaire.

Le marquis de Nesmond, qui appréciait et estimait son jeune capitaine, ne se froissa nullement de cette audacieuse démarche. Il se retrancha fort habilement derrière la mauvaise transmission d'un ordre et témoigna publiquement de sa belle conduite.

CHAPITRE VIII

Une bonne farce

Débordant le corset de granit de la fière cité corsaire, la valeur de Duguay-Trouin commençait à se propager dans le royaume. Ses exploits, ses victoires, lui créaient une popularité sans cesse grandissante. Les équipages se disputaient l'honneur de combattre sous ses ordres. Les Anglais, plus d'une fois éprouvés, évitaient ses navires. Le ministre lui-même n'hésitait pas à s'enquérir de ses faits et gestes. Preuves irréfutables d'une jeune gloire naissante. Tout cela s'exécutant sans la moindre démarche ni faveur. Admirable conduite forçant l'admiration de tous.

Mais ses amis, moins désintéressés que lui-même, voulaient plus encore. Ils savaient les avantages que l'on retire de la fréquentation des grands. Leurs influences, leur pouvoir, pouvaient faciliter bien des entreprises et, dans le but de se montrer, ils lui conseillèrent de se rendre à la cour.

Il partit sous l'emprise d'une profonde émotion. Le fait de se trouver en présence d'un monarque qu'il vénérait depuis son enfance, lui causait un trouble extrême et il redoutait d'affronter les courtisans aux sourires moqueurs. Vaines appréhensions rapidement surmontées.

La première personne qu'il rencontra fut M. de Pontchartrain, ministre de la marine. Celui-ci marqua sa vive satisfaction de faire la connaissance de ce jeune corsaire dont le nom lui avait été maintes fois cité. Affable, souriant, affectant cet air protecteur des personnalités éminentes, il le fit parler sur ses combats récents, l'écouta avec bienveillance et lui donna des conseils. Ramené sur un terrain qu'il connaissait à merveille, Duguay-Trouin retrouvait son assurance un peu émoussée par la promiscuité des antichambres. S'exaltant, il parlait de batailles, d'abordages, citait des noms de navires, de capitaines, sur ce ton enjoué et endiablé qui faisait le charme de sa belle nature. Tout cela n'était d'ailleurs qu'une entrée en matière. Il n'avait pas parcouru des lieues et des lieues pour faire des dissertations sur les combats navals et les abordages. Une autre pensée agitait ce Breton madré, qui fit doucement dévier la conversation. Il insinua qu'un homme animé d'un grand courage était tributaire de ses armements et qu'avec de solides navires il lui était possible de faire plus qu'avec les misérables flûtes et frégates des laissés pour compte des armements du Roi. Pointe habilement poussée, dont le ministre devait se souvenir.

M. de Pontchartrain le présenta à Louis XIV qui le reçut avec ce charme, cette attirante sympathie qu'il savait prodiguer à ceux qui l'entouraient. Duguay-Trouin en resta confondu.

« Je sortis du cabinet de ce prince, dit-il dans ses mémoires, le cœur pénétré de la douceur et de la noblesse qui régnaient dans ses paroles et dans ses moindres actions. Le désir que j'avais de me rendre digne de son estime en devint plus ardent ».

Il revint à Saint-Malo dans un état de surexcitation extrême. Il voulait mériter la confiance du monarque et brûlait d'impatience de reprendre la mer. Par malheur, les circonstances l'en empêchèrent et ce n'est que de longs mois après qu'il put armer le *Sans-Pareil* (ancien *Nonsuch* pris aux Anglais).

Il partit alors et se dirigea vers les côtes d'Espagne. La mer était belle, et bonne la brise. Reposé par un long séjour à terre, l'équipage se sentait frais et dispos. Soudain, un vaisseau neutre, croisant le corsaire, lui apprit que trois Hollandais se trouvaient actuellement dans le port de Vigo, attendant l'arrivée d'un convoyeur anglais qui devait les conduire à Lisbonne.

Duguay-Trouin esquissa un malicieux sourire. La nouvelle était bonne. Il s'agissait de savoir en profiter et, tout en méditant une nouvelle ruse, il donna l'ordre de regagner ce port au plus tôt.

A bord, les matelots se poussaient du coude en exécutant les manœuvres avec célérité. Ils connaissaient assez leur capitaine pour savoir qu'il avait plus d'un tour dans son sac et attendaient avec impatience le moment de connaître cette nouvelle farce jouée aux ennemis du Roi de France.

Arrivé devant Vigo, Duguay-Trouin mit en panne, cargua ses basses voiles, plaça ses perroquets en bannière, hissa un pavillon au bout de sa vergue d'artimon, puis attendit.

Comme il l'avait prévu, les Hollandais, trompés par cette assurance tranquille, la facture anglaise de son bâtiment et ses pavillons, croyant avoir à faire au véritable convoyeur qu'ils attendaient, vinrent sagement se ranger sous sa bannière. La ruse réussissait donc à merveille, à la grande joie des marins cachés dans les entreponts. Seul, un des trois

Hollandais, retardé par une avarie, n'avait pu suivre ses deux compagnons.

Avec un sérieux imperturbable, Duguay-Trouin remit à la voile et, flanqué de ses deux belles prises obtenues sans le moindre coup de feu, prit la route de Saint-Malo.

L'enthousiasme à bord du *Sans-Pareil* était indescriptible. Tous, depuis les moussaillons jusqu'au bosseman, en passant par le maître calfat, se tenaient les côtes de rire. Les plaisanteries carambolaient sur les gaillards et la joie aurait été complète si un gêneur n'était venu troubler la fête.

A quelques milles devant, une importante escadre anglaise venait de surgir.

Combattre . C'était s'exposer à une mort certaine. Fuir ? Les prises auraient retardé la marche. Restait la ruse. En cela Duguay-Trouin s'entendait à merveille et venait d'en donner la preuve.

Son parti fut vite décidé. Il donna l'ordre aux deux Hollandais, soigneusement amarinés par une poignée de corsaires résolus, de fuir à toutes voiles pendant que lui-même, payant d'audace, vint se placer au milieu de l'escadre. Les Anglais, trompés à leur tour par la fabrique de l'ancien *Nonsuch*, n'insistèrent pas et continuèrent leur route, tout en comptant dans leurs rangs un de leurs pires ennemis.

A bord du corsaire, les hommes d'équipage avaient cessé leurs rires et tremblaient d'effroi. Dans la gueule du loup, ils étaient à la merci de la première visite dévoilant leur réelle identité. Duguay-Trouin, très calme, se laissait griser par cette sensation de danger où la mort, comme une épée de Damoclès, le menaçait à chaque minute. Mais en cela, il n'agissait point à la légère et était trop sensé pour risquer inutilement la vie de son équipage. il savait que sa présence

dans les rangs ennemis assurait la retraite de ses deux prises et il tentait de la prolonger le plus possible. Or, un fait nouveau vint mettre fin à cette périlleuse situation.

Une petite frégate de l'escadre anglaise, soupçonnant quelque mystère dans l'attitude de ces deux navires hollandais fuyant à toutes voiles, décida de voir ce qu'il en était et se mit aussitôt en chasse. Rapide, légère, elle n'allait pas tarder à les rejoindre, quand Duguay-Trouin, quittant soudain sa position, vint se placer entre eux et, hissant le pavillon du Roi de France, déchargea sur la trop curieuse frégate le feu de toutes ses batteries aux yeux de l'escadre stupéfaite.

Duguay-Trouin, profitant du trouble général, rejoignit en hâte ses deux prises, et rentra au Port-Louis (1).

Rapides, audacieuses, ces deux affaires avaient été rondement menées et couronnées de succès sans la moindre perte. Duguay-Trouin connaissait l'importance du facteur moral. Il pensait que l'assurance, la marche en avant coûte que coûte, déroutaient plus un ennemi qu'une puissante bordée de canons hésitants et lointains. Aussi allait-il toujours avec rapidité sur l'adversaire, tout en mettant de son côté tous les avantages qu'il pouvait accumuler. Son assurance, son audace, doublées de ce sens marin inné chez les vrais hommes de mer, en faisaient l'adversaire le plus redoutable.

---

(1) Port-Louis, délicieuse petite cité bretonne toute frémissante des armements en course et rendez-vous des corsaires malouins (*Buffet. Port-Louis*. Lanore, éd.).

CHAPITRE IX

Comment Duguay-Trouin perdit son frère

La famille Trouin était du nombre de ces belles familles nombreuses de Bretagne et aurait compté onze enfants si la maladie n'avait pas causé de multiples ravages dans ses rangs.

A cette époque, il ne restait plus que Luc, l'ex-consul, Charlotte, René, Etienne, Nicolas-François et Marguerite-Guyonne.

Charlotte, âgée de 28 ans, secondait sa mère dans les soins du ménage et remplissait son rôle à merveille ; aussi était-elle aimée de ses frères et sœurs, en particulier de Duguay-Trouin qui l'adorait.

Etienne et Nicolas-François, de 19 et 14 ans, tous deux animés d'une belle ardeur et pourvus d'une robuste nature, travaillaient à Saint-Malo en attendant le moment d'imiter leur frère dans ses beaux exploits de corsaire. Ils avaient, comme lui, subi l'influence du milieu maritime de Saint-Malo et ressenti les effets d'une lourde hérédité. La mer devait être en effet, par la suite, leur unique passion et leur tombe.

Le 5 août 1696, Duguay-Trouin, qui avait remarqué la passion et les capacités de son frère Etienne, décida de lui donner les moyens de tenter sa chance. Il lui confia le com-

mandement d'une petite frégate de 16 canons, *La Leonora*, et appareilla sur son navire *Le Sans-Pareil*.

Après avoir croisé sans résultat pendant de longues semaines aux environs de Bayonne, ils résolurent de faire relâche et de mouiller non loin du port de Vigo où Duguay-Trouin avait si bien réussi précédemment son coup d'audace. La côte était proche, apparemment déserte et Duguay-Trouin tenta un débarquement pour renouveler sa provision d'eau.

Il partit avec son frère, dans une vaste chaloupe et, tout en avançant prudemment, surveilla la rive pour y découvrir un endroit propice à l'accostage des embarcations. Comme il venait de remarquer une crique solitaire et manœuvrait pour y pénétrer, il fut accueilli par une violente salve de mousqueterie venant de derrière les buissons où les indigènes s'étaient embusqués pour épier ses moindres mouvements.

Il n'eut que le temps de s'éloigner un peu et s'apprêtait à renoncer définitivement à ce projet, quand son jeune frère, ardent et batailleur, déclara qu'il y allait de leur honneur de ne pas laisser impunie une telle insolence. Il ajoutait même qu'il était de leur devoir de faire venir du renfort des navires pour exécuter une descente en règle, ce qui permettrait d'effectuer sans surprise les opérations d'approvisionnement d'eau.

Duguay-Trouin, qui trouvait dans ce langage l'écho de ses sentiments, mais dont l'expérience avait plus d'une fois démontré les tragiques conséquences d'une folle imprudence, se laissa pourtant gagner par l'enthousiasme de son cadet. « J'avoue, écrira-t-il dans ses mémoires, qu'une mauvaise honte et un ridicule point d'honneur l'emportèrent, dans cette occasion, sur la répugnance que j'avais à suivre ce conseil. Je fis mettre pied à terre à une vingtaine de jeunes

gens qui étaient dans mon canot et nous forçâmes, l'épée à la main et baïonnette au bout du fusil, les retranchements d'où l'on nous avait tiré. »

Après ce premier succès, il fit venir de ses vaisseaux un important renfort avec lequel il engagea une attaque de grand style. Aile droite, aile gauche, troupes de front, donnèrent toutes ensemble et encerclèrent sous un triple feu la petite ville de l'endroit qui ne résista que faiblement.

Comme Duguay-Trouin était au plus chaud de l'affaire et se multipliait autour de ses hommes, on l'avertit que son frère venait d'être grièvement blessé au moment où il se lançait le premier à l'assaut d'un retranchement ennemi.

« Il me serait impossible d'exprimer jusqu'à quel point, écrit-il, je fus touché de cette triste nouvelle. Ce trop valeureux et trop infortuné frère m'était encore plus cher par son intrépidité et par son caractère aimable que par les liens du sang. Je devins immobile à ce récit funeste et, tout d'un coup, devenant furieux, je courus comme un forcené vers ceux des ennemis qui résistaient encore et j'en sacrifiai plusieurs à mon ressentiment. Cependant, mes soldats s'abandonnaient au pillage. Une troupe de cavalerie ayant apparu sur une hauteur, je repris un peu mes sens et, ressemblant la plus grande partie de mes gens avec assez de promptitude, je courus chercher mon frère : je le trouvai couché par terre, baigné dans son sang qu'un chirurgien tâchait d'arrêter. Un objet aussi touchant m'arracha des larmes, je l'embrassai sans avoir la force de lui dire un mot, je le fis porter sur-le-champ à bord de mon vaisseau où je voulus l'accompagner, ne pouvant me résoudre à le quitter dans l'état pitoyable où je le voyais. Je donnai en même temps ordre aux officiers de faire embarquer tous mes gens, et chargeai un de mes cousins

germains, qui était mon premier lieutenant, du soin de les couvrir et d'assurer la retraite qui se fit sans confusion et avec fort peu de perte.

« Mon frère ne vécut que deux jours et rendit, entre mes bras, le dernier soupir avec des sentiments de religion et une fermeté héroïque. La tendresse et la douleur me rendirent éloquents pour l'exhorter dans ses derniers moments et je demeurai après dans un accablement extrême. J'ordonnai qu'on mit à la voile pour porter son corps à Viana, placé sur la frontière du Portugal, où je lui fis rendre les honneurs dus à sa valeur et à son mérite qui certainement, n'étaient pas communs. Toute la noblesse des environs assista aux funérailles et parut sensible à la perte d'un jeune homme si bien fait et si valeureux. »

Duguay-Trouin, surmontant sa douleur, quitta ce petit cimetière marin fouetté par la grande brise du large et rejoignit son navire. Il avait hâte de fuir ce funeste rivage pour regagner sa côte bretonne et, durant tout le trajet du retour, assailli par le souvenir de ces tristes événements, il eut l'esprit hanté par le spectacle de son frère expirant dans ses bras.



DEUXIÈME PARTIE

OFFICIER DU ROI

CHAPITRE PREMIER

Capitaine de frégate légère

Après quelques mois d'une pieuse retraite, Duguay-Trouin éprouva la nostalgie de la mer. Il se mit alors en quête d'un nouvel embarquement qu'il obtint sans peine par l'entremise d'une société désirant armer quelques vaisseaux pour attaquer une riche flotte hollandaise sur le point de quitter le port de Bilbao.

Ce départ coïncidait avec le mariage de sa sœur Charlotte qu'il aimait beaucoup, mais, comme d'autre part, le désir de retrouver les fortes émotions de la bataille était si grand, il n'hésita pas à se priver des douceurs de cette fête de famille pour prendre le commandement du *Saint-Jacques-des-Victoires*, beau navire de 48 canons, avec lequel il partit vers de nouvelles conquêtes.

Ce fut une sanglante bataille que celle qu'il livra à la flotte hollandaise. Celle-ci, puissante, commandée par un chef de valeur, le baron de Waesner, opposa une résistance opiniâtre aux assauts les plus violents. La mer était démontée, et ce fut dans une atmosphère de fièvre que Français et Hollandais luttèrent pendant des heures sur le pont de leurs navires encombrés de blessés, de mourants et de débris de

toutes sortes. Duguay-Trouin ne resta maître du champ de bataille qu'au prix de nombreux efforts et d'importants dégâts. La moitié de son équipage fut mise hors de combat, et c'est sur un vaisseau défoncé et faisant eau de toutes parts qu'il dut regagner son port d'attache. Ce retour, des plus pénibles, se compliqua du fait qu'il y avait à bord, en plus de l'équipage blessé et harassé, près de cinq cents prisonniers hollandais, entassés pêle-mêle sur le pont et dans les entreponts, qu'il fallait employer aux pompes sans arrêt, au risque de se voir couler irrémédiablement. Situation désespérée que celle de cette misérable épave, supportant des centaines d'êtres humains transis de froid et appréhendant avec angoisse l'instant fatal.

Leur calvaire prit heureusement fin grâce à l'arrivée d'un important secours et Duguay-Trouin put débarquer son monde.

Cette campagne, où il s'était couvert de gloire, ajoutée aux précédentes, avait attiré l'attention de M. Des Clouzeaux, intendant de la marine à Brest, qui n'avait pas tardé à envoyer son rapport aux autorités compétentes. L'effet ne s'était pas fait attendre et, quelques jours après, Duguay-Trouin apprenait sa nomination au grade de capitaine de frégate légère.

Faveur insigne que le jeune corsaire, à peine âgé de 24 ans, accepta avec émotion.

L'attribution de ce grade dans de telles conditions, était, en effet, extrêmement rare. Depuis une circulaire royale de 1683, les officiers de vaisseau provenaient des « gardes de la marine » exclusivement recrutés dans la noblesse. D'un seul coup, Duguay-Trouin, simple roturier, franchissait les premiers échelons de cette carrière et passait immédia-

tement à ce grade déjà élevé dans la hiérarchie militaire .Il est vrai que bien peu d'hommes pouvaient présenter un *curriculum vitæ* aussi honorablement rempli que le sien. De plus, sa récente campagne avait démontré, une fois encore, les magnifiques qualités de présence d'esprit dans le combat, de promptitude dans la décision, de rapidité dans l'évaluation des forces ennemies. Son courage, son ardeur et sa ténacité, faisaient de lui un marin et un corsaire comme il en était peu. Toutes choses qui ne faisaient que confirmer la décision des autorités dans son avancement. Toutefois, sentant trop bien la faveur dont il était l'objet, il ne voulut point l'accepter sans en exprimer sa reconnaissance au monarque qui la lui avait consentie.

Il se rendit en poste à Versailles sans même attendre le règlement de ses affaires et, tout de suite, demanda à être reçu par le Roi.

« Je lui fus présenté par M. de Pontchartrain, dans son cabinet, dit-il, et j'y reçus des marques de sa bonté et de sa satisfaction qui touchèrent mon cœur d'autant plus vivement qu'une forte inclination m'attachait naturellement à cet auguste monarque. » Il sortit du château de Versailles en proie à une émotion indicible. Louis XIV, « qui ne perdait jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour-propre en stimulant l'émulation et qui laissent un long souvenir » (1), avait attisé en lui son enthousiasme et sa passion de la gloire. C'est bouillant du désir de reprendre la mer que Duguay-Trouin regagna Saint-Malo, après avoir obtenu du ministre l'autorisation d'armer deux nouveaux navires : *Le Solide* et *L'Oiseau.*

(1) Voltaire. — *Siècle de Louis XIV.*

Il engagea sur ces deux unités la plus grande partie de sa maigre fortune pour leur armement, se dépensa sans compter, se démena pendant de longues semaines et allait pouvoir enfin prendre la mer, à la conquête de nouvelles victoires, quand la paix de Rejswick survint, anéantissant toute action militaire : adieu, veau, vache, cochon... L'argent engagé fut irrémédiablement perdu et les beaux rêves de gloire évanouis.

*
* *



En temps de paix, Saint-Malo, comme tous les autres ports, offrait le morne spectacle de ses bassins encombrés de navires désarmés. Ce n'était que mâts dépouillés de voiles et de cordages, coques échouées sur les grèves, navires abandonnés. Une atmosphère de tristesse et d'ennui planait sur toutes choses, tandis que les gros vaisseaux, déshabillés de leurs voilures, obéissaient doucement aux mouvements des marées tout en faisant grincer les câbles et les aussières. Le port, si gai, si riant au moment des départs, s'était tu, ne

retentissant plus que du murmure de la brise dans les gréements et du clapotis mélancolique de l'eau dans les rochers. La joyeuse cohorte des calfats, gréeurs et voiliers avait déserté les quais, laissant planer, sur l'anse de mer Bonne, cette note triste des lieux désaffectés. Les marins eux-mêmes, désœuvrés, se traînaient sur les pavés humides, décontenancés par cette inaction forcée.

Duguay-Trouin, de son côté, ne pensant déjà plus à la désastreuse affaire de son armement qui l'avait presque ruiné, s'était laissé reprendre par le courant de son existence à terre, loin des quais et des bassins moroses. Il n'avait pas été long à retrouver ses compagnons de fête et essayait de tuer le temps le plus joyeusement possible. Perpétuel besoin de mouvement, d'action, animant cet homme incapable de rester en place. A bord, le combat, la lutte ; à terre, l'épée, la danse et les exercices physiques. Programme intangible qu'il aurait été incapable de ne pas suivre scrupuleusement. Trapu, carré d'épaules et fort, il était bon dans tous les sports et éprouvait une grisante satisfaction à dominer ses partenaires, ce qu'il cherchait toujours dans toutes ses rencontres.

Durant ces quatre années de paix, où toute action militaire était impossible, ces marins habitués à la vie ardente du large se trouvaient désœuvrés. Duguay-Trouin mena une vie fiévreuse et trouble.

Il allait chaque hiver à Brest retrouver la bruyante compagnie des officiers du Roi où il ne comptait que des amis ; à Saint-Malo, sa résidence habituelle, il fréquentait rarement le cercle familial, trop étroit pour cet homme habitué aux larges horizons. Parfois pourtant, dans un sursaut d'énergie, délaissant le cours de ses futiles occupations

journalières, il lui arrivait de songer à ses études maritimes. Courts moments pendant lesquels il abattait une besogne extraordinaire. Il s'enfermait alors pendant de longues heures et avec cette volonté qui l'animait toujours dans ses desseins, s'engageait dans le labyrinthe obscur des sciences mathématiques. Travail personnel soutenu par l'ambition de la gloire qui présentait déjà quelques gages, mais aussi immobilité trop absolue pour un être impétueux comme lui. Les bonnes dispositions, les livres, les cahiers, étaient bien vite bousculés ; il fallait de l'air, de la vie et, poitrine au vent, satisfait du travail accompli, il se lançait à nouveau dans le tourbillon des plaisirs jusqu'à la prochaine étape de calme et de travail.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu une pénible affaire dont l'origine remontait à cette fameuse partie de campagne passée chez un compagnon de rencontre où il avait perdu au jeu tout ce qu'il possédait : plus de quarante pistoles, sur reçu. Ce compagnon peu délicat et fieffé tricheur avait profité de ce que Duguay-Trouin était embarqué pour signifier à sa mère le paiement de cette dette. Honteuse manœuvre bien digne du sinistre personnage.

« Or, depuis cette scène, écrit Duguay-Trouin, il y avait fort longtemps que nous ne nous étions vus, mon indigne camarade et moi, et j'en avais perdu la mémoire, quand il vint, à l'heure que j'y pensais le moins, s'asseoir près de moi sur le théâtre d'une comédie qui se donnait à Saint-Malo. Je changeai de couleur et, m'informant adroitement de sa demeure, j'allai l'attendre au passage, lui fis mettre l'épée à la main et le couchai sur le pavé de deux coups d'épée. Il en fut six semaines au lit, et cette affaire s'étant passée la nuit, à la clarté des lanternes des rues, elle n'eut

point d'autre suite que celle de nous faire comparaître tous deux, quand il fut guéri, devant le commandement de la place, qui nous défendit, de la part du Roi, toutes voies de fait. »

Aventure banale et courante chez cet homme pour qui les mots étaient insuffisants à venger un affront et qui leur préférait la pointe dangereuse d'une fine épée.

Les jours et les mois de cette période de paix s'égrenèrent lentement comme certains congés qui lassent à la fin. Au travail irrégulier, aux plaisirs venaient s'ajouter la rêverie. Cet homme esclave d'un sang généreux, était un méditatif. « Son tempérament le portait à une certaine mélancolie qui ne lui permettait pas de se prêter à toutes les conversations ; et l'habitude qu'il avait de s'occuper de grands projets l'entretenait dans cette indifférence pour les choses dont la plupart des gens s'occupent. Souvent, après lui avoir parlé « longuement », on s'apercevait qu'il n'avait ni écouté, ni entendu » (1). Rêveur dans le calme, bouillant dans l'action, étrange dualité qui en faisait un être des plus séduisants. Il lui arrivait ainsi, délaissant toute fréquentation, de s'égarer, seul, sur la plage, au pied des hauts remparts. Par les journées du mois d'août, le spectacle qui se déroulait autour de lui était vraiment grandiose. Le soleil resplendissant inondait de lumière cette anse majestueuse qui va de Rochebonne à Fréhel et que Saint-Malo crève de ses rochers pointus comme un dard puissant. Sur sa tête, la ville, étouffant dans sa ceinture de remparts, s'élançait, gagnant en hauteur ce qu'elle ne pouvait acquérir en largeur. Balcons et toitures dominant créneaux et

---

(1) Godard de Beauchamps.

meurtrières, vitres étincelantes réfléchissant les rayons du soleil, longues terrasses sans verdure, en faisaient une austère cité surgissant altière comme un guerrier sous son armure. Devant lui, la mer, plus douce, venait mourir à ses pieds tandis qu'au loin, çà et là, les pointes noires des récifs se cerclaient d'une blanche écume.

Foulant de ses grosses bottes de cuir le sable fin de la grève, Duguay-Trouin ne pouvait chasser de sa pensée l'image d'un petit galopin ébouriffé, sale et débraillé, courant sur la même grève, il y avait déjà bien longtemps. Que de chemin parcouru depuis cette lointaine époque !

Vers la fin de l'année 1701, alors qu'il avait 29 ans, il fut nommé capitaine en second d'un vaisseau du Roi, *La Dauphine*, commandé par le comte d'Hautefort. La désignation pour ce poste arriva à point nommé pour le sortir de la vie fastidieuse et légère qu'il menait. En temps ordinaire, il ne l'aurait acceptée qu'avec peu d'enthousiasme, n'aimant guère les casernes flottantes où l'on fait beaucoup plus de service militaire que de marine et où les règlements vous emprisonnent un homme plus que chaînes et cordes .Mais il n'avait pas le choix. De plus, il voyait en cette nomination un précédent pouvant amener par la suite un commandement plus important et, qui sait... peut-être plus encore.

Sur ces entrefaites, la guerre de la succession d'Espagne éclata, redonnant au monde maritime toute son activité. On arma de nouveau la flotte des navires marchands et, parallèlement avec les manœuvres d'escadre, on réorganisa la guerre de course. A cet effet, Duguay-Trouin qui, dans la guerre précédente, celle de la Ligue d'Augsbourg, avait rendu de si grands services comme corsaire, fut débarqué

et rendu à la vie indépendante de capitaine. Le ministère le jugeait, avec raison, beaucoup plus utile à la tête d'une petite division indépendante, qu'en sous-ordre sur un vaisseau d'escadre.

Il accepta cette mutation avec enthousiasme et arma aussitôt deux belles frégates du Roi, *La Bellone* et *La Railleuse*, avec lesquelles il partit un beau matin en compagnie de deux autres vaisseaux. La mer était belle, une bonne brise gonflait les voiles, et Duguay-Trouin, humant avec ivresse l'air du large retrouvé, se laissait griser par la perspective de nouvelles victoires.

CHAPITRE II

Les matelots avaient mangé du sable

Pour ces corsaires à l'âme ardente, au cœur solide, la guerre était leur raison d'être. Elle les faisait vivre pleinement, employait toutes leurs facultés, exigeait d'eux les plus grands sacrifices, et les rendait désemparés dès qu'elle s'arrêtait. C'est qu'en ces temps lointains, elle avait de quoi plaire à des hommes actifs et valeureux. Noble, franche, sans masques ni détours, elle vous fixait droit, les yeux dans les yeux. Les combattants luttaient à visages découverts, face à face, à armes égales et au grand jour. Les batailles avaient l'air de tournois grandioses dont les conditions étaient scrupuleusement respectées de part et d'autre. Point de gaz invisibles, de mines flottantes, d'avions ni de sous-marins ; il n'y avait alors d'autres ennemis que ceux que l'on voyait. Les facultés n'étant pas divisées pour suspecter un danger inconnu, étaient entièrement dirigées sur l'objectif. Quel mâle plaisir ce devait être alors pour un homme à l'âme bien trempée que de se trouver devant un autre homme et de défendre chèrement sa vie à la pointe d'une épée ! La bataille était le don de soi, jusqu'au bout, pour un idéal de gloire.



Animé de bonnes intentions entretenues par ces quatre années de paix, Duguay-Trouin partit à la tête de sa petite division, croiser dans le parage des Orcades, où il s'empara de trois vaisseaux hollandais venant du Spitzberg. Malheureusement, une tempête soudaine dispersa aux quatre points cardinaux corsaires et prises, laissant les uns et les autres seuls maîtres de leur destinée.

Dès que le vent fut apaisé et la mer calmée, le malouin partit à la recherche de ses compagnons et tomba en arrêt devant un Hollandais dont il ne s'empara qu'après de laborieux efforts. Son jeune frère embarqué à son bord comme lieutenant, se couvrit de gloire dans cette rencontre, en se lançant le premier à l'abordage et entraînant avec lui tout son équipage. C'était avec de tels hommes, intrépides et audacieux, que les victoires étaient possibles, car ils démoralisaient l'adversaire par leur crâne assurance.

La tempête reprit bientôt de plus belle et obligea vainqueur et vaincu à se séparer. Elle poursuivait le navire qui

fuyait devant cet adversaire redoutable et contre qui les canons n'avaient pas d'effet. Opiniâtre, elle s'attachait à ses pas, l'encerclait de toutes parts comme voulant le briser dans l'étau de ses lames énormes et le poursuivit ainsi jusqu'au port où, las de cet inutile effort, il vint chercher le calme et la paix.

Mais, pour un marin, ouragans et tempêtes furent toujours de vieilles connaissances et non point l'infranchissable obstacle qui le fait renoncer à la lutte. Aussi, après quelques mois de repos, Duguay-Trouin reprit la mer à la tête d'une petite escadre et prit pour objectif les pêcheries hollandaises du Spitzberg.

Comme sa division naviguait doucement sur une mer tranquille, elle fut prise dans une région de brume épaisse, qui paralysa un moment ses mouvements. Aveuglée, elle avançait en tâtonnant, quand, au sortir de cette mauvaise passe, elle se trouva nez à nez avec une importante escadre hollandaise composée de quinze vaisseaux de guerre. Le combat était impossible, il fallait fuir, mais, à part le navire que montait Duguay-Trouin, tous les autres étaient de mauvais marcheurs. Il allait donc y avoir un moment où le combat serait inévitable et, par conséquent, désastreux.

Duguay-Trouin eut une idée qui dépeignait bien son mépris du danger et la grande générosité de ce dont ce cœur était capable. Il ordonna à ses compagnons de fuir à toutes voiles et lui-même, réduisant son allure, se mit en mesure de barrer le chemin aux poursuivants. Pendant plusieurs heures, il essuya bénévolement le feu des Hollandais maladroits et ne consentit à quitter cette zone dangereuse que quand il fut assuré que ses compagnons ne risquaient plus d'être rattrapés. C'était là une manœuvre

aussi remarquable par la perfection avec laquelle elle avait été réalisée (il n'avait que trente hommes) que par le sentiment qui l'avait provoquée. « C'est celle de mes aventures, écrit-il, qui m'a le plus satisfait et qui m'a paru la plus propre à m'attirer l'estime des cœurs vraiment généreux. »

Il reprit sa place au milieu de ses compagnons et continua sa route dans une brume de plus en plus épaisse. Cette brume allait être la cause d'une curieuse méprise aux amusantes conséquences.

Dans ce silence propre au brouillard qui semble peser sur toutes choses, la navigation devenait d'une monotonie exaspérante. Les navires avaient réduit leur vitesse et les marins se laissaient vivre, taciturnes. Sur le pont, les timoniers se relayaient sans entrain à la barre avec les souhaits mélancoliques de « Bon quart » et « Bonne nuit ». Malheureusement, les heures étaient longues dans ces régions polaires et, tout en tournant le sablier à chaque demi-heure, les matelots pensaient avec envie au poste d'équipage soigneusement chauffé et cloisonné et où planait l'arôme d'un bon café. Aussi, pour abréger cette longue faction, chacun, en cachette, se croyant l'inventeur d'une « malice » bien connue des officiers, « mangeait du sable » ou autrement dit, tournait le sablier avant qu'il ne fut entièrement vide. D'ordinaire, l'erreur était corrigée le lendemain par les calculs nautiques basés sur les astres et l'enquête, vivement menée, aboutissait au châtiment du coupable. Mais cette fois, la navigation, dans la brume, empêchait tout relèvement, de sorte qu'à la longue, l'erreur ne fit que s'aggraver, chacun continuant sa supercherie, ce qui eut pour réultat de cette aventure singulière « de faire, au bout

de huit jours, du jour la nuit et de la nuit le jour, si bien que tous les vaisseaux de l'escadre, sans exception, trouvèrent dix à onze heures d'écart avant que le soleil reparut. « Cela avait tellement dérangé les heures de repas et de sommeil », écrit Duguay-Trouin, « qu'en général, nous avions tous envie de manger quand il fallait dormir et de dormir quand il était question de manger ; mais nous n'y fîmes vraiment attention qu'après avoir été désabusés en prenant la hauteur ».

Le retour à l'heure normale produisit alors un tel bouleversement que, pendant quelque temps, la vie du bord ne fut plus qu'une longue succession de contre-ordres et de méprises.

Pendant deux mois encore, ils continuèrent sans grand succès leur croisière dans ces parages, raflèrent quelques prises hollandaises, puis rentrèrent enfin en France non sans essuyer de violentes tempêtes.

Cette campagne, à peine égayée par l'amusante méprise des mangeurs de sable et sans grand profit, était loin de satisfaire un homme aussi ambitieux que Duguay-Trouin. Peu de combats, des prises insignifiantes, un temps morne et gris, qu'étaient ces insipides événements à côté des beaux rêves de gloire ? Le seul danger d'une mer démontée et difficile ne suffisait point à alimenter son appétit de combats et de périls. Il rêvait mieux que cela et demanda et obtint du Roi la permission de construire deux nouveaux vaisseaux de 54 canons : *Le Jason* et *L'Auguste*.

Ces navires, établis sur ses indications par deux maîtres charpentiers honorablement connus, les sieurs Blaise et Hublac, furent prêts à prendre la mer en un temps record de six mois. Admirable performance quand on songe à

la multitude de détails qu'exige la construction de ces bâtiments aux voilures multiples. aux mâts, aux cordages, aux ponts compliqués nécessitant un nombreux personnel. Cette rapidité dans l'exécution était due à la grande activité de ces hommes assaillis sans cesse par les capitaines avides de reprendre la mer. Duguay-Trouin ne passait pas une journée sans venir aux chantiers assister à l'élaboration de ces vaisseaux, qu'il voyait grandir peu à peu et qu'il caressait avec amour comme le cavalier caresse sa monture.

Dès que les derniers boulons furent posés, il quitta le port en toute hâte, accompagné d'une petite corvette de 8 canons, *La Mouche*, et se dirigea sur les Sorlingues où il ne tarda pas à rencontrer un Anglais, *La Revenge*. Armer ses canons, hisser toutes ses voiles et se lancer à la poursuite de l'ennemi, ne furent l'affaire que d'un instant. Par malheur, l'adversaire, de même force que le *Jason*, réussit à maintenir sa distance et Duguay-Trouin, las de cette vaine poursuite, abandonna tout espoir de victoire.

Quelques jours après, *La Mouche*, qui s'était séparée de ses compagnons, pendant la nuit, fut prise par ce même navire dans un combat isolé.

Sur ces entrefaites, Duguay-Trouin eut connaissance d'une flotte de trente voiles sortant de la Manche, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre anglais, *Le Coventry*, de 54 canons. Ces sortes de nouvelles avaient le don d'électriser les corsaires et notre malouin en particulier. A ces moments, délaissant toutes affaires cessantes, il montait sur sa dunette, inspectait l'objectif, étudiait les conditions atmosphériques et, pendant un court instant, réfléchissait. Le schéma de l'action s'élaborait alors rapidement, les différentes éven-

tualités s'alignaient avec leurs répliques et, soudain, tout vivement pesé, l'ordre partait.

Cette fois, comme les autres, l'ordre d'attaquer ne se fit pas attendre et, après quelques heures d'un combat violent, Duguay-Trouin se trouva sans grand dommage, à la tête d'une dizaine de prises qu'il ramena à Brest.

Satisfait du résultat magnifique de cette expédition, il repartit bientôt en compagnie du bâtiment *L'Auguste*, vers de nouvelles aventures qui méritent d'être contées parce qu'elles confirment une fois de plus l'opiniâtre désir de terminer le combat à son avantage, malgré déboires et incidents.

Il venait à peine de quitter les côtes de France qu'il s'emparait de trois navires anglais et se mettait en mesure de les pourvoir d'un équipage français. Pour ce faire, il avait mis à la mer de grosses chaloupes pleines de matelots et, sous la menace de ses canons, surveillait le transhordement, quand il se trouva soudain face à face avec deux énormes vaisseaux anglais aux carrures redoutables qu'il n'avait pas vu arriver. Sans plus s'occuper des marins débarqués, il sonna le branle-bas de combat, et, avec une audace inouïe, s'élança au-devant des deux intrus, pensant, par cette manœuvre, permettre à son camarade *L'Auguste* de se préparer à la bataille. La première décharge anglaise lui coupa cordages, voiles et mâts de l'avant et anéantit pour un moment toute tentative d'offensive. La situation était critique, sinon désespérée, mais pourtant ne troublait en rien la sérénité de Duguay-Trouin, qui ne s'était jeté dans la gueule du loup que pour détourner l'attention des ennemis et laisser le champ libre à *L'Auguste*. Malheureusement, le capitaine de ce navire, loin de posséder la

valeur et le courage de Duguay-Trouin, ne trouva rien de mieux que de profiter de cette circonstance pour vider les lieux sans se soucier de son compagnon en difficulté. Duguay-Trouin souffrit beaucoup de cette ingratitude et surtout de penser que l'auteur d'une si abominable conduite portait le même pavillon que le sien. Il lui semblait que le mépris des ennemis allait rejaillir sur lui-même.

Pourtant, il ne perdit point courage et, bien qu'encadré par les deux Anglais le canonnant sans répit, il se dirigea, clopin-clopant, vers *L'Auguste*, n'avançant que très lentement à cause de ses récentes avaries. A son bord, avec un admirable sang-froid, il donnait des ordres. Il avait séparé son équipages en deux équipes, l'une pour riposter aux canons de l'adversaire, l'autre pour réparer les dégâts les plus importants. Il n'avançait qu'à une vitesse réduite, se privant même de certaines voiles, dans l'unique but de crâner devant l'ennemi, afin de lui montrer que tous les capitaines français ne ressemblaient point à celui de *L'Auguste*. Il avait laissé, roulées sur leurs cordages, des voilures qui auraient augmenté sa vitesse, et s'était formellement opposé à ce que l'on coupât le câble d'une chaloupe qu'il avait à la remorque. Malgré tout cela, il réussit à rejoindre son camarade, et fit ainsi cesser le feu des Anglais peu soucieux de continuer le combat dans ces conditions. Ceux-ci ne voulurent point quitter les lieux sans envoyer chacun une bordée à *L'Auguste*, pour lui signifier de cette façon le peu d'estime qu'ils avaient de sa conduite.

Et c'est la rage au cœur que Duguay-Trouin vit s'enfuir ces deux beaux vaisseaux qu'il aurait certainement pris s'il avait été mieux secondé. Il se contenta de regagner le port de Brest, encore trépignant d'indignation à l'égard de

son camarade. Doué d'un cœur noble et généreux, il se perdait en conjectures et se demandait avec angoisse si son capitaine n'avait pas agi dans le but de lui nuire. Ne connaissant pas la peur, il cherchait des raisons compliquées alors que l'appréhension d'un destin fatal avait seule suffi à ébranler le courage de ce faible. Aussi, malgré l'application qu'il mettait à épargner tout déshonneur à ses compagnons de combat, il ne put manquer de faire son rapport aux autorités en demandant la radiation immédiate de la marine, de cet indigne capitaine.

Hélas, le favoritisme, cette plaie qui nargue la justice, anéantit la portée de la requête du fougueux corsaire. L'homme avait des amis influents, de hautes relations et l'affaire fut étouffée, à la grande désillusion de l'être intègre qu'était Duguay-Trouin. Il lui fallut subir la collaboration du même capitaine pendant toute la durée d'une seconde campagne qui se passa sans histoire.

Revenus à Brest, les deux navires furent carénés de frais pendant que le capitaine, qui, entre temps, avait perdu ses influences, était enfin débarqué pour différents motifs dont, entre autres, celui, pour le moins original, « *d'avoir mangé gras publiquement le vendredi et fait commettre la même faute à ses domestiques.* » Sérieux manquement aux ordonnances royales, en effet, que l'on punissait avec la plus grande sévérité.

Comment Duguay-Trouin perdit un autre frère

Trois beaux navires, *Le Jason*, *L'Auguste* et *La Valeur*, avaient quitté, ce jour-là, la rade de Brest. Le premier était commandé par Duguay-Trouin et le troisième par son frère

Nicolas-François, et tous trois, faisant briller au soleil les cuivres de leur artillerie, allaient doucement de concert, tout en inspectant l'horizon. Ils ne tardèrent pas à rencontrer deux vaisseaux anglais dont l'un fut rapidement capturé et l'autre pourchassé en vain. A ce moment, une tempête survint et dispersa tous les bâtiments, qui n'eurent plus d'autre souci que de chercher le salut par leurs propres moyens.

C'est ainsi que le jeune Trouin se trouva seul maître sur son navire, au milieu d'une mer démontée. La responsabilité était grande et ne manquait pas d'émouvoir ce capitaine de vingt-ans qui, heureusement, ressemblait à son illustre frère en plusieurs points et ne se laissait pas facilement démoraliser. Soutenu par son amour de la mer et son instinct maritime, aidé par ses officiers, il réussit à tenir tête pendant tout le temps que dura la tempête et allait enfin goûter un repos bien gagné, quand une voile ennemie surgit à l'horizon. Il n'en fallut pas plus pour ranimer ces hommes fatigués. L'ordre d'abordage, lancé d'une voix claire et ferme, retentit sur le pont où l'on n'attendait que ce signal. L'ennemi fut enlevé avec un brio remarquable, mais non sans peine. Voiles et mâtures subirent de grands dommages et, parmi les marins, la mort avait fait des ravages. C'était la loi de la guerre. Mais Nicolas Trouin n'en concevait pas moins une certaine fierté à voir flotter, près de son bord, la belle prise qu'il avait gagnée au prix de tant d'efforts.

Comme il réparait les dégâts de son navire, il fut attaqué par deux autres vaisseaux, qui, accourant à toutes voiles, foncèrent sur lui sans qu'il ait eu le temps de se préparer. Il fut contraint de se réfugier dans la baie de

Saint-Jean-de-Luz, après avoir abandonné avec regret la prise qu'il avait si vaillamment conquise. Mais il est des moments où il faut faire des sacrifices pour éviter le pire. Une fois le danger passé, il reprit la mer, résolu à se venger.

A peine avait-il quitté la rade tranquille, qu'il rencontre un superbe bâtiment anglais dont il s'empare aussitôt. Cette prise, chargée de sucre et d'indigo, était d'importance et le consolait des mésaventures. Le sourire aux lèvres, il savourait la joie de la victoire. Il envisageait la chaleureuse réception de ses compatriotes dans sa ville natale, et comptait les jours qui le séparaient de Saint-Malo, quand un corsaire flessinguois apparut à l'horizon. Les faits se précipitaient à une cadence accélérée. Il semblait que les embûches se dressaient à chaque pas du jeune corsaire pour l'éprouver. Sans se décourager, Nicolas Trouin se prépara de nouveau à l'attaque avec une ardeur que les difficultés n'arrivaient pas à émousser. Exaltés par leur valeureux capitaine, les marins se dépensèrent sans compter et repoussèrent par deux fois les abordages de l'ennemi. Mais, au moment où ce dernier, faiblissant, Nicolas Trouin allait donner l'ordre de la contre-offensive, une balle vint lui briser la hanche et l'étendit mortellement blessé sur le pont de son navire. Le Flessinguois, rebuté par une telle résistance, prit la fuite sans savoir que la mort du capitaine français lui aurait donné une facile victoire et *La Valeur* reprit tristement le chemin du retour, traînant derrière elle sa prise, témoin de sa noble conduite. Pavillon en berne, et silencieuse, la jolie frégate rentra au port.

« Sitôt que j'en reçus la nouvelle, écrit Duguay-Trouin, je courus à bord avec un empressement et une inquiétude extrêmes. Je fis mettre mon frère sur des matelas dans ma

chaloupe, pour le transporter moi-même à terre et lui faire donner tous les soins praticables. Mes soins et ma tendresse ne purent le sauver de sa blessure mortelle : il mourut peu de jours après avec une fermeté et une résignation parfaites.

« C'est ainsi que la Parque inhumaine m'enleva deux frères, l'un après l'autre. Le caractère d'honneur que je leur avais remarqué, dans un âge aussi tendre, promettait infiniment et leur valeur m'aurait été d'une ressource infinie dans toutes mes expéditions. Je les aimais fort tendrement et je demeurai d'autant plus abattu de la mort de ce dernier, qu'elle réveilla dans mon cœur la touchante idée du premier qui avait expiré dans mes bras. »

CHAPITRE III

Seul contre vingt

Dans la magnifique et superbe rade de Brest, dix-sept vaisseaux du Roi, hauts de bord, puissants de voiles et de canons, étaient symétriquement alignés près de leur mouillage. Dressant loin dans le ciel leurs puissantes mâtures, étalant sur la mer la carrure de leurs coques rebondies, ils dégageaient une impression de force et de beauté qui en faisaient un spectacle grandiose. Autour d'eux, des marins joyeux s'empressaient, faisant courir sur la rade les éclats de leurs rires et de leurs chansons. Fiers de leurs bâtiments, ils exprimaient leur contentement d'une façon bruyante qui créait, par cette journée ensoleillée de printemps, une atmosphère de jeunesse, d'enthousiasme et de confiance. Mais si les hommes se laissaient ainsi aller à la joie de vivre, leurs chefs étaient soucieux et s'abordaient avec calme. Au delà de la rade, en mer de Manche, une formidable flotte anglaise venait de former le blocus interdisant toute sortie. On parlait bien d'une attaque brusquée, crevant la barrière ennemie, mais aucun ordre n'était encore donné.

Duguay-Trouin s'était aussitôt proposé pour donner l'appui de ses navires à ceux du Roi et attendait l'heure du combat avec une impatience grandissante. Il ne comprenait

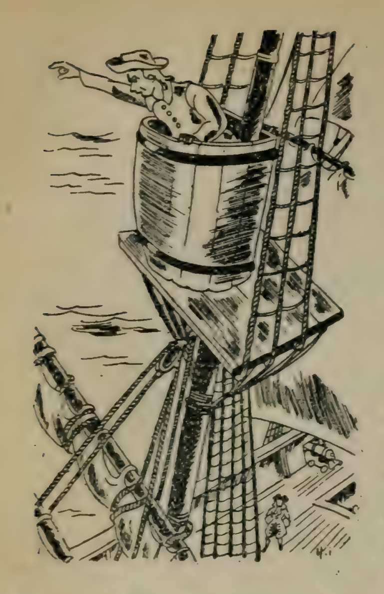
pas l'hésitation du Maréchal de Châteaurenaud, libre de disposer de ces dix-sept puissants vaisseaux, qui, paraissant trépigner d'impatience sur leurs ancres, se dressaient comme une forteresse redoutable. Une telle force ne devait point craindre l'ennemi, si puissant qu'il fût, et c'était bien ce que pensait Duguay-Trouin qui n'en demandait pas davantage pour accomplir du bon travail. Mais la politique ne devait pas être étrangère à l'inaction forcée du Maréchal.

Renonçant à attendre plus longtemps un ordre improbable, Duguay-Trouin demanda la permission de reprendre sa liberté et partit fièrement, aux yeux de l'escadre, en compagnie de *L'Auguste*.

Il allait être, dans cette campagne, le héros d'une des aventures les plus passionnantes de sa carrière et allait prouver, une fois de plus, cette confiance illimitée en la Providence qui le soutint bien souvent dans les situations les plus désespérées.

D'abord, tout alla pour le mieux. La sortie de Brest s'effectua sans incident et la mer apparut vide de voiles. Duguay-Trouin s'élança avec ivresse vers le large et navigua, deux jours durant, sans être inquiété le moins du monde. Il commençait à prendre l'escadre anglaise pour une de ces habiles menaces lancées par des espions à la solde des ennemis, quand une vigie annonça « une voile en vue par bâbord devant. »

Un navire, pour deux vaisseaux comme *Le Jason* et *L'Auguste*, était une proie facile que les deux corsaires se mirent immédiatement en mesure de chasser. Mais l'ennemi était un fin voilier qui glissait sur la mer avec une vitesse telle, que les Français avaient peine à le suivre, d'autant plus que le crépuscule descendait rapidement et que le fuyard



couvrait sa retraite par le tir incessant de ses canons d'arrière.

Toute la nuit, ce fut une marche d'aveugle à la remorque des faibles lueurs décelant la présence de l'Anglais, que l'on croyait gagner par instants, et qui reprenait sa distance peu après. Le jour, paraissant enfin, anima le zèle de Duguay-Trouin, résolu à en finir une bonne fois. Il fit coucher ses équipages sur le pont de son navire, sortit tout ce qu'il put de toile, à en craquer, et attendit l'effet de cette ultime manœuvre. Les navires, sous le coup de fouet imprévu, bondirent sur les flots, gémirent sous l'effort et, gagnant de vitesse. allaient atteindre le fuyard, quand une voix tombant de la mâture, cria :

« Vingt voiles au moins devant. »

Duguay-Trouin esquissa un geste de rage. Il comprenait maintenant la tactique de l'Anglais et se voyait joué comme un novice. L'Anglais, servant d'appât, l'avait attiré sur l'escadre tant redoutée par le maréchal de Châteaurenaud.

En hâte, il fit cesser la chasse et, virant de bord, prit le parti de fuir. Mais la manœuvre avait été longue. De plus, *L'Auguste*, touché par les canons de l'Anglais pendant la poursuite, n'avançait plus que faiblement et l'escadre ennemie redoublait de vitesse. Instant tragique où les

corsaires, luttant avec l'énergie du désespoir, voyaient approcher le moment fatal où ils se trouveraient seuls devant cette puissante armée. Déjà, les boulets d'un des vaisseaux plus rapide que les autres, atteignaient les eaux du *Jason* sans le toucher encore, et les vingt-deux voiles se précisaient d'heure en heure. Il fallait agir. Duguay-Trouin décida, non sans répugnance, de se séparer de son compagnon, espérant que l'escadre garderait son unité et sauverait ainsi, ou *Le Jason* ou *L'Auguste*. Beau raisonnement immédiatement détruit par la nouvelle tactique des Anglais qui lancèrent six bâtiments à la poursuite de *L'Auguste* et gardèrent les seize autres pour Le Jason. La part était belle, mais laissait présager un sombre avenir.

Pris au piège

Dès lors, la lutte était engagée dans des conditions désespérées. *L'Auguste* disparaissait au loin, entraînant dans son sillage la grappe de ses poursuivants et, à quelques milles à peine, de hautes mâtures se dressaient sur la mer, présageant une artillerie puissante. Comme une estafette annonçant l'ouverture des hostilités, un petit navire, doué d'une vitesse surprenante, se détacha du peloton et vint lancer une décharge foudroyante de mitraille sur *Le Jason*. Duguay-Trouin avait prévu l'attaque et avait fait coucher tous ses hommes sur le pont, de sorte que la décharge ne causa que quelques dégâts matériels et épargna toutes les vies humaines. Mais aussitôt après, les corsaires, bondissant tels des démons autour de leurs pièces, ripostèrent à leur tour et endommagèrent à tel point l'audacieux navire, qu'il

dut se replier complètement désemparé. Ce n'était, hélas ! qu'une bien faible victoire, à côté du péril menaçant.

Maintenant la canonnade faisait rage. Tout autour du *Jason*, des gerbes d'eau se dressaient, attestant la maladresse des adversaires. La mer, tourmentée, frémissait d'un indescriptible remous, et, dans les mâtures, les bois craquaient. L'air était empesté de poudre et ne formait plus qu'un épais nuage de fumée roulant sur la mer ses épaisses volutes. Les plaintes des blessés emplissaient les coursives des entreponts. Effrayant spectacle coutumier à ces corsaires endurcis.

Très calme, Duguay-Trouin faisait de son mieux pour répondre aux attaques de l'adversaire et, en dépit des boulets et des balles, se dépensait sans compter d'un bout à l'autre de son navire. Les canonniers, noirs d'une poudre que la sueur collait à leur visage, chargeaient sans relâche leurs pièces, tandis que le reste de l'équipage, impuissant, réparait, au fur et à mesure, les avaries et dégâts. Terribles instants pendant lesquels la mort semblait rôder autour des combattants.

Tard dans la soirée, le vent tomba soudain, arrêtant d'un coup toute manœuvre. De plus, la nuit s'était faite. Faute de brise et de lumière, le combat cessa. Et Duguay-Trouin, cerné de toutes parts, aperçut dans la nuit les fanaux des navires anglais qui, profitant de leur erre, venaient se ranger autour de lui. Pivot d'une vaste formation tournante, Duguay Trouin constata avec tristesse que chaque quart de son compas correspondait à un groupe de navires ennemis.

La nuit commença dans un silence lourd de menaces et d'angoisse.

Debout, sur sa dunette, Duguay-Trouin contempla ce tableau dont il était le centre. Autour de lui, les feux des ennemis clignotaient, tandis qu'arrivaient jusqu'à lui les rires et les chansons des Anglais, fêtant déjà leur victoire prochaine.

Cet homme fier n'acceptait qu'avec peine la défaite inévitable. Il cherchait quelque ruse, quelque manœuvre capable de le soustraire à son destin. Hélas, tout espoir de fuite devait être abandonné.

Il fit alors rassembler son état-major et le mit au courant de la situation.

Officiers, jeunes et vieux, vinrent se placer à ses côtés et attendirent. Ces hommes, au regard clair, au noble visage, tête nue, raidis en un impeccable garde à vous, ne disaient mot. Pas la moindre trace d'émotion ne se lisait sur leur face brunie par les embruns du large, et tous se sentaient prêts à faire le sacrifice de leur vie, pour l'honneur de leur Roi et de leur Patrie.

Rompant ce silence glacial, la voix du chef parla, dure, autoritaire et ferme, étonnante même, pour ce jeune capitaine de trente-deux ans.

« Puisqu'il n'y a aucune apparence de sauver le vaisseau du Roi, dit-il, nous devons soutenir la gloire de ses armes jusqu'à la dernière extrémité. En conséquence, j'ordonne d'appareiller demain matin à l'aurore, de faire mettre tous les hommes couchés sur le tillac et d'essuyer le feu des vaisseaux dont nous sommes entourés sans tirer, afin d'aller, tête baissée, aborder debout au corps, le commandant de l'escadre. Je suis résolu à tenir moi-même la barre et à conduire *Le Jason* à son bord, pour que le pavillon du Roi ne puisse être baissé que par la main de nos ennemis et que

nous ne fussions pas exposés à la douleur d'y consentir. Quelqu'un a-t-il une objection à faire ? J'ai dit. »

Enthousiasmés par ce noble langage, les officiers acceptèrent d'emblée cette décision et décidèrent d'aller prendre quelque repos avant le jour. Duguay-Trouin, lui-même, gagna sa chambre et, bientôt, le silence s'infiltra jusque dans les coins les plus reculés du navire.

Tourmenté, surexcité, se tournant sur sa couche, Duguay-Trouin ne pouvait trouver le sommeil. L'angoisse l'étreignait, non pas devant la perspective de la mort, mais à la pensée de ses hommes et de la perte du bâtiment que le Roi lui avait confié. Pénibles pensées, torturant son cerveau surmené. A la fin, n'y tenant plus, il remonta sur le gaillard et s'accouda sur la lisse. Longtemps, il fixa l'escadre silencieuse au milieu de laquelle le commandant se distinguait par ses trois feux de poupe et celui de grande hune.

Les heures coulèrent lentement, piquées une à une, sur les clochettes de chacun des bâtiments, annonçant les changements de quart. Cela faisait un étrange carillon sinistre et lugubre. Sûrs de leur victoire, les Anglais s'étaient endormis, ne laissant plus planer sur la mer que cette indéfinissable chanson des navires geignant à la houle. Seul, Duguay-Trouin veillait et priait, confiant sa destinée à Dieu.

De longues heures passèrent ainsi en une méditation profonde. Cet homme ardent et enthousiaste ne pouvait croire à une défaite totale et, malgré le critique de sa position, espérait de toutes ses forces en cet imprévisible qui arrive soudain et retourne en un instant une position défectueuse.

Cet imprévisible apparut sous la forme d'une noirceur dans le ciel, alors que le jour commençait à poindre. Quelque nuage auquel Duguay-Trouin n'attacha d'abord aucune importance, trop absorbé qu'il était par l'appréhension du nouveau jour qui s'annonçait. Mais, comme cette noirceur grossissait rapidement, il pensa tout d'un coup qu'elle était animée par une brise nouvelle et comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait en tirer.

Descendant alors en toute hâte dans les entreponts et les postes, il fit réveiller son équipage et donna l'ordre de hisser toutes les voiles du côté d'où venait la fraîcheur. Tout cela se passa dans le plus grand silence, pas étouffés, poulies graissées, murmures et signaux. Quand la brise arriva, elle s'engouffra dans les voiles toutes prêtes du *Jason*, qui s'ébranla à la barbe des Anglais. Ceux-ci, surpris, se hâtèrent d'appareiller. L'avance prise par Duguay-Trouin ne fit qu'augmenter, et l'escadre anglaise ne fut plus bientôt qu'un imperceptible point sur la ligne de l'horizon.

« Il est certain que nous nous considérâmes alors comme des gens ressuscités, après avoir cru nous ensevelir sous les ruines de mon pauvre *Jason*. Je me prosternai pour en rendre grâce à Dieu, du plus profond de mon cœur, et continuai ma route pour aller relâcher dans le premier port de France, ayant fait jeter à la mer toutes mes ancres, à l'exception d'une, mes mâts et vergues de rechange, afin de pouvoir sauver le vaisseau du Roi. »

CHAPITRE IV

Capitaine de vaisseau

C'est pendant qu'il était en mer, à bourlinguer sur les côtes d'Espagne et de Portugal, que le Roi l'éleva au grade de capitaine de vaisseau et lui fit envoyer à son domicile sa commission dûment paraphée et cachetée :

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à Nostre cher et bien-aimé le sieur Duguay-Trouin, capitaine de frégate, Salut ! L'augmentation des forces maritimes et le nombre de vaisseaux de guerre que nous armons chaque année pour le bien de Nostre Service, et protéger le commerce de nos sujets, nous conviant en mesme temps de faire choix de personnes capables et expérimentées au fait de la Guerre et de la Navigation affin de pouvoir leur confier le commandement de nos vaisseaux, Estant informés que ces qualités se rencontrent en vous et de vostre zèle et affection à nostre service dont vous nous avez donné des garanties en diverses rencontres, Nous avons estimé ne pouvoir faire un meilleur ny plus digne choix que de Vous. A ces causes, Nous vous avons commis, ordonné et estably et par ces présentes signées de nostre main commettons, ordonnons et establissons capitaine de l'un de nos dits vaisseaux... » (1).

---

(1) Cité par L. de C.

Ce fut son frère, Luc Trouin de la Barbinais, qui en prit connaissance le premier et en conçut une grande joie. Les honneurs, la gloire entraient dans la famille et en revêtaient chacun comme d'une étincelante parure agréable à montrer à la foule. La maison de commerce allait certainement prospérer et lui-même profiter du renom de son frère. Il accourut sur les quais et, très ému, annonça la bonne nouvelle à Duguay-Trouin qui venait d'arriver. Celui-ci, très calme, lut le parchemin, esquissa un long sourire, puis rêveur comme il lui arrivait parfois, regagna sa demeure.

Il est certain que son nom, défrayant toutes les chroniques maritimes, figurant dans les papiers officiels et répété de bouches en bouches, retentissait déjà de sonores échos. Les grands ports de Bretagne et Versailles se communiquaient la nouvelle et clamaient ainsi son nom à travers le royaume. La gloire, avide de clientèle, le faisait claquer au vent de la renommée. La foule, ardente, enthousiaste, le prononçait avec admiration. Tout cela, d'ailleurs, n'arrivait pas à griser cet homme qui ne voyait en cette faveur que le moyen nécessaire pour atteindre de plus hautes cimes. Il mesurait, avec fierté, le chemin parcouru et envisageait maintenant avec confiance celui qui restait à accomplir.

Comme il armait en course son vaisseau préféré, *Le Jason*, il reçut du Roi l'ordre de rallier le port de Cadix, menacé de siège, et de se mettre à la disposition des autorités de l'endroit pour concourir à la défense de la place. Si cette mission satisfaisait son amour-propre par la confiance que le Roi lui témoignait, elle était loin d'enchanter ses armateurs qui voyaient, sans grand enthousiasme, l'immobilisation de leur meilleur capitaine et de leurs navires, pour

un temps indéterminé. Le Roi avait bien promis un dédommagement, mais, pour qui connaissait l'état des finances du Royaume, la promesse était illusoire. De plus, comment évaluer le manque-à-gagner de ses croisières de corsaires où le temps et le hasard produisent de si étonnantes réussites ? Quoi qu'il en soit, le Roi avait parlé.

Duguay-Trouin, sur son *Jason*, en compagnie de *L'Hercule*, de *L'Héroïne* et du *Paon*, partit donc pour Cadix.

Passant par le travers de Lisbonne, il aperçut une flotte de deux cents voiles. Elle n'était escortée que de six vaisseaux de guerre de 50 à 80 canons et naviguait en pelotons séparés. Formation morcelée permettant une facile victoire trop tentante pour qu'on la laissât échapper. Duguay-Trouin résolut d'attaquer le vaisseau convoyeur du groupe le plus proche, pendant que *L'Hercule* amarinerait le plus grand nombre de bâtiments possible.

Manœuvre habile, demandant une exécution immédiate, pour éviter l'arrivée d'un renfort d'autant plus inévitable qu'il était en vue. Les deux bâtiments se mirent en marche. Déjà, *Le Jason* était sur le point d'aborder l'ennemi, quand *L'Hercule*, par une manœuvre maladroite, vint juste se placer entre l'Anglais et lui. Le corsaire n'eut que le temps d'éviter la rencontre, mais, de ce chef, manqua son abordage. Furieux d'une telle maladresse, il ne perdit pas son temps à accabler son capitaine de reproches inutiles, et, lui donnant l'ocasion de prendre une revanche immédiate, lui ordonna d'aller, à son tour, aborder ce navire qu'il avait manqué par sa faute. Ordre passé à la hâte, au moyen de pavillons multicolores et sans ralentir en rien la marche des navires. *L'Hercule* fit volte-face. Duguay-Trouin, changeant d'objectif, se lança dans le paisible troupeau des bâtiments

marchands, désemparés par l'abandon de leur protecteur. Si vite que tout cela se fût passé, l'ennemi avait eu le temps de se ressaisir. Les cinq autres vaisseaux de guerre avaient abandonné leur convoi et couraient maintenant au secours de leur camarade en danger. Duguay-Trouin n'avait pas encore eu le temps d'aborder les bâtiments marchands qu'il se trouvait face à face avec les convoyeurs. Une fois de plus, l'ordre des facteurs en présence était bouleversé. Alternatives de la bataille où se déploie la valeur d'un capitaine. Se mettant en travers de leur route, il intercepta les canons de ses adversaires et les empêcha, par cette tactique, de rejoindre leur compagnon aux prises avec *L'Hercule*. Tout en se défendant avec une énergie farouche, contre une artillerie puissante, il ne perdait pas de vue ce navire dont l'attitude ne laissait pas de l'intriguer au plus haut point.

Celui-ci, en effet, au lieu d'aborder purement et simplement l'ennemi, comme il en avait reçu l'ordre, le canonnait sans répit, lui arrachant mâts, cordages et voiles. Les deux vaisseaux en étaient venus à l'abordage et, dans cette confusion, on pouvait aisément deviner l'avantage du corsaire. Tout laissait prévoir sa victoire, quand celui-ci, délaissant soudain son adversaire, accourut en toute hâte vers *Le Jason* pour lui faire savoir que l'ennemi était sur le point de couler.

Duguay-Trouin ne put s'empêcher de donner libre cours à sa colère. Pour la deuxième fois, l'affaire était manquée. C'en était trop. D'autant plus que tout espoir de revanche devait être abandonné pour cette journée; car l'escadre approchait et la nuit montait. Il fallut donc attendre.

Quand, le lendemain, le jour se leva, quelle ne fut pas la surprise de Duguay-Trouin de constater que le vaisseau

de la veille, loin d'avoir coulé bas, flottait encore et se trouvait maintenant au milieu de l'escadre, complètement réparé de ses avaries.

La colère du corsaire, cette fois, ne connût plus de bornes. Il fit venir les deux capitaines de *L'Hercule* à son bord, et les tança de verte façon. De sa nature, il était juste et bon envers ses hommes et ne punissait que contraint et forcé ; mais malheur à ceux qui commettaient l'impudence de manquer au service car, alors, il était impitoyable. Cet être, qui ne visait qu'à réaliser, par tous les moyens et de toutes ses forces, un but librement imposé, ne pouvait concevoir que l'on put s'arrêter en route, tergiverser et céder aux hésitations. Il exigeait de ses collaborateurs la même volonté et la même ardeur que celles qui l'animaient et ne souffrait aucune excuse. Son intransigeance dans le service était d'ailleurs connue et son autorité s'en trouvait, de ce fait, mieux assise ; mais, comme il était juste, les coupables, seuls, pouvaient se plaindre.

Les capitaines courbèrent le front sous les reproches et déclarèrent que, trompés par leur équipage, ils pensaient que les matelots, peu soucieux de perdre un butin péniblement gagné, dans un nouvel abordage, avaient eu recours à ce subterfuge. Explication plausible, qui eut le don de calmer l'impétueux corsaire, décontenancé par l'humble attitude des deux capitaines, surpris dans leur bonne foi. Bourru, il leur pardonna, mais désireux de terminer à tout prix une affaire si difficile, il les renvoya à nouveau à l'assaut.

L'Hercule repartit avec courage et attaqua avec une intrépidité digne d'éloges. Le capitaine de ce navire, désireux de réparer ses fautes, donnait le spectacle d'une énergie peu

commune, mais hélas, ne semblait pas posséder les qualités de son chef. Quelques fausses manœuvres capitales lui firent encore une fois manquer son attaque.

Duguay-Trouin avait de la peine à se contenir. Lui qui, exposé à l'artillerie de ses adversaires, se dépensait sans compter, déplorait de se voir si mal soutenu. Ses morts, ses blessés, allaient-ils donc être inutiles ? Deux journées d'un combat acharné se traduiraient-elles par une défaite ? Non pas. Il fallait que le destin pliât sous sa volonté inébranlable ; et, rageusement, il rassembla ses navires et tenta un dernier assaut. Autour de lui, ses hommes, ses officiers blessés et découragés, tentèrent bien d'attirer son attention sur l'état désastreux des vaisseaux, mais ne réussirent pas à le fléchir. Ce diable d'homme avait réponse à tout.

« Nos navires sont à bout ! disait-il. Et les ennemis donc. Voyez, ils n'ont plus de mâts. »

La canonnade reprit de plus belle. Les Portugais en déroute voguaient comme ils pouvaient, cahin-caha. Au loin, la côte s'estompait à l'horizon, seul espoir des Portuguais fuyant affolés. Un d'entre eux, épuisé, traînant lamentablement, allait être pris par l'opiniâtre corsaire quand, à quelques milles devant, les brisants décelèrent leur présence. Longue traînée d'écume blanche avertissant du danger. Les fameux écueils *Arcathopes* se dressaient, barrière infranchissable. Duguay n'eut que le temps de virer en l'autre bord pour éviter un affreux naufrage et assista à la fin du Hollandais qui, plus lourd et moins maniable, était venu s'écraser contre ces mêmes rochers.

Définitivement, cette fois, l'affaire était perdue. Tant d'efforts de luttes n'aboutissaient qu'à ce triste résultat.

« C'est ainsi, s'écrie Duguay-Trouin, que, par une in-

finité de circonstances des plus malheureuses et des moins attendues, je perdis une des plus belles occasions de ma vie. La Providence, qui me destinait à d'autres travaux, ne voulut pas m'enrichir par la prise de ce vaisseau qui était d'une valeur immense. Il semble que la volonté de l'Etre suprême se fût manifestée au milieu même du combat. Trois boulets consécutifs me passèrent entre les jambes ; mon chapeau et mon habit furent percés de mitraille et de plusieurs balles de fusil ; je fus légèrement blessé de quelques éclats et partout où je portais mes pas, les boulets venaient m'y chercher. »

Duguay-Trouin dut s'incliner et, rejoignant *L'Hercule* et *Le Paon*, fit route sur Cadix comme il en avait reçu l'ordre.

Dès que ses navires furent réparés, le malouin franchit les passes de Cadix et vint mouiller en pleine rade. Le tableau qui s'offrait à ses yeux était des plus doux à contempler. Au delà des bassins, la ville éclatante, caressée par les rayons du soleil, se reflétait sur l'eau calme et limpide. Les voiles blanches des pêcheurs, les coins d'ombre des murs, la verdure et le miroir du bassin composaient une ravissante aquarelle, contrastant singulièrement avec la sinistre eau-forte des combats précédents.

Sensible à ce beau décor, Duguay-Trouin mit pied à terre et se présenta aux autorités. Le marquis de Valdecagnas, gouverneur de la place, et M. Renau, commandant un petit poste français, le reçurent avec courtoisie et lui demandèrent de commencer derechef le travail d'organisation de la ville. On craignait l'attaque d'une escadre portugaise signalée en mer depuis quelque temps.

Les premiers jours, tout alla pour le mieux. Duguay-

Trouin, avec l'ardeur et l'activité qu'il déployait en tout ce qu'il faisait, se multiplia et fournit un travail considérable. Il renforça les organes de défense de la ville, construisit des remparts, des fortifications, organisa des services de surveillance et de veille, arma même à ses frais un brûlot et, enfin, fit d'une ville ouverte, une place admirablement fortifiée.

Mais, bientôt, cette belle ardeur dut se calmer devant les difficultés causées par le gouverneur. Ce dernier, indolent, ou plutôt sous le coup d'une arrière-pensée, ne voyait pas sans ombrage l'activité de ce foudre de guerre qui bouleversait la morne apathie des Cadixois et surtout contrecarrait des projets personnels. Aussi créait-il, à chaque instant, des obstacles, des discussions interminables qui n'avaient d'autre but que de ralentir l'empressement des Français. Cette attitude était pour le moins étrange et ne manqua pas, bientôt, d'intriguer Duguay-Trouin.

Une nouvelle aventure devait augmenter l'équivoque.

On apprit, par des sources venant directement de Lisbonne, que l'escadre portugaise, annoncée pour faire le siège de Cadix, avait renoncé à son projet. Trop gravement touchée par Duguay-Trouin, elle s'était vue dans l'obligation de s'enfermer en deçà des côtes pour réparer ses avaries et reposer ses équipages.

La menace de siège disparaissant, la présence de la division française dans Cadix devenait donc inutile, et Duguay-Trouin en profita pour demander au gouverneur la permission d'aller brûler, dans le port de Gibraltar, soixante navires chargés de vivres et munitions. L'opération était d'autant plus facile qu'aucun vaisseau de guerre ne se trouvait en ce moment dans ce port. A la grande stupé-

faction de Duguay-Trouin, le marquis refusa, pendant qu'au même moment, une bagarre éclatait dans la rade entre les marins français et les marins espagnols. Ces derniers se sentant soutenus par leur gouverneur, dont l'attitude devenait de plus en plus suspecte, ne cessaient de tracasser les marins français par d'incessantes brimades, jusqu'au moment où, la patience étant à bout, on dut en venir aux mains. Duguay-Trouin eut toutes les peines du monde à calmer les ardeurs et porta plainte au gouverneur qui, pour toute réponse et sans autre motif, le jeta en prison.

Grâce à M. Renau, il fut libéré dès le lendemain, et invité à mettre à la voile dans le plus bref délai, sans le moindre remerciement ni égard pour le formidable travail qu'il venait d'accomplir. « J'avoue qu'après tous les soins et les mouvements que je m'étais donnés pour remplir mes devoirs avec autant de zèle que si j'avais été personnellement chargé de conserver la place, j'eus le cœur outré de l'indigne et irrégulier procédé du gouverneur de Cadix. Mais j'étais un peu consolé dans l'espérance que le Roi en tirerait une satisfaction authentique, quand il en serait bien informé. »

Sachant à quoi s'en tenir sur l'ingratitude des hommes et, d'autre part, ne désirant pas prolonger plus longtemps son séjour dans cette ingrate cité où il avait dépensé en pure perte son argent et son activité, il partit à destination de Brest.

Cet homme habile, l'esprit toujours en éveil, toujours prêt à accomplir quelque action, si forte soit-elle, aperçut en route une flotte anglaise, qu'il ne put évidemment s'empêcher d'aborder. Le combat fut très dur, car le vaisseau convoyeur se défendit avec un admirable courage. Mais,

ployant sous l'étreinte de fer du corsaire, il dut bientôt amener son pavillon, ce qui procura à Duguay-Trouin l'occasion de ramasser une douzaine de prises.

L'armateur, homme d'affaires avant tout et gérant de la fortune des autres, était bien obligé, de par sa fonction, de considérer en toutes choses le bilan définitif d'une expédition qui n'était rien moins qu'une affaire. Cette fois-ci, l'armateur de Duguay-Trouin ne put que froncer les sourcils devant la balance générale, traduisant le déficit entre le montant des dépenses de l'armement et le montant des sommes reçues des prises capturées. La colonne « avoir » de son grand livre n'affichait qu'une somme dérisoire en face de la colonne « débit », surchargée. Pénible constatation pour un homme soucieux de l'équilibre budgétaire de sa maison et responsable envers ses actionnaires. Mais si, dans le domaine matériel des chiffres et des quittances, la croisière ne semblait pas brillante, pour le Roi, détaché de ces contingences, elle présentait de réconfortants résultats. Le désarroi de l'escadre portuguaise, l'organisation de la place de Cadix, les renseignements sur son gouverneur, la dernière victoire du corsaire, étaient autant d'exploits bien faits pour contenter le monarque qui ne manqua pas de récompenser largement son capitaine durant ses quelques mois de repos passés en sa bonne ville de Saint-Malo.

Ce fut d'abord le grade « de capitaine général des côtes de la capitainerie de Dol » ; puis encore, quelques mois plus tard, l'insigne honneur de « Chevalier de Saint-Louis ».

Il en profita pour courir à Versailles remercier le Roi qui, toujours disposé à encourager les hommes de valeur et de cœur, le reçut avec joie. C'était comme une bouffée d'air pur qui pénétrait dans les salons empestés d'odeurs et de

fards, et tout retentissants du murmure odieux des courtisans bavards, précieux et flatteurs. La mâle et noble assurance du corsaire semblait un vivant reproche à ces coureurs de cotillons et parasites de cour qui ne l'aimaient guère, mais qui, trop diplomates pour le laisser voir, masquaient de leurs sourires onctueux leur ressentiment. Le Roi, tout heureux, lui fit conter en plein salon quelques-unes de ses aventures. Le Malouin s'exécuta avec bonne grâce, puis, sans en perdre l'occasion, en profita pour quêter d'autres navires, démontrant avec chaleur que, plus ses moyens seraient grands, plus ses victoires seraient retentissantes. Sans hésiter, Louis XIV accepta et, avec un bon sourire paternel, lui donnant ainsi la preuve qu'il appréciait son zèle et sa valeur, lui confia ses vaisseaux : *Le Lys*, 74 canons ; *L'Achille*, 66 ; *La Gloire*, 40 ; *Le Jason*, 54 ; *L'Amazone*, 36 ; *L'Astrée*, 22.

CHAPITRE V

Querelle de Duguay-Trouin-Forbin

Cette fois, Duguay-Trouin se sentait pleinement heureux. Il avait été littéralement gâté par le Roi, autant du côté honorifique, par les somptueuses faveurs dont il avait été gratifié, que du côté matériel, par l'importante escadre qui venait de lui être confiée. Jamais encore il ne s'était vu à la tête de forces aussi considérables, et l'honneur d'en avoir été jugé digne lui causait autant de joie que l'espoir de belles batailles en perspective.

La vanité d'un tel poste à un si jeune âge (34 ans) ne l'effleura même pas, tant sa satisfaction était grande. Il partit du côté de Lisbonne, tant pour mettre sa flotte à l'épreuve, que pour la tenir bien en mains et éprouver sa maniabilité. Il s'empara, coup sur coup, d'un vaisseau anglais, d'un Hollandais et de quatre autres Anglais chargés de sucre et de tabac, avec lesquels il revint à Brest pour caréner.

Après cette expérience, il savait à quoi s'en tenir sur la qualité de ses navires et avait eu le temps de les étudier durant leurs évolutions. De leur côté, les équipages avaient pris contact avec ce chef énergique et audacieux. La cohésion était donc complète. Il ne restait plus qu'à l'utiliser le mieux possible, et c'est ce que Duguay-Trouin attendait

avec une certaine impatience. « Vous pouvez croire, écrit-il au ministre de la marine, qu'il ne nous manque que les occasions, et que nous crevons tous de bonne volonté. » Mais les jours passaient sans amener d'ordre de route, et le corsaire, désirant agir à tout prix, sollicita l'autorisation « d'aller enlever les vaisseaux de guerre anglais qui pourraient se trouver sur les rades de Plymouth et de l'île de Wight ». Cette proposition eut le don d'effaroucher la cour. Les finances du trésor, en piteux état, ne permettaient pas que l'on gaspillât, sans rendement immédiat, de superbes vaisseaux comme *Le Lys*, *L'Achille* et *Le Jason*, et Duguay-Trouin fut félicité de son zèle, mais débouté de sa demande.

Ce n'est que quelques semaines plus tard que Duguay-Trouin reçut l'ordre de se joindre à l'escadre de Forbin, pour aller attaquer une flotte ennemie de cent voiles escortée par cinq ou six vaisseaux de guerre.

L'affaire, au premier abord, paraissait des plus simples, puisque les six bâtiments de Forbin devaient se joindre aux siens. Deux contre un ! la victoire était indiscutable, et Duguay-Trouin ne put s'empêcher de sourire. Il en avait vu bien d'autres. Que serait cette facile conquête ? Il en faisait son affaire.

Malheureusement, voulant ménager la susceptibilité de l'un et de l'autre capitaine, le ministre n'osa pas désigner un commandement unique et leur donna carte blanche pour exécuter une mission laissée à l'intitiative de chacun d'eux. Fatale erreur d'autant plus grave que la différence entre les deux hommes, tant au point de vue physique que moral, était immense.

Forbin, issu d'une vieille et illustre famille, n'était arrivé au grade de chef d'escadre que par la force des poi-

gnets et après avoir péniblement suivi la longue filière de tous les grades de la marine. Agé de 53 ans, animé d'un courage et d'une bravoure remarquables, il n'avait pas toujours fait preuve d'une souplesse de caractère pourtant indispensable dans une arme où l'opinion individuelle doit souvent s'effacer devant un ordre. D'un caractère autoritaire et indépendant, trop souvent préoccupé de ses intérêts particuliers au mépris de l'intérêt général, il s'était aliéné la sympathie de ses chefs et de ses camarades. Chose plus grave encore, on le disait dénué de scrupules, et on l'avait souvent surpris à charger ses officiers d'une faute qu'il avait commise, sans souci du préjudice causé à ceux-ci, et pour en éviter lui-même les inconvénients.

Enfin, sur le point de terminer une carrière difficile, que ses admirables qualités de guerrier intrépide et courageux auraient pu rendre plus brillante, il avait un peu perdu de son enthousiasme, émoussé par l'amertume de ses maladresses.

La sympathie entre ces deux chefs ne pouvait donc être que très relative.

Ils partirent pourtant un beau matin et, quoique faisant la même route, naviguèrent à plus de quatre lieues de distance. Les deux divisions, parallèles, labouraient la mer de leurs puissantes étraves.

Soudain, comme Duguay-Trouin, sur le pont de son navire, savourait la joie d'être en mer, il s'aperçut que Forbin avait subitement changé de route et de manœuvre. Intrigué, il eut tout de suite l'impression que quelque chose de nouveau se présentait et, autant pour concerter un plan d'attaque, s'il y avait lieu, que pour participer au combat, donna l'ordre de rallier l'escadre de son partenaire.

Il ne tarda pas à apercevoir la flotte annoncée et, continuant d'approcher de Forbin pour y prendre ses ordres, vit que celui-ci avait hissé son pavillon de chasse et se dirigeait à toutes voiles sur l'ennemi.

Il n'en fallut pas plus pour mettre en émoi le corsaire qui, jugeant la manœuvre de son compagnon assez claire, changea de route et se mit en chasse à son tour. N'ayant plus aucun doute sur la conduite à tenir, il avait sonné le branle-bas sur ses navires, avait fait mettre son monde en place et inspectait avec attention l'ennemi dont il s'approchait rapidement quand, jetant un coup d'œil furtif sur Forbin, il s'aperçut avec stupeur que celui-ci avait pris un ris dans ses huniers pour ralentir sa marche, et s'était mis en panne. Duguay-Trouin donna l'ordre à son escadre d'en faire autant, quoique ne comprenant pas encore cette manœuvre, mais désirant avant tout coordonner ses efforts avec ceux de son compagon, seul moyen de réussir l'entreprise.

Les heures passèrent ainsi dans cette expectative inexplicable. Forbin continuait à ne pas bouger, tàndis qu'au contraire, la flotte ennemie, composée de cent voiles et cinq vaisseaux de guerre, commençait à prendre peur et se préparait, les uns à la fuite, les autres au combat. Duguay-Trouin attendait, fébrile, l'explication de cette attente, et maudissait chaque heure perdue comme susceptible d'enrayer la victoire. Enfin, n'y tenant plus, il fit venir à son bord ses capitaines, leur distribua ses ordres, renvoya chacun à son poste et commanda l'attaque.

Comme toujours, Duguay-Trouin se réservait la plus dangereuse part. Fonçant sur l'ennemi avec courage, il put, grâce à une manœuvre habile, aborder *Le Cumberland*, navire commandant anglais, pendant que *La Gloire* l'abordait

également d'un autre bord. Avec un courage et un allant admirables, les deux équipages sautèrent sur le pont ennemi qui, en quelques instants, fut évacué. Le pavillon anglais amené, le navire se rendit.

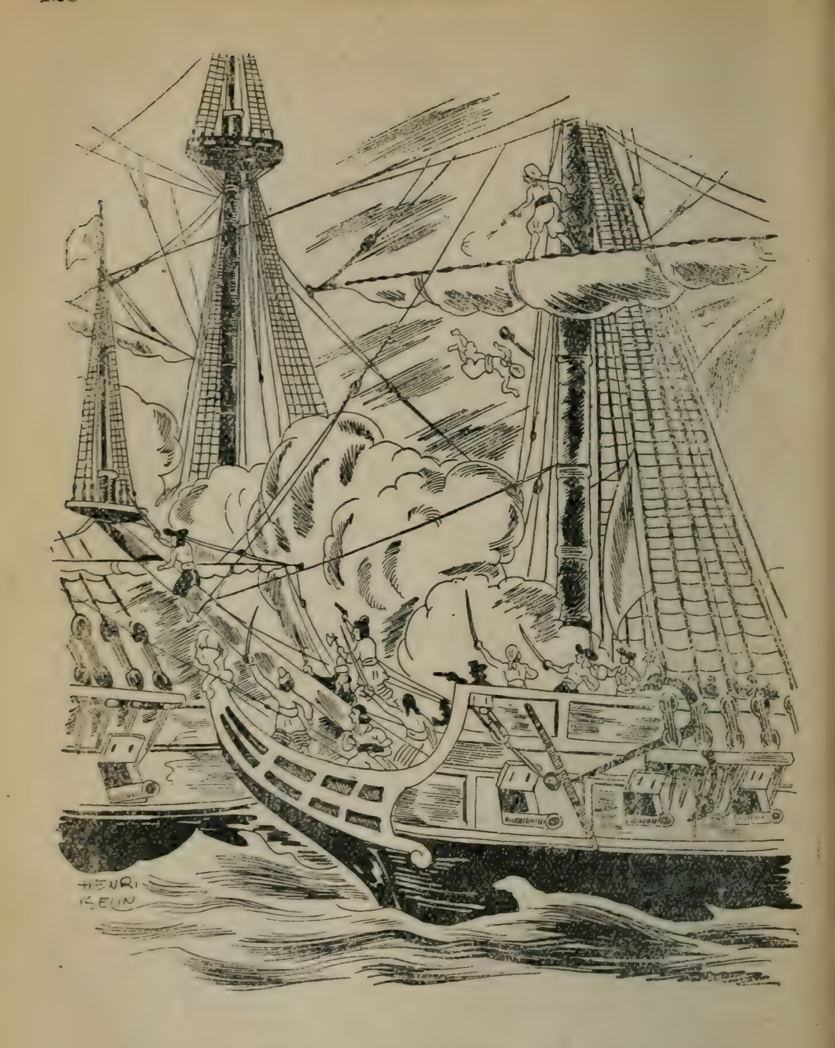
Duguay-Trouin se décrocha du vaisseau vaincu et, sans perdre de temps, accourut au milieu du champ de bataille pour se rendre compte de l'état des opérations.

Il vit la mer toute peuplée de voiles. Au loin, les bâtiments de commerce anglais fuyaient ; près de lui, les vaisseaux, aux prises comme des lutteurs, se canonnaient et bataillaient avec acharnement. La mer, bouillonnante et sale, charriait déjà des épaves, et l'air, empesté d'odeurs de graisse fondue, de poudre et de fumées, résonnait du tumulte de la canonnade. Grandiose vision âpre, ardente, où la victoire, incertaine encore, cherchait le meilleur.

Le Jason et *L'Amazone*, abordant *Le Chester*, venaient de s'en rendre maîtres. *Le Maure*, aux prises avec son ennemi, se démenait avec énergie, désireux d'en finir. *L'Achille*, pointant son objectif sur le *Devonshire*, était sur le point de l'anéantir, quand le feu, prenant à ses gargousses de poudre, provoqua une explosion terrible, faisant quatre-vingts victimes. L'escadre de Forbin se décidait enfin et faisait force de voiles pour se mêler au combat presque terminé.

Duguay-Trouin, sur son gaillard, avait ainsi rapidement jeté son coup d'œil de maître et, tout de suite, établi son plan. Délaissant ses capitaines, dont le travail individuel s'annonçait des plus fructueux, il décida de courir sus au *Devonshire*, qui, sortant des griffes de *L'Achille*, cherchait à gagner le large, poursuivi pourtant par deux vaisseaux de Forbin qui l'avaient rejoint et pris en chasse.

Sur son admirable bâtiment, *Le Lys*, il ne tarda pas à


HENRI

rattraper le fuyard et, aussitôt atteint, lui lança sa bordée au même moment que les deux vaisseaux de Forbin.

Désormais, seul contre trois, ses gréements arrachés, ses voiles trouées, ses ponts jonchés de cadavres, l'Anglais accepta la lutte avec résignation. La défaite, pour lui, était inévitable. Ses adversaires, dont deux étaient frais et dispos, et le troisième intransigeant dans son dessein, n'étaient point disposés à contrevenir aux lois de la guerre en le laissant fuir, et, pour lui, l'issue du combat ne pouvait être que fatale. Pourtant, se révoltant contre cet arrêt du sort, il ramassa tout ce qui lui restait d'énergie et s'apprêta à vendre chèrement sa vie. Duguay-Trouin, touché par cette noble attitude, ne put retenir un cri d'admiration et partit à l'abordage, heureux de combattre un tel ennemi. Il n'était plus qu'à quelques encâblures et s'apprêtait à exécuter sa manœuvre, quand il s'aperçut que *Le Devonshire* laissait échapper une épaisse fumée noire. Au risque de prendre feu lui-même, il dut rebrousser chemin devant l'Anglais qui, bien qu'entouré de flammes, continuait à tirer, semant la mort sur ses poursuivants. Duguay-Trouin avait déjà plus de trois cents hommes sur le carreau et se trouvait également dans un état lamentable. Ses manœuvres étaient hachées, ses voiles à moitié emportées, son gouvernail coupé en deux ; sur le pont, un à un ses hommes tombaient, victimes de l'Anglais qui, acharné dans son agonie, canonnait inlassablement. Il fallait pourtant en finir. Une deuxième fois, Duguay-Trouin essaya l'abordage, mais dut encore y renoncer, devant l'ardent brasier dégageant une épouvantable chaleur. Le navire, maintenant, n'était plus qu'une torche vivante.

L'équipage du *Lys*, décimé, découragé, abattu par cette

sanglante bataille, assista alors à un effrayant spectacle. « Chose hideuse à voir, écrira plus tard Duguay-Trouin, et dont la seule idée fait frémir ».

Les canons du *Devonshire*, cette fois, s'étaient tus. Les flammes, attisés par la brise, avaient environné soudain le navire tout entier, en moins d'un quart d'heure. De l'arrière à l'avant, d'énormes traînées de feu couraient le long du bord, léchant tout sur leur passage avec un grésillement aigu auquel s'ajoutaient les cris des matelots et des passagers, les craquements du bois tordu par le feu et les coups sourds des agrès tombant sur le pont. Les gargousses et les bombes éclataient à chaque instant, des tisons tombaient à la mer avec un sifflement sinistre pendant que, dominant ce brasier, le pavillon d'Angleterre, toujours hissé à sa hampe, claquait au vent d'un air provoquant. Soudain, la pauvre épave, crevée, percée de toutes parts, frémit de toutes ses membrures, eut un suprême soubresaut et s'engloutit enfin dans les flots en un bouillonnement d'écume frémissante. L'équipage du *Lys*, massé sur les ponts, avait assisté à cette rapide agonie, incapable de faire quoi que ce soit pour venir en aide aux malheureux dont trois seulement, sur neuf cents, avaient échappé à la mort. Confondu d'admiration devant l'héroïsme de ces braves, préférant la mort à la captivité, il resta longtemps les yeux fixés à l'endroit où avait sombré le navire et où il ne restait plus, maintenant, sur la mer redevenue calme, que quelques épaves flottant en désordre.

Enfin, *Le Lys*, remis de son émotion, dut songer au retour, mais, à l'instar de son valeureux ennemi, il se trouvait également dans un état pitoyable. Sans voiles, sans mâts, les sabords arrachés, les cordages pendant de tous les bords, il n'était plus qu'un minable tronçon sur lequel gé-

missaient plus de trois cents hommes. Avec une faible équipe de matelots valides, Duguay-Trouin répara tant bien que mal et navigua pendant plus de deux jours avant d'apercevoir la côte. Toute trace de navire avait disparu, l'escadre de Forbin s'était évaporée ainsi que les trois prises anglaises et les autres corsaires. Ces derniers, probablement mis à mal pendant le combat, avaient profité de ce que tout danger était écarté pour se réfugier dans un port tranquille. Dans ces moments-là, où l'ennemi n'est plus à craindre, chacun tire de son bord pour réparer au plus tôt ses avaries.

Le Lys, seul, en plein océan, continua péniblement sa route avec des moyens de fortune. Des mâts avaient été dressés à la diable et gréés de voiles aux raccords multiples, les voies d'eau aveuglées avec des planches et les différentes avaries réparées sommairement. Le tout donnant au pauvre navire l'allure d'un vieux guerrier boiteux et couvert de pansements.

Brest apparut enfin comme une délivrance.

Duguay-Trouin apprit, au débarqué, que Forbin était arrivé depuis deux jours en compagnie des trois prises anglaises. Il se réjouit de les savoir en lieu sûr et demanda des nouvelles de ses autres camarades. C'est alors qu'en approfondissant son enquête, il fut mis au courant d'une nouvelle stupéfiante. Forbin, avec une audace et un sans-gêne inouïs, s'attribuant tout le mérite de l'action qu'il avait contée à sa façon à tous les échos, avait envoyé au ministère un rapport rédigé dans ce sens. On juge avec quelle indignation Duguay-Trouin apprit le fait. Ce caractère droit et franc ne pouvait concevoir une telle impudence et ne comprenait même pas qu'une pareille pensée put effleurer l'âme d'un marin. Il avait bien entendu parler du caractère étrange

et douteux de son compagnon de combat, mais ne le croyait cependant pas capable d'une telle fourberie. Aussi, au comble de l'indignation, il rédigea son rapport et partit pour Versailles afin de mettre les choses au point.

Comme il venait d'entrer dans les salons du Palais, il y rencontra Forbin. Sa colère, longtemps contenue, éclata alors avec une violence telle qu'elle fit scandale. Les éclats de voix des deux marins, au paroxysme de l'excitation, emplissaient les couloirs où les familiers de la Cour s'étaient réunis, attirés par le bruit. Duguay-Trouin frémissant, tenait tête au chef d'escadre qui, de mauvaise foi évidente, « accusait son jeune collègue de n'avoir pas voulu agir de concert avec lui et d'avoir ainsi, par une véritable insubordination, permis la fuite des bâtiments de transports. » Une telle accusation, débitée d'un ton insultant et hautain, n'était pas faite pour calmer le bouillant Malouin. Comment ? on l'accusait d'insubordination ? Lui qui, après avoir esquissé un premier assaut, s'était mis en panne pendant plusieurs heures pour attendre des ordres qui n'étaient jamais venus. Mais si les cinq vaisseaux de guerre étaient pris ou anéantis, n'était-ce pas grâce à son initiative, à son attaque brusquée sans laquelle on avait risqué de voir s'enfuir la flotte ennemie. Allons donc, Monsieur de Forbin, les morts et les blessés réclamaient le prix de leur sacrifice. Et Duguay-Trouin, avec une belle ardeur, plaida sa cause devant un ministre affolé, ne pouvant contenir qu'à grand'-peine l'exaltation du corsaire.

Finalement, la vérité se fit jour. Les témoignages des officiers de Duguay-Trouin, ceux même des officiers de Forbin, affluèrent pour rétablir les faits. Le nom de Duguay-Trouin ressortit de cette affaire beaucoup plus grand,

tandis que celui de son malheureux compagnon de route connut la disgrâce. Juste retour d'une odieuse conduite.

La Cour félicita une fois de plus le jeune Malouin pour son bel exploit, et Sa Majesté lui accorda une pension de mille livres sur le trésor royal.

Mais Duguay-Trouin déclina cette offre avantageuse, et demanda qu'on voulut bien la porter au compte d'un moins fortuné que lui. Il désigna son capitaine en second, homme de grand mérite et écrasé de charges ,qui avait eu la cuisse emportée lors d'un abordage.

Ce geste noble et généreux était coutumier chez Duguay-Trouin qui, le cœur sur la main, distribuait autour de lui sa fortune et ses bienfaits. Compatissant à toutes les détresses physiques et morales, il ne pouvait assister à leur spectacle sans frémir et sans s'efforcer de les atténuer. Attitude normale de ce grand cœur généreux aux impulsions contradictoires. Vie tapageuse, d'un côté ; courage et bonté, de l'autre. Recto-verso d'un être, faible devant ses instincts, mais indomptable devant les nobles sentiments du devoir et de l'héroïsme.

Profitant de ce que la Cour le prenait en si haute estime et soucieux d'attirer sur ses camarades l'attention de ses chefs, il envoya au ministre la liste des officiers et matelots qui s'étaient distingués durant cette pénible campagne, en sollicitant pour eux différentes récompenses. « Je n'emporterai de mes services aucune consolation, écrit-il, si votre altesse sérénissime ne fait rejaillir ses bontés sur mes officiers qui m'ont secondé avec bonheur et désintéressement. »

Très dur et autoritaire, impitoyable sur les questions de service à son bord, exigeant de ses hommes une discipline de fer, seule chance de succès dans l'action, il savait apprécier

mieux que quiconque les actes de valeur et de courage. Il s'enthousiasmait devant un haut fait d'armes qu'il pouvait juger en connaisseur, aussi fut-il très heureux et très flatté de voir sa liste retournée avec acceptation du ministre, pour toutes ses demandes. Les pensions, les décorations et les grades tombèrent en abondance sur les équipages heureux et reconnaissants. Chacun eut sa part, témoin ce brave contremaître dont Duguay-Trouin relate l'exploit dans ses mémoires.

« Je ne dois pas oublier l'action d'un de mes contremaîtres qui sauta le premier à bord du vaisseau *Le Cumberland*, par-dessus son beaupré rompu, et qui pénétra jusqu'à son bâton de pavillon de poupe pour le baisser. Il était occupé à en couper la drisse, quand il vit tout d'un coup quatre soldats anglais qui s'étaient tenus ventre à terre et qu'il n'avait pas aperçus plus tôt, lesquels s'avancèrent sur lui le sabre haut pour l'exterminer. Il conserva assez de jugement, dans ce danger imprévu, pour jeter d'abord le pavillon anglais à la mer et pour s'y jeter ensuite lui-même. Il eut même la présence d'esprit de ramasser le pavillon anglais qu'il avait jeté et, comme il savait parfaitement nager, il gagna facilement, à la nage, une chaloupe que *Le Cumberland* avait à la remorque, et, coupant le câblot qui la tenait, il arriva vent arrière par le moyen d'une voile qu'il trouva dedans... »

« Sa Majesté voulut récompenser cette action d'une médaille d'or et faire maître d'équipage entretenu ce vaillant homme qui n'était que contremaître auparavant ; afin d'entretenir l'émulation et de faire connaître publiquement que le grand Roi ne laissait jamais une action de valeur du moindre de ses sujets sans la reconnaître par quelque bienfait. »

Comblé par les honneurs, Duguay-Trouin ne se sentait pourtant pas encore satisfait. Les grades, les titres, les décorations affluaient. Son nom faisait ouvrir déjà bien des portes, et le nombre de ses amis augmentait de jour en jour, comme il est de règle autour d'une personne influente. Aussi était-ce d'un autre côté qu'il portait ses regards, sur cette étiquette fictive de noblesse, qui classe un homme au-dessus du rang social de la foule. Nuance infime, mais réelle, pourtant, dans ce siècle de privilège où les nobles jouissaient de nombreuses faveurs. Autour de lui, sur ses navires, ses officiers, inférieurs ou égaux en grade, presque tous sortis des « gardes de la marine », avaient justifié de leur blason, ce rang auquel ils appartenaient et ne pouvaient manquer, bien souvent malgré eux, de provoquer de légers froissements qui, par leur répétition, indisposaient un homme si désintéressé soit-il. Duguay-Trouin, fier, ambitieux, souffrait de cet état de chose et aspirait à y mettre un terme.

Encouragé par ses proches, il se hasarda à demander timidement des lettres de noblesse pour sa famille. Il lui semblait que sa démarche n'avait rien de déplacé puisqu'il l'appuyait de ses faits d'armes, alors que tant d'autres ne présentaient d'autres références que leur fortune ou les complicités de personnalités influentes. Il illustrait en effet admirablement cette belle phrase de Vauban : « Il faut qu'un homme de guerre doive tout à son mérite et non à la faveur ».

Une fois sa demande expédiée, suivant les formalités d'usage, il se rendit à Versailles faire sa Cour au Roi.

Bien qu'il lui répugnât de jouer le rôle de courtisan, il savait trop bien l'importance de ces démarches pour s'y soustraire et, se faisant violence, n'hésitait pas à les accom-



plir. D'un sourire du Roi, de la bonne humeur du ministre, pouvait naître un beau commandement, faveur qu'il recherchait beaucoup plus que les vaines flatteries.

Il passa l'hiver 1707-1708 à Versailles, se rendant souvent au château où Louis XIV aimait à le recevoir. A cette occasion, le Roi conviait quelques intimes et se faisait conter par le bouillant capitaine, les différentes péripéties de ses derniers combats. En évoquant ces glorieux souvenirs, Duguay-Trouin ne pouvait s'empêcher d'être ému. Il s'animait alors, revivait chacune de ces minutes de fièvre intense, revoyait en détail chaque épisode, commentait la moindre manœuvre ou bien la voix lointaine, les yeux rêveurs, se calmait sur un souvenir touchant.

Grisantes minutes où le souverain, descendu de son trône, admirait, d'homme à homme, l'étonnante nature de ce héros.

« — Pendant que *L'Amazone* donnait dans le milieu de la flotte, contait le capitaine.

— Que fîtes-vous ? demanda le Roi.

— J'ordonnais à *La Gloire* de me suivre et...

— Elle vous fut fidèle », interrompit le Roi avec un charmant à-propos.

Ce n'était ainsi que de longues causeries dans cette atmosphère de souriante tranquillité où, évoquant cette vie de bord si fertile en incidents, il ne cessait de conter des récits de guerre ou des anecdotes dans le genre de celle qui se passa à bord du X...

« Un lieutenant de vaisseau, qui commandait dans l'entre-deux-ponts, altéré par le salpêtre, monta sur la dunette pour se rafraîchir (on y avait déposé des bouteilles, moitié vin, moitié eau, pour les officiers) ; après qu'il eut bu, il rencontra, en retournant à son poste, le sous-lieutenant qui commandait la batterie de la dunette.

« — Monsieur, lui dit ce dernier, qu'il fait chaud ici.

« — Bon, répondit l'autre, et il s'en fut en fredonnant une ritournelle de l'époque :

« *Pour te reprocher ta faiblesse*
« *C'est aux enfers que je t'attends.* »

« A peine fut-il sur l'échelle qui donnait de la dunette sur le premier pont qu'un boulet de canon lui emporta la tête. Le sous-lieutenant, épouvanté d'une mort si prompte,

se mit à dire : « Ah, mon Dieu, sauvez-moi du rendez-vous ». Au même moment, un autre boulet le jeta mort sur la place. Le capitaine, qui était, je crois, le commandeur de Combes, et qui avait tout vu et tout entendu, se contenta de dire : « Voilà deux jeunes gens bien payés de leur plaisanterie » (1).

---

(1) Mémoires de Robert Challes, écrivain du Roi (Plon, édit.)

CHAPITRE VI

Indécision, ou les conséquences d'un Conseil de Guerre

Dès la fin de l'hiver, et grâce à ses demandes pressantes, Duguay-Trouin obtint du Roi la permission d'armer une flotte plus puissante que les précédentes, se flattant, avec un tel atout, de gagner des victoires retentissantes. Onze navires lui furent ainsi confiés suivant les conditions sévères des ordonnances royales. Belle escadre dont les frais d'armement considérables firent longtemps hésiter les bailleurs de fond, effrayés par le montant du capital engagé. Comme de coutume, Duguay-Trouin et son frère durent donner l'exemple en amorçant les négociations par une sérieuse brèche dans leur fortune, geste qui, venant s'ajouter à la personnalité du capitaine, décida finalement les actionnaires.

Au jour fixé, l'escadre appareilla dans un ordre parfait. Puissante, resplendissante de propreté, ses ferrures astiquées, ses cuivres fourbis, ses agrès tout neufs, elle avait belle allure. Il y avait là *Le Lys*, de 74 canons ; *Le Saint-Michel*, de 74 ; *L'Achille*, de 66 ; *La Dauphine*, de 56 ; *Le Jason*, de 54 ; *La Gloire*, de 40 ; *L'Amazone*, de 36 ; *L'Astrée*, de 22 ; *Le François-Desmarets*, de 30 ; *La Catherinette*, de 8, et un

petit corsaire de Saint-Malo, *La Thérèse.* Force imposante qui, animée par un tel chef, était capable d'accomplir de belles choses si le hasard et le temps, les deux grands ennemis du marin, ne venait l'entraver dans ses projets.

Les vaisseaux, inclinés par une bonne brise, fendaient l'onde de leur puissante carène. Ils couraient grand large vers un point des Açores à la rencontre d'une puissante flotte venant du Brésil. Une fois les îles atteintes, la faction commença. Tous les navires s'étaient mis à l'ouest des Açores, derrière les collines verdoyantes et, comme l'araignée tapie dans sa toile, attendaient l'ennemi.

Tout alla bien au début. Chacun avait confiance et se préparait tranquillement au combat prochain. La terre, non loin de là, se dressait riante avec ses villages blancs semés dans la verdure, et des nuées d'oiseaux voletaient autour des frégates. Cris discordants se mêlant aux chansons des équipages exaltant leur joie de vivre.

Soudain, la petite corvette, envoyée en reconnaissance, revint au mouillage. Elle annonçait une grande nouvelle. Sept vaisseaux de guerre étaient en vue.

Plus de doute maintenant, la bataille était proche. Ces sept vaisseaux ne pouvaient être que les convoyeurs de la flotte que l'on attendait avec impatience. Celle-ci ne devait plus être bien loin maintenant.

Comme un coup de fouet, la nouvelle cingla tous les hommes. Ces braves gens vibrèrent d'un indicible enthousiasme, leurs yeux brillèrent de convoitise à la pensée des belles parts de prise, la fièvre anima leur courage. Les plus moroses avaient secoué leur torpeur et, en proie à une activité fébrile, se démenaient sur les ponts, les gaillards et les entreponts. Duguay-Trouin, nerveux, faisait les cent pas.

Mais les jours et les jours passèrent ainsi. La petite corvette, envoyée en reconnaissance, ne signalait jamais d'autres voiles que celles des sept vaisseaux de guerre. L'horizon, nu, restait impénétrable. Sur les bâtiments corsaires, l'enthousiasme s'était émoussé. Les matelots, espérant encore, se relayaient dans les mâtures, se postaient aux endroits les plus élevés et là, pendant des heures, sans se lasser, scrutaient la mer.

Pendant trois mois, les onze navires restèrent attachés à leurs ancres, ballottés par une houle toujours agitée et ne bougeant qu'à l'évitage de chaque marée.

L'attente, l'inaction, la perspective d'un combat toujours imminent, agaçaient ces hommes réduits à l'impuissance. Parqués sur les ponts étroits, loin de tout, déambulant dans les coursives, ils tournaient comme des ours en cage, les muscles raidis, et ne se soutenant que par l'espoir toujours vivace de la rencontre. La présence des vaisseaux ennemis permettait toutes les suppositions et c'est sur elle qu'ils basaient leur confiance. Admirable maîtrise de ces hommes qui, sans se plaindre, acceptaient l'insupportable existence du bord, devenue très dure par suite de ce long mouillage. Tout concourait à lasser leur patience. Les vivres pourissaient, l'éternel roulis détraquait les cœurs les mieux accrochés, fatiguait les navires, et la mer, avec une obstination décevante, restait vierge de tout vaisseau.

Un jour de brume, pourtant, une voile apparut. Etait-ce le convoi ? Un navire étranger ? Il venait du large et semblait se diriger sur les îles. Qu'importe. Il fallait savoir, et l'ordre d'appareillage fut lancé.

Electrisés par cette vision, les équipages exécutèrent les manœuvres du branle-bas avec une célérité touchant à la

frénésie. Leur patience, à bout, éclatait. Ils donnaient, dans cet appareillage, libre cours à leur activité refoulée depuis trois mois, et qui, soudain, se détendait comme un ressort. Le navire suspect, pris en chasse par tous ces gens exaltés, aurait été vite atteint, si la nuit tombant et la brume s'épaississant, ne l'avait résorbé et escamoté aux yeux des corsaires désappointés.

Il fallut regagner tristement le mouillage et reprendre cette vie fastidieuse, plus âpre encore par ce nouvel espoir déçu. Duguay-Trouin, très inquiet, avait l'impression d'avoir commis une imprudence fatale. Ce navire, mis en éveil, allait sûrement renseigner les vaisseaux ennemis qui, eux-mêmes, écarteraient la flotte entière de ce passage dangereux. Terrible éventualité d'autant plus grave que la provision d'eau et de vivres s'épuisait et que les malades, de plus en plus nombreux, réclamaient des soins urgents.

Faisant face à ces difficultés, Duguay-Trouin conçut alors une nouvelle tactique. Attendre n'était plus possible car, en sus du manque de vivres et des malades, le moral des équipages s'aigrissait à cette faction épuisante et malsaine. Il fallait donc agir. La flotte ? Qui sait maintenant si elle n'avait pas changé d'avis ou même si elle passerait ? Ce retard ne disait rien qui vaille et ne donnait plus beaucoup d'espoir. Mais de l'autre côté des îles, les sept vaisseaux de guerre étaient toujours là et semblaient s'offrir comme cible à la fébrile impatience des corsaires. Pourquoi n'en pas profiter tant qu'il était temps encore ? Leur capture fournirait le supplément de vivres et d'eau indispensable, et compenserait un peu les pertes d'un armement qu'il avait payé de sa fortune. La rencontre, sûre mais difficile peut-être, valait mieux, en tous cas, que l'attente in-

terminable d'un convoi de plus en plus problématique. Prompt aux décisions, il allait donner l'ordre d'exécution de ce plan, quand, se ravisant soudain, il eut la singulière idée de soumettre son projet à ses officiers.

Funeste erreur qu'il regretta bien vite quand il s'aperçut que tous ses collaborateurs refusaient de le suivre. Il ne s'en trouva pas un seul pour le soutenir dans sa décision, et les objections s'amoncelèrent à profusion. Son point de vue ,d'ailleurs, était diamétralement opposé, puisque Duguay-Trouin avait tout à perdre et que ses hommes, en attendant encore, ne risquaient rien et pouvaient envisager l'avenir avec optimisme. Hypnotisés par la pensée de ce convoi que trois longs mois d'attente avait grossi dans leur imagination, ils ne pouvaient admettre l'abandon total de cet espoir qui les avait soutenu durant cette longue période de souffrance. Puisque l'on avait attendu si longtemps, disaient-ils, il serait vraiment dommage d'abandonner la place au moment même où le passage de la flotte ne pouvait plus être qu'imminent. De plus, que penseraient les armateurs de l'étrange conduite de leur capitaine, préférant l'attaque difficile et d'un résultat commercial nul, d'une escadre de guerre, à celle d'un riche convoi aux bénéfices condisérables. N'y aurait-il pas là, de sa part, l'intention évidente de soigner sa réputation personnelle par un combat fameux, au détriment de leurs propres intérêts ? Arguments piquant au vif l'honneur du bouillant corsaire, et qui le firent céder.

Il accorda les quelques jours de délai supplémentaire, sentant très bien que l'ordre d'attaque, exécuté de si mauvaise grâce, ne pouvait courir qu'à un échec.

Mais ce que sa clairvoyance avait pénétré, se produisit de point en point.

Quand, au bout de dix-huit jours, il fallut lever l'ancre, à bout de patience et de vivres, non seulement la flotte n'était pas encore en vue, mais les sept vaisseaux de guerre avaient disparu, détruisant cette fois tout espoir de compensation.

Désastreuse expérience qui fit dire à Duguay-Trouin : « C'est le seul conseil que j'ai tenu de ma vie pour savoir s'il était à propos de combattre ; et, si j'en suis le maître, ce sera le dernier ».

Rien ne sert de se lamenter. Chaque jour passé n'est plus qu'un souvenir, et c'est à celui qui vient qu'il faut songer en profitant de l'expérience acquise.

A bord des navires, l'espoir avait fait place au découragement. Dans les entreponts suintant d'humidité, les malades râlaient dans leurs branles, et les vivres étaient en décomposition ; le biscuit de mer était moisi et grouillant de bestioles immondes. La farine, fermentée, ne donnait plus qu'un pain abominable, aux teintes douteuses, tandis que les futailles, mises en perce, ne débitaient plus qu'une eau noirâtre et puante. La vie à bord devenait intenable, et comme les Açores étaient proches, une descente s'imposait.

Duguay-Trouin fit appareiller sa division et donna l'ordre du mouillage dès qu'il fut à portée de canon de la terre. Toutes les chaloupes disponibles furent alors chargées de futailles vides, un petit contingent de canots armés alla simuler un débarquement du côté de l'île Saint-Georges pour disperser la résistance ennemie, et finalement la descente s'opéra sans encombres. Déjà, la ville, prise entre deux feux, était enlevée d'assaut, les habitants s'étaient ré-

fugiés dans la montagne, et tous les magasins vidés de leur contenu de graines, de vin et de vivres frais, quand une violente tempête se leva, menaçant à tel point les navires qu'ils durent s'enfuir rapidement, laissant dans l'île la plus grande partie des vivres amassés et un grand nombre de marins.

Une fois de plus, durant cette croisière, le sort se retournait contre le corsaire, qui, après une courte relâche dans le port de Diego, revint à Brest.

Le retour fut lamentable. Tous les vivres étaient épuisés, l'armement de cette escadre considérable était perdu, et Duguay-Trouin se voyait presque ruiné. L'orage gronda dans la maison de la Croix du Fief. Plusieurs actionnaires, sérieusement touchés par cette faillite, menacèrent de se retirer de la Société et critiquèrent ces armements énormes qui ne rapportaient jamais en proportions de leurs dépenses. Duguay-Trouin, victime du sort acharné contre lui, ne pouvait être rendu responsable, mais recevait toutes ces plaintes et courbait le front sous l'orage. Son frère, chef de la maison de commerce, avait de la peine à cacher son mécontentement, et dans cette atmosphère de gêne, de colère et de reproches dissimulés, Duguay-Trouin vécut des journées affreusement tristes.

CHAPITRE VII

Lettres de noblesse

Fataliste pourtant, il ne perdit pas confiance en l'avenir, et bientôt ne pensa plus à ce désastre qui anéantissait d'un seul coup un modeste pécule amassé avec insouciance. Riche un jour, ruiné le lendemain. Tel était le sort de ces marins confiant leur fortune au plus mauvais banquier qu'il soit, la mer, capricieuse et fantasque. Ennui passager qui ne les touchait guère quand ils songeaient qu'en conservant leur ardeur, il leur était toujours possible, par un coup heureux, de renflouer une caisse vide. Philosophie simple et saine. Le seul regret que Duguay-Trouin gardait de cette affaire, était d'avoir manqué l'attaque des sept vaisseaux de guerre qu'avec sa belle escadre et l'impatience des matelots, après leur longue inaction, il aurait sûrement vaincus. Manque à gagner de gloire dont il ne pouvait se consoler.

Sur ces entrefaites, on annonça le passage d'une riche flotte anglaise sur les côtes d'Irlande. Il n'en fallut pas plus pour le décider à planter là soucis et regrets et à profiter de cette occasion pour prendre une éclatante revanche.

Dégoûté des grandes escadres, et surtout incapable d'en assumer les frais, il se contenta de *L'Achille*, des frégates

L'Amazone, *La Gloire* et *L'Astrée* qu'il arma rapidement, et avec lesquelles il appareilla le 11 mars 1709.

Après deux jours de route, il fut en vue de la flotte anglaise et, aussitôt, ordonna l'attaque. La mer en furie, dressant des lames énormes, gênait les manœuvres des navires, le vent soufflait en tempête et les bâtiments, bousculés, ne présentaient que des cibles difficiles à atteindre. Déplorables conditions pour un combat à l'artillerie. Rebrousser chemin ! Duguay-Trouin n'en voulait rien entendre, bien décidé cette fois à revenir au port victorieux, ou à succomber sur place, sous le poids de sa défaite. Il voulait sa revanche à tout prix. Aussi, pendant que ses compagnons tiraient tant bien que mal sur les ennemis, il en prit un pour objectif et tenta l'abordage. Le doublant par derrière, il lui déchargea toute sa mitraille en passant et, poussant sa pointe, l'aborda de long en long. Manœuvre admirablement exécutée et qui aurait été couronnée de succès, si la mer, de plus en plus mauvaise, n'en avait détruit les effets. Les grappins reliant les navires les faisaient se heurter avec violence à chaque coup de mer et les menaçaient à tout instant de s'écraser l'un contre l'autre. Finalement, ceux-ci se rompirent au moment où le corsaire allait tenter la folle aventure de l'assaut .Trois fois encore, il renouvela sa tentative et, chaque fois, dut rebrousser chemin.

S'inclinant devant un destin obstinément contraire, il en prit son parti et, avec rage, se rua sur les navires marchands, incapables de se défendre sur cette mer démontée. Il en arraisonna cinq ou six, puis dut, toute affaire cessante, songer à son salut et cesser la lutte. Contre la tempête, l'ennemi commun, les adversaires avaient tacitement signé une trêve et essayaient, de leurs faibles forces, d'échapper

au fléau. Dans le creux ou sur le sommet des vagues, gravissant sans cesse des lames géantes, chacun regagna sa base, cahin-caha, geignant et soufflant, et se retrouva enfin dans l'anse calme de Mer Bonne, à l'abri de la tempête et des lames.

Le résultat de cette rencontre, sans être merveilleux, laissait pourtant un assez joli bénéfice à la maison Trouin, qui, déduction faite de tous les frais d'armement, se voyait à la tête d'une somme rondelette. Bonne affaire en résumé. Mais, si Luc Trouin de la Barbinais se frottait les mains devant une caisse renflouée, son frère, Duguay-Trouin, morose et taciturne, se remémorait sans enthousiasme, les détails du combat. Ah ! certes ! il avait fallu que le besoin d'argent se fut fait impérieusement sentir à la maison, pour qu'un tel homme ait sacrifié cette bataille. Sa ruée sur le troupeau des navires marchands, quoique de bonne guerre, n'avait rien de bien honorable et était loin de le satisfaire. Il n'était pourtant pas dans ses habitudes de dédaigner les vaisseaux de guerre pour esquiver le combat, et râfler des prises sans défense, comme il venait de le faire. Manœuvre dont il avait honte maintenant. C'est qu'hélas ! la gloire ne nourrit guère, les hauts faits d'armes n'apaisent point les créanciers et la perspective d'un avenir difficile était les seules excuses, faibles mais péremptoires, qu'il pouvait invoquer pour sa défense.

Ce beau métier de corsaire, décidément, avait bien des avantages, mais aussi de sérieux inconvénients. Ce double souci de la victoire et de la bonne affaire, gloire et commerce à la fois, ne laissaient pas de se contredire bien souvent et de gêner considérablement le marin dans ses mouvements. Qu'il aurait été bon, pourtant, de partir au combat

libéré de toutes ces contingences matérielles et odieuses. Duguay-Trouin sentait s'affermir chaque jour davantage son goût pour la lutte franche, ouverte et difficile. Il aimait voir devant lui un ennemi puissant, bien armé et vaillant. La difficulté l'attirait. Il ne se sentait jamais plus heureux qu'au commencement d'une bataille, où, déjouant la tactique de l'adversaire, il se lançait à l'assaut avec l'énergie et l'ardeur de son tempérament généreux. Il goûtait alors avec ivresse ces délirantes minutes où la victoire répondait à l'appel de son génie. Abordages audacieux, combats acharnés sur un misérable pont perdu au milieu de l'océan, où la lutte devient âpre, désespérée devant la perspective d'une fuite impossible, victoire enfin arrachée par lambeaux au prix d'efforts inouïs et de dangers sans nombre. Quoi de plus beau, en vérité, que tout cela, et pourquoi fallait-il y mêler l'intérêt, le négoce, jurant au milieu de ces vertus de courage, d'honneur et d'abnégation de soi ? Animé de ces pensées, Duguay-Trouin ne jugeait plus qu'avec dédain ces gros marchands ventrus et chargés d'or, peu maniables et lourds, dont la conquête sans effort n'exigeait aucune de ces tactiques qu'il aimait inventer contre de puissants adversaires, souvent plus forts que lui. Pourquoi faut-il qu'en toutes choses ,il y ait un envers et un endroit ?

. . . .

Au bout de quelques mois de repos, et après avoir caréné et réparé *La Gloire* et *L'Achille*, il reprit la mer, et, pendant de longues semaines encore fit des ravages dans les rangs ennemis.

Comme il mettait pied à terre, au débarqué de cette nouvelle croisière, on vint lui annoncer qu'il était demandé d'urgence à Versailles pour remplir les dernières formalités

relatives à l'obtention de ses lettres de Noblesse qu'on ne lui remit que quelques mois plus tard.

Avec joie il lut les parchemins signés et paraphés de la main du Monarque, décrivant tout au long les différentes phases de sa belle existence déjà si bien remplie, et appelant par cela même la rare faveur qu'on lui octroyait.

« *Lettres de noblesse pour les sieurs de la Barbinais et Duguay-Trouin*

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre,

A tous, présents et à venir, Salut.

« Aucune récompense ne touchant plus ceux de nos sujets qui se distinguent par leur mérite, que celles qui sont honorables et passent à leur postérité, Nous avons bien voulu accorder nos lettres d'annoblissement à nos chers et bien aimés Luc Trouin de la Barbinais et René Duguay-Trouin, capitaine de vaisseau...

« En sorte que ledit sieur Duguay-Trouin peut compter depuis qu'il s'est adonné à la marine plus de trois cents navires marchands et vingt vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis.

« ...Donné à Versailles au mois de juin, l'an de grâce mil sept cent neuf, et de notre Règne, le soixante-septième. »

« Signé : Louis. »

Une juste fierté s'emparait de lui à la pensée que cette noblesse était le fruit de sa valeur personnelle et non le simple héritage de ses ancêtres. Il allait désormais être le chef de file, le point de départ d'une famille sur qui

rejaillirait le renom de sa propre gloire. Mais, hélas, il ne devait jamais être que le seul à en profiter, et c'est peut-être ce qui, plus tard, sera la cause de cette tristesse toujours empreinte sur son noble visage. Célibataire malgré lui, trop entier pour diviser son affection, il restera le marin dévoué à ce grand corps, qui, par ses règles sévères, ses disciplines et ses privations, rapproche plus de Dieu que tout autre.

Désormais, « ses lettres sont cachetées invariablement avec un cachet portant les armoiries qui lui furent données par Louis XIV : d'argent à une ancre de sable et un chef d'azur, chargé de deux fleurs de lys d'or, ainsi qu'on peut le voir sur le règlement d'armoiries par d'Hozier. Mais au lieu du casque qui devait surmonter cet écusson, d'après le règlement, on voit une couronne de comte et au-dessous de l'écu, une croix de Saint Louis : la couronne s'explique par ce fait que Duguay-Trouin était capitaine de vaisseau et que les capitaines de vaisseaux avaient droit au titre de comte, par courtoisie » (1).

De plus, suivant la proposition royale, il portait au cimier cette fière devise : « Dedit haec insignia virtus ».

Après avoir fait sa cour au Roi, juste le temps de le remercier de ses bienfaits, Duguay-Trouin fit une courte visite aux autorités et reprit bien vite la route de Brest, préférant le bon air du large à celui des antichambres.

A peine arrivé, il apprit que cinq vaisseaux richement chargés et venant des Indes Orientales, devaient croiser les côtes d'Irlande, convoyés par deux navires de guerre. Il ne

---

(1) Le Nepvou de Carfort.

lui en fallut pas plus pour armer aussitôt *Le Lys*, *L'Achille*, *Le Jason* et *L'Amazone*.

Aussitôt en mer, il s'empara d'un vaisseau anglais. Ce bâtiment, à peine endommagé par le combat, fut pourvu d'un équipage français et joint à l'escadre du corsaire comme unité supplémentaire. Duguay-Trouin continua sa route à la recherche de la flotte annoncée.

CHAPITRE VIII

Première attaque du mal

C'est alors qu'un événement imprévu survint.

La vie du bord, identique à celle de terre quant aux obligations matérielles des règles d'existence des hommes, offre cependant avec celle-ci bien des différences dans son exécution. Les repas, le sommeil, l'exercice, le repos sont de ces exigences inévitables auxquelles tout être humain est contraint de se soumettre. Mais, alors que dans les villes, tout concourt à leur satisfaction, sur les navires une pareille observance est tributaire de toute une série de facteurs imprévisibles et obligatoires. La tempête, le manque de nourriture, les manœuvres soudaines, les heures de veille, les combats ajoutés aux fatigues épuisantes des abordages, sont autant d'obstacles à cette vie régulière pour laquelle toute constitution humaine est prévue et qui bouleversent les horaires, malmènent les tempéraments et usent plus vite les énergies. La maladie, toujours en état de veille dans les entreponts humides, guette sa proie en ces hommes épuisés.

C'est ainsi que Duguay-Trouin qui, jusque-là, avait échappé par miracle aux innombrables dangers des combats, fut pris d'une dysentrie aiguë qui le tint cloué sur son lit, réduit à toute extrémité.

Dehors, un épais brouillard avait envahi la mer et ce fut dans une navigation hallucinante que le navire continua sa route. Pour éviter toute rencontre avec ses camarades, *Le Lys* était obligé de signaler sa présence par les bruits d'usage, coups de canon, salves de mousqueterie, tintements de cloches et roulements de tambour qui, résonnant dans le silence ouaté de la brume, répondaient aux plaintes du capitaine en proie à d'atroces souffrances. Affolés, perdus dans cette confusion, ne maîtrisant qu'à peine leur émotion, les hommes tendaient le poing contre cet impénétrable rideau qui renvoyait confusément les mêmes signaux que les autres bâtiments. Ce n'était plus qu'un lugubre concert de bruits étouffés se heurtant les uns et les autres. Angoissante incertitude du danger qui rôde autour de soi sans que l'on puisse déceler sa position. Parfois, dans un trou de brume, l'étrave d'un navire surgissait menaçante, puis aussitôt résorbée par le nuage, disparaissait soudain, laissant planer la menace d'un abordage tragique. La mort semblait rôder, aussi bien dans la chambre du capitaine que le long des lisses.

Dans un moment d'accalmie, Duguay-Trouin, surmontant sa faiblesse, donna l'ordre de rallier Brest sans plus s'occuper de la flotte, qui, grâce à la brume, avait pu passer sans être vue.

Son débarquement se fit au milieu d'amis accourus. Ceux-ci avaient de la peine à reconnaître en ce moribond le fougueux capitaine, et le croyaient perdu. Le mal avait fait de rapides progrès et s'était profondément enraciné dans ce corps usé. Duguay-Trouin en était arrivé au moment où la volonté n'agit plus sur une constitution délabrée. Les ressorts étaient détendus.

Pendant de longues journées, ce fut la lutte incessante de la faculté contre le mal. Les angoisses d'une famille affolée, le délire d'une forte fièvre, les alternatives d'espoir et de crainte, jusqu'au jour où les médecins purent se déclarer vainqueurs. Duguay-Trouin était sauvé.

Le mal était conjuré, mais laissait sur la couche un corps pantelant encore meurtri par les assauts de la maladie. La secousse avait été terrible et nécessitait une longue convalescence, que le malade ne supporta qu'avec aigreur. L'épreuve était par trop dure pour cet homme actif.

De sa fenêtre, il voyait au loin les navires ancrés dans l'anse de Mer Bonne et entendait, portés par la brise, les rires et les chansons des matelots. Ces derniers, insouciants et gais, évoluaient sous ses fenêtres, avec cette éclatante bonne humeur de la santé qui ne peut qu'irriter un malade. Leur spectacle journalier excitait la perpétuelle tentation de tout planter là, fauteuil et béquilles, pour se mêler à cette effervescence, à laquelle il aspirait plus que jamais.

Quelles étaient longues ces journées de convalescence ! Que faire ? sinon songer au passé, à l'avenir surtout. Son imagination travaillait sans relâche. Des projets surgissaient en foule ; croisières, campagnes, expéditions, toutes empreintes de son expérience des combats précédents. Les tactiques de l'ennemi, les fautes commises, les améliorations dans les voilures, les gréments, étaient autant de sujets de réflexions. Longues méditations silencieuses dans cette maudite petite chambre, le soir, au coin du feu. Mais de graves soucis matériels assombrissaient ces rêves de gloire. Les dernières expéditions, à part celle de *L'Achille*, avaient été désastreuses et laissaient la maison Trouin dans une situation financière des plus précaires. La gêne pesait sur tous.

L'avenir s'annonçait sous de fâcheux auspices. Le capital, sérieusement atteint, ne se renouvelait point, et l'Etat, son plus important débiteur, était dans l'incapacité totale de lui payer ce qui lui était dû. Il ne put s'empêcher d'écrire au ministre.

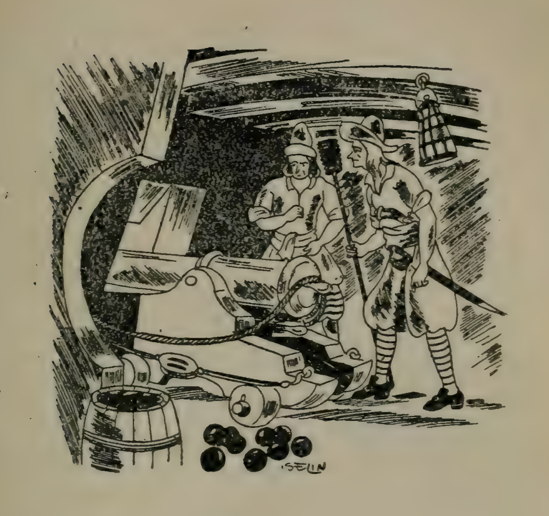
« ...J'ai honte dans le temps présent de vous représenter que depuis plus de quatre ans que je suis capitaine de vaisseau, je n'ay pas reçu deux mois d'appointement, que la pension dont le Roi m'a honoré, non seulement ne m'a pas été payée, mais qu'il ne m'a pas été possible de me faire mettre sur la liste que l'on présente tous les ans au Roi et qu'enfin il m'est dû actuellement deux ans de capitainerie qui sont employés à payer la nouvelle taxe à laquelle on nous oblige. Qu'allons-nous devenir, Monseigneur, après avoir tout sacrifié pour le service et pour vous plaire, si vous ne nous protégez pas. Je vous avoue que ces tristes réflexions me sont plus funestes que le mal dont je suis depuis si longtemps accablé... »

Pauvre lettre écrite avec une amère mélancolie qui en dit long sur la fortune du corsaire et l'état des finances du Royaume. Les jours passèrent tristement. Avec les forces ranimées, le courage reprit peu à peu le dessus et, bientôt, ce fut le rétablissement, timide d'abord et de plus en plus complet ensuite. Premiers pas hésitants sur les quais humides où le grand air du large fouettait le pauvre corps fatigué, ranimait le sang, excitait les nerfs, tendait les muscles. Lent travail d'amélioration, dont chaque jour le corsaire sentait les effets.

Un beau matin, son exeat lui fut enfin donné. Avec quelle joie courut-il alors se mêler à la foule. Il retrouvait ses amis, ses vaisseaux, comme après un long voyage. Tout

lui semblait plus beau, comme ces objets qui ne vous sont plus familiers et, son enthousiasme retrouvé, ne pensait plus qu'à reprendre cette belle existence, un instant interrompue.

Il se rendit aussitôt à Versailles faire sa cour au Roi, afin de lui montrer que, malgré l'assaut de la maladie, il était encore capable de le servir honorablement et quêter de nouveaux embarquements.



TROISIÈME PARTIE

RIO DE JANEIRO

CHAPITRE PREMIER

Préparatifs

Ce fut à Versailles que Duguay-Trouin apprit le funeste sort réservé à M. Du Clerc, capitaine de vaisseau, parti depuis quelques mois pour Rio de Janeiro. Cet homme doué d'un certain courage, mais aussi d'une folle témérité, n'avait armé qu'une petite escadre de cinq vaisseaux et n'avait levé que mille soldats de débarquement pour une expédition des plus dangereuses. Il est, certes, très honorable d'être confiant en sa valeur et plein d'espoir en la bonté divine, mais sous peine de Don Quichottisme, il ne faut pas employer ces belles vertus en vain. Les plus puissantes épaules n'ébranleront pas les murailles, et ce qui devait arriver arriva. Du Clerc fut obligé de succomber devant des forces supérieures. Rio était une ville puissamment fortifiée, protégée par un étroit goulet d'où les batteries, placées sur chacun des bords, crachaient la mort. Il fallait une attaque puissante et rapide, irréalisable avec les faibles forces de Du Clerc. Fait prisonnier avec tous ses compagnons, on disait qu'ils avaient été incarcérés dans d'horribles geôles et y subissaient les plus ignobles traitements. Les vainqueurs, insolents et inhumains, les torturaient dans leurs cachots, les faisaient mourir de faim et avaient

même, à la fin, assassiné Du Clerc, bien qu'il se fut rendu à composition.

Ces nouvelles soulevèrent à la Cour l'indignation générale. De tels crimes réclamaient vengeance et Duguay-Trouin ne fut pas le seul à sentir l'impérieux désir de faire justice de ces sauvages.

C'est alors que, soudain, l'idée d'une expédition grandiose sortit de cette effervescence indignée. Tous les projets qu'il avait amassés durant sa convalescence furent immédiatement balayés et remplacés par celui qui se précisait de jour en jour. Il se sentait soutenu par l'opinion publique avide de revanche, et lui-même envisageait, non sans déplaisir, cette mission qui prenait à ses yeux l'allure d'un devoir national. D'autre part, au point de vue commercial, car en ce temps de disette il ne fallait point songer à l'aide financière du Royaume, mais plutôt aux Sociétés privées qui ne font rien sans rapport, cette expédition offrait d'agréables perspectives. On disait la ville de Rio très riche et en mesure de fournir une belle rançon pour sa capture. Enfin, pour Duguay-Trouin, la gloire et l'honneur, ajoutés à la difficulté de vaincre un si difficile objectif, offraient de tentantes attirances. Donc tout concourait à l'élaboration de ce projet et, avec sa méthode et son enthousiasme coutumiers, il se mit immédiatement à la besogne.

Mais une telle entreprise réclamait des capitaux imposants et de puissants concours. D'autre part, la France traversait une crise financière des plus graves. Le trésor était vide, les employés d'Etat n'avaient pas été payés depuis des mois. De par les campagnes, de longues théories de paysans criaient famine en rôdant dans les champs comme des bêtes affamées, et les ouvriers des arsenaux refusaient

tout travail sans versement de garantie. Ce n'était, dans le pays, qu'un long cri de misère.

Une telle atmosphère aurait découragé bien des gens sur le point d'amorcer un emprunt aussi considérable que celui exigé par l'expédition de Rio, mais il ne pouvait pas arrêter l'enthousiasme d'un homme comme Duguay-Trouin, qui, doué d'une confiance illimitée en lui, ne doutait point du succès.

Il regagna Saint-Malo et se rendit chez trois de ses meilleurs amis qui, bien souvent déjà, l'avaient aidé à surmonter ses embarras financiers. Ces trois hommes, riches commerçants de la ville, avaient vu grandir à côté d'eux ce jeune homme au courage peu ordinaire, et, le suivant pas à pas dans son étonnante carrière, avaient su l'apprécier à sa juste valeur.

Cette fois encore, ils le reçurent avec joie. Duguay-Trouin leur exposa longuement les différentes parties de son plan qu'ils discutèrent avec soin, point par point, non sans émettre de temps à autre de justes et prudentes réserves. Il sut, par son dynamisme, lever toutes les objections et, finalement, balayer les dernières hésitations par un allant irrésistible, convainquit une fois pour toutes les bailleurs de fonds. L'affaire, du côté financier, était donc dans le sac. Mais ce n'était qu'une manche de gagnée et non la moins dure. Restait à obtenir les autorisations officielles.

Fort de son expérience et des conseils de ses amis, il se mit immédiatement au travail et entreprit d'établir un mémoire très complet de toutes les fournitures et dépenses de l'expédition, car il ne voulait affronter le ministère qu'avec des bases solides et définitives. Entassant alors, plans, devis, graphiques et barêmes, il étudia nuit et jour toutes

les éventualités possibles depuis le nombre des navires jusqu'aux moindres détails de leur armement. Il évalua les dépenses des vivres, munitions et matériel, désigna chaque poste de combat pour chacun des bâtiments, établit les nombre des soldats de débarquement avec leur emploi déterminé, puis, quand tout fut aligné et totalisé, se rendit plein d'espoir à Versailles, avec autant de courage que s'il allait au-devant d'une bataille.

La bataille fut dure en effet. Il fallut jouer serré. Le ministre n'avait que peu d'enthousiasme devant la perspective de nouvelles dépenses. Comme les pessimistes, et il y avait de quoi l'être, il n'était guère disposé à réagir. Duguay-Trouin dut faire preuve d'une patience et d'une dextérité infinies pour ne pas se décourager devant les objections multiples qu'on lui opposait. Debout, gesticulant, la flamme de son regard animant son visage, il s'ingéniait à trouver des arguments péremptoires et tendait, de toutes ses forces, à communiquer autour de lui cette irrésistible confiance dont il était plein. Le ministre, qui se souvenait de la désastreuse expédition de Du Clerc, n'en était que plus méfiant encore et, peu soucieux de se lancer dans une aventure aux chimériques espoirs, demandait des précisions, se faisait expliquer les détails, ergotait sur des questions insignifiantes comme pour lasser son interlocuteur. Mais c'était mal connaître cette tête de Breton qui, n'étant pas disposé à céder, détruisait d'un chiffre ou d'un mot les moindres objections.

Finalement, la résistance mollit. Au fond, l'Etat n'avait rien à perdre dans cette expédition, puisque les frais (se montant à 1.200.000 livres environ) étaient couverts d'autre part ; il ne s'agissait, pour lui, que de prêter ses navires et ses

hommes, avec la perspective de les voir revenir chargés de gloire, d'honneur et, surtout, d'un butin si précieux pour les caisses vides. La personnalité du capitaine était une garantie et permettait d'envisager le minimum de risques. A bout d'arguments et conquis par la belle assurance du Malouin, le ministre capitula et accepta de signer tout ce que l'on voulut. Navires, hommes, munitions furent accordés sans restriction. S. A. S. Monseigneur l'amiral alla même jusqu'à prendre des parts dans la Société et fit un beau rapport à Sa Majesté, qui y souscrivit d'emblée.



La seconde manche était gagnée. Il ne restait plus qu'à mettre sur pied cette escadre formidable qu'il fallait créer de toutes pièces dans des conditions difficiles.

Duguay-Trouin, muni de ses contrats et brevets en règle, se rendit alors à Brest, en compagnie d'un de ses actionnaires, et fit irruption dans les arsenaux. Ah, le beau tapage qu'il y fit. Les ouvriers, qui avaient abandonné tout travail, furent ramenés de force dans les ateliers, et l'on vit bientôt les chantiers s'animer, s'emplir d'une foule de gens affairés et retentir du bruit des marteaux et des scies. Conquis par l'allure énergique et décidé du chef, tout le monde avait à cœur de mener à bien son travail, dans les plus brefs délais. Duguay-Trouin, ne restant plus en place,

se dépensait sans compter, allait de cales en chantiers, surveillait les livraisons, donnait des conseils, distribuait des encouragements, faisait activer les retardaires, s'animait et communiquait à chacun cette fièvre qui le possédait. Malgré cette activité sans pareille, il trouvait le moyen, entre deux courses, de travailler à ses cartes, d'étudier les vents et les courants, ainsi que les passes difficiles. Faisant marcher de pair la construction des navires et leur armement, il songeait aussi aux vivres, aux fournitures qu'il commandait à l'avance pour n'être pas pris de court et semblait être partout pour trancher d'un ordre bref, un point litigieux.

Mais tout ce branlebas aurait pu intriguer bien des gens, éveiller des jalousies, qui sait, peut-être même alerter des ennemis, si Duguay-Trouin n'avait pris ses précautions. A cet effet, il avait décidé de faire travailler d'autres ports, aussi bien pour éviter des curiosités gênantes que pour dégager les arsenaux surchargés.

Aussi, pendant qu'à Brest il armait *Le Lys* et *Le Magnanime* de 74 canons, *Le Brillant*, *L'Achille* et *Le Glorieux* de 66, les frégates *L'Argonaute*, *L'Amazone* et *Le Bellonne* de 44 et 36, *L'Astrée* de 22 et *La Concorde* de 20, Rochefort armait *Le Fidèle* de 60 et *L'Aigle* de 40, La Rochelle préparait deux traversiers et Dunkerque *Le Mars* de 56. Le tout sous des noms différents et des motifs divers .Il n'hésitait pas à faire travailler des armateurs concurrents et, quand on le questionnait sur les destinations de ses navires, il avait bien soin de faire des réponses fantaisistes. Il avait même poussé la prudence jusqu'à ne dévoiler le but de la croisière à aucun de ses capitaines.

Pendant ces préparatifs, la maison Trouin ne restait pas inactive. Luc Trouin, dans son domaine administratif, avait

un labeur ingrat et contribuait de son mieux à l'achèvement de l'œuvre de son frère.

Administrateur de la Société, il lui fallait réveiller l'apathie légendaire des plumitifs et des ronds de cuir, indifférents au mouvement extérieur, déchiffrer le galimatias des hommes de loi et des notaires, attaquer des colonnes de chiffres astronomiques et pénétrer enfin, comme un trouble-fête, dans les bureaux calmes et poussiéreux.

Ainsi donc, l'affaire, conduite par des hommes actifs, aussi bien du côté matériel que du côté officiel, prenait tournure, si bien qu'au bout de deux mois, jour pour jour, dix-sept vaisseaux furent prêts à lever l'ancre. Exploit extraordinaire, quand on songe à la croûte d'indifférence et de mauvaise volonté qu'il fallut soulever pour mener à bien un travail aussi gigantesque.

Appareillage

Quelques jours avant la date fixée, l'escadre, toutes voiles dehors, défila dans le goulet de Brest et fit voiles pour atteindre La Rochelle, point de ralliement des différentes unités armées dans les autres ports. La précipitation de ce départ, due à la présence d'esprit de Duguay-Trouin, fut des plus heureuses, puisque, trois jours après son appareillage, une imposante escadre anglaise vint former le blocus de Brest pour l'empêcher de sortir. Bredouille, elle dut rebrousser chemin.

Il arriva sans encombre dans le port où tous ses navires assemblés l'attendaient. L'escadre était maintenant au complet. Ancrée à son mouillage, elle évitait lentement à la

marée. A bord des vaisseaux, les voiles étaient roulées sur les vergues, les chaînes des ancres tendues et les grands mâts vidés de toiles se dressaient dans le ciel. Mais si, au premier abord, une impression de calme se dégageait de ces bâtiments au repos, on s'apercevait bien vite du contraire en voyant la fièvre intense régner sur les ponts. Les hommes couraient dans les coursives, se croisant, se heurtant ; les derniers préparatifs s'exécutaient en hâte, on réparait à la diable une avarie survenue ; des chaloupes, en un manège incessant, allaient et venaient, du rivage au navire, en portant les ultimes recommandations pendant qu'au loin, sur les quais, les curieux, amassés, admiraient ce déploiement de forces.

Trois jours après, ce fut enfin le signal. Posément, les grandes voiles blanches habillèrent les mâts en un concert de poulies grinçantes, les lourdes coques, arrachées par la brise, s'ébranlèrent et, bientôt, l'escadre ne fut plus qu'un imperceptible point sur l'horizon.

La grande aventure commençait.

Une fois en mer, Duguay-Trouin inspecta sa flotte qui, comme une énorme charrue à plusieurs socs, labourait la mer de ses puissantes étraves. *Le Lys*, vaisseau commandant, naviguait au milieu de ses compagnons. Sur chacun des bâtiments, un homme de valeur, choisi par le chef et animé des mêmes sentiments, trempé au même acier, endurci par les mêmes épreuves que lui, avait la responsabilité de son unité. Tous ces chefs, identiques quant aux aspirations, donnaient ainsi à la flotte une homogénéité qui en faisait un « tout » redoutable.

Chemin faisant, une petite voile anglaise fut rapidement conquise : minuscule pygmée en face du Titan, mais qu'il

ne fallait pourtant pas négliger pour renforcer les cadres. On y installa un équipage, un état-major, et, la route, à peine ralentie par ce léger incident, reprit de plus belle avec une unité de plus.

Après vingt-deux jours d'une marche rendue difficile par les vents contraires, Duguay-Trouin atteignit l'île de Saint-Vincent, dans l'espoir d'y faire de l'eau et de se réapprovisionner en vivres. Les pourparlers avec les insulaires furent longs et pénibles, mais, après bien des palabres, les équipages purent être débarqués.

Tous ces marins et soldats, dont le nombre total atteignait le chiffre imposant de près de huit mille hommes, en profitèrent pour se dégourdir les jambes sur les rochers des grèves désertes. Courant, gambadant ou simplement étendus sur l'herbe grasse des prairies voisines, ils goûtaient avec ivresse cette sensation d'espace et de liberté qu'ils n'avaient guère sur les ponts étroits de leurs navires encombrés de marchandises, de toiles et d'armes.

Duguay-Trouin laissa passer cette récréation, indispensable pour conserver bien en main des troupes fraîches et de bon moral, mais, toujours pratique, sachant tirer parti de tout, réussit à faire rendre à ces sorties un bénéfice plus grand encore pour l'expédition. Il eut l'idée d'organiser des exercices de débarquement, distribuant à chacun son rang et sa place, la manœuvre à exécuter et son rôle à tenir dans la grande épreuve prochaine. Tout était prévu, marqué jusque dans ses moindres détails, et, l'ordre établi une fois pour toutes, ne devait être troublé à aucun moment dans la suite, par cette confusion et ces hésitations qui, bien trop souvent, causèrent la ruine de beaux espoirs.

Ces exercices avaient le don de plaire aux hommes qui

trouvaient là le moyen de satisfaire leur irrésistible besoin de remuer après les longues journées de mer et, en même temps, préparaient les équipages aux délicates opérations de débarquement. Double but atteint, grâce à l'ingéniosité du chef.

Mais l'escale fut de courte durée. Après ces quatre belles journées de vertes campagnes, il fallut abandonner forêts, plaines et champs pour réintégrer les planches humides des grands navires. Il y eut bien quelques traînards incapables de résister aux hantises champêtres et qui, soit par négligence, soit volontairement, restèrent paisiblement à terre. Ce fut tant pis pour eux. Quant aux autres, la vie du bord reprit monotone et tranquille.

Les marins de quart recommencèrent leurs voltiges dans les huniers, brassant les voiles durcies, halant les cordages raidis, glissant le long des mâts. D'autres, suivant leur poste, restèrent immobiles pendant des heures, fouillant la mer de leurs yeux perçants, toujours à l'affut d'un cap imaginaire, pendant que d'autres encore, inactifs mais toujours en éveil, se tenaient prêts à la manœuvre imprévue.

Ceux qui n'étaient point de quart, comme les soldats, étrangers à ces manœuvres, tuaient le temps comme ils pouvaient. Ils se groupaient alors en petit nombre, par grappes compactes s'installaient à l'abri des vents, sur des tas de voiles ou de cordages, et entamaient ces longues discussions de bord, où l'on ne parle que de souvenirs et de projets. Les uns relataient leurs campagnes avec de grands gestes et des sourires émus, les autres songeaient à l'avenir et bâtissaient de pimpants châteaux en Espagne, d'autres encore, plus terre à terre, se lançaient dans des jeux sans fin et, brandissant des cartes informes et crasseuses, ponc-

tuaient leurs parties de jurons, de cris, de coups, au milieu d'un tumulte et d'un désordre indescriptible. Parfois, durant les belles journées de calme et de chaleur, la voix d'un matelot planait sur les ponts apaisés et, mélancolique ou goguenarde, chantait une de ces vieilles chansons de marine toutes pénétrées de la cadence des exercices.

C'était un Anglais vraiment,
A double rangée de dents,
Un marchand de mort subite.
Mais le Français n'a pas peur ;
Au lieu de prendre la fuite
Nous le rangeons à l'honneur.

Les boulets sifflent sur nous.
Nous lui rendons coup sur coup.
Tandis que la barbe en furie
A nos braves matelots
Nous voilà pris dans la brume.
Nous échappons aussitôt.

Pour nous refaire des combats,
Nous avions à nos repas
Des gourganes et du lard rance,
Du vinaigre au lieu de vin,
Du biscuit pourri d'avance
Et du camphre le matin.
. . . .

Pendant ce temps, calme et froid, Duguay-Trouin, dans ses appartements, réfléchissait. Les intimes, ses meilleurs

capitaines, les Courserac de la Jaille, Chesnaïs le Fer et autres, consultaient la grande carte de Rio et discutaient autour de chaque fort, de chaque récif. Ils interrogeaient avec angoisse ces quelques graphiques malhabilement tracés, représentant les lieux où allait se jouer leur destin. Chacun, suivant son point de vue, soumettait une attaque différente, discutait avec passion l'idée du voisin et ne se mettait d'accord que sur un mot du chef qui, impassible, écoutait et jugeait. Il ne voulait, pour rien au monde, se mêler à la discussion susceptible de l'amener à dévoiler son plan d'attaque qu'il avait minutieusement étudié et arrêté depuis longtemps. Il savait trop ce que valaient ces conseils de guerre pour en avoir déjà subi les inconvénients et ne tenait en aucune façon à renouveler l'expérience. Il se contentait de laisser parler ses amis et de noter de temps à autre une idée, un projet capable d'améliorer l'idée générale.

Or, un jour, comme il travaillait, un matelot apparut dans l'encadrement de sa porte et annonça que la baie de *Tous les Saints* était en vue. L'escadre se trouvait à ce moment à la hauteur de l'île de l'Ascension.

Duguay-Trouin, avec son audace coutumière, proposa de faire un petit crochet et d'aller attaquer et détruire tous les navires ennemis en rade. Le projet sourit à tout le monde qui, énervé de la longue inaction de la traversée, appelait avec impatience le combat. Mais il ne fallait pas lâcher la proie pour l'ombre et diminuer les forces de l'escadre, pour une vaine et chimérique victoire ; aussi, avant de donner l'ordre d'attaque, Duguay-Trouin se fit sagement apporter l'état de la provision d'eau à bord de chaque navire et se fit renseigner sur le moral et la santé des

équipages. Le résultat fut négatif. La provision était tout juste suffisante pour le chemin à parcourir et les hommes commençaient à donner des signes de lassitude. Les maladies avaient immobilisé déjà des hommes et, par contagion, menaçaient beaucoup d'autres. Chaque heure passée diminuait les chances. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Aussi, à contre-cœur, Duguay-Trouin laissa échapper la belle occasion qui se présentait de marquer un point de plus à ses hauts faits et de gagner une bataille. Mais, d'autre part, sachant que l'unité dans l'action a toujours mieux valu que la dispersion dans l'effort, c'est avec fermeté qu'il donna l'ordre de continuer sa route et qu'il vit bientôt s'éloigner à l'horizon cette terre tentante.

Pendant quatorze jours, qui parurent interminables, les navires continuèrent leur route, bercés par l'admirable symphonie des vaisseaux en pleine marche. La brise sifflait dans les cordages avec des modulations plaintives et douces, étrange voix soutenue par les claquements secs des voiles faseyantes, par les clapotis de l'eau contre la coque et cadencée par le grincement régulier du navire gémissant de toutes ses membrures à chaque poussée de la houle. Les rires et les cris s'étaient calmés, comme si les hommes s'étaient laissés envoûter par la nostalgique atmosphère environnante.

Enfin, le 11 septembre au soir, les hommes, aux postes de sondage, annoncèrent des bas-fonds, indice d'une terre prochaine.

L'Attaque

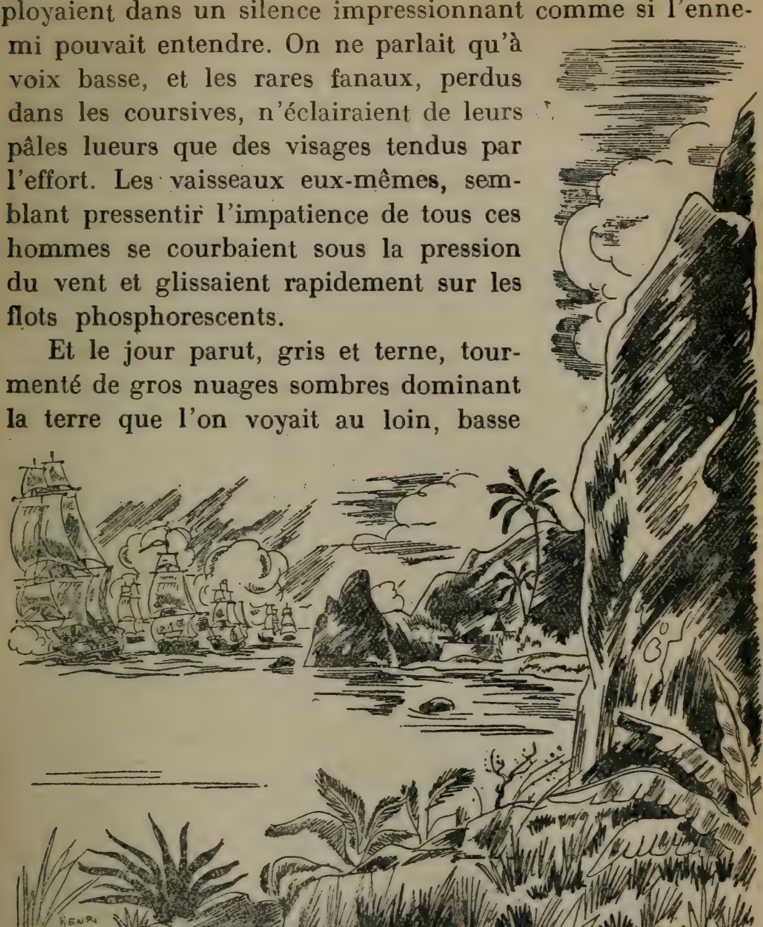
Dès lors, la torpeur fut vivement secouée. Sentant le but près d'être atteint, tout le monde se leva, agita ses membres engourdis, et tandis que les hommes de quart veillaient avec plus d'attention encore à la marche du navire, les autres, pris de zèle, rassemblèrent leurs bagages, fourbirent leurs armes et s'apprêtèrent au débarquement. Les chansons, les rêves, les siestes avaient fait place à un remue-ménage indescriptible, excitation bien naturelle que les officiers essayaient de calmer avec tout leur sang-froid. Ce n'était guère le moment de se laisser déborder par le désordre et la confusion, il fallait du calme à tout prix et les ordres secs et rapides retentirent.

Duguay-Trouin avait immédiatement ordonné à tous ses vaisseaux de forcer de voiles et de profiter du vent frais qui s'était levé pour arriver à la pointe du jour « à l'ouest » de la baie de Rio et effectuer une attaque brusquée, jugeant qu'une opération comme celle qu'il avait entreprise ne pouvait réussir que par la rapidité de l'offensive. Ses forces, quoique considérables, n'étaient malgré tout que peu de chose en comparaison des forts ennemis, et, dans cette lutte inégale, l'audace et la ruse devaient compenser la puissance numérique.

L'atmosphère de cette escadre en plein travail, et au milieu de la nuit, avait quelque chose d'hallucinant. Les canoniers se multipliaient dans les batteries, soldats et marins, incapables de dormir, s'agitaient sans parler, et les matelots de quart, doublés à leurs postes de navigation, exécutaient, fébriles, les ordres des officiers. Travail achar-

né, mouvement incessant, surexcitation intense qui se déployaient dans un silence impressionnant comme si l'ennemi pouvait entendre. On ne parlait qu'à voix basse, et les rares fanaux, perdus dans les coursives, n'éclairaient de leurs pâles lueurs que des visages tendus par l'effort. Les vaisseaux eux-mêmes, semblant pressentir l'impatience de tous ces hommes se courbaient sous la pression du vent et glissaient rapidement sur les flots phosphorescents.

Et le jour parut, gris et terne, tourmenté de gros nuages sombres dominant la terre que l'on voyait au loin, basse



et traînante. Sans diminuer l'allure de ses vaisseaux, Duguay-Trouin distribuait les ordres définitifs et sans réplique,

et, par instant, essayait de percer l'énigme de cette terre où il allait jouer sa vie et venger l'honneur de son Roi. Il regardait avec attention l'objectif, grossissant à vue d'œil, et reconnaissait peu à peu chacun des détails qu'il avait depuis longtemps étudiés sur les cartes et graphiques.

Il voyait le fameux pain de sucre, les montagnes pointues se dressant au milieu des autres monts qu'il savait occupés par les forts, les batteries et les forteresses.

Un instant, Duguay-Trouin, sur le pont de son navire, se sentit tressaillir d'un léger frisson à la pensée de toutes les difficultés à vaincre. Court instant de faiblesse vite surmontée ! Il se retourna vers la belle escadre voguant en bon ordre autour de lui et la confiance le reprit, grande, puissante, irrésistible. Il pensa à Du Clerc torturé, à la gloire, aux honneurs qui lui étaient réservés, à son Roi qui devait attendre de ses nouvelles avec impatience et, comme fouetté, honteux de sa légère défaillance, redressa le buste, en pleine possession désormais de toutes ses facultés, de son génie.

Comme la distance était maintenant réduite, que les canons des forts commençaient à tonner ; Duguay-Trouin donna l'ordre d'accomplir les instructions précédemment transmises.

Aussitôt, avec une régularité remarquable, sans la moindre faute ni confusion, les bâtiments se rangèrent dans l'ordre qui leur avait été donné. En tête, *Le Magnanime* formait le butoir de l'immense colonne dont *Le Lys* était le centre et d'où il lui était facile de conserver, devant et derrière, la vue entière sur chacun des bâtiments. Long serpent sinueux, souple, s'apprêtant à glisser entre ces étroits insterstices du goulet de Rio. File impeccable, serrée beaupré

sur poupe, ligne infrangible qu'il serait vain d'essayer de percer.

Et ce fut un des plus beaux exploits des marins de tous les temps, exécuté d'une façon magistrale par des hommes d'une valeur unique.

Sous une pluie de fer et de feu, insensibles aux provocations, courbant le dos sous l'avalanche, ils guidèrent leurs navires sans faiblir. Tous passèrent par l'étroit goulet, plus resserré que celui de Brest, et essuyèrent sans écart les rafales des forts crachant la mort. Ils ne perdirent pas leur temps à répondre à la canonnade. A quoi bon, d'ailleurs, puisqu'il aurait fallu immobiliser les navires qui, visant un des forts, auraient servi de cible à tous les autres, et c'est sans un mot, sans un seul coup de feu, que l'escadre poursuivit son chemin, inexorablement. A bord des bâtiments, des équipes de marins, triées avec soin, attendaient à l'abri des faux ponts, le moment de relayer les blessés. Dès qu'un homme tombait à son poste, un autre immédiatement lui succédait. Les ordres, brefs, secs, dominant le tumulte, étaient aussitôt exécutés et la noble tenue des chefs, calmes et narquois devant la nervosité des ennemis électrisait les équipages avides de contribuer à la gloire du pavillon. Les Portugais eux-mêmes, du haut de leurs batteries, ne pouvaient s'empêcher d'admirer la belle allure de ces hommes intrépides et sûrs d'eux-mêmes. Quelques navires ennemis, ancrés en travers de la passe pour arrêter l'élan des Français, pris de peur, durent couper leurs amarres et s'échouer sur le sable du rivage. Vague puissante qui, lentement, en dépit de tout et de tous, avançait, conduite par un chef acharné dans sa volonté de vaincre. Tout pliait sous cette poussée formidable, et c'est ainsi que, depuis *Le Lys* aux 74 canons,

jusqu'au *Patient*, armé seulement de deux mortiers, tous les navires du Roi de France purent, sans grand dommage, forcer l'accès de ce port avec une si étonnante réussite, qu'elle fit l'admiration des ennemis.

Quand la nuit fut venue, l'escadre au complet se trouva réunie au fond de l'immense baie de Rio.

CHAPITRE II

Rio-de-Janeiro

Duguay-Trouin était évidemment heureux de ce premier succès, mais ne comprenait pas l'étonnante résistance qu'il avait rencontrée. Il n'avait pourtant rien à se reprocher et envisageait difficilement une action plus précipitée. Aussi en arrivait-il à conclure la possibilité d'un espionnage quelconque. Un homme, venu de terre, vint lui fournir l'explication de ce fait en lui précisant que la reine d'Angleterre, prévenue par ses espions des projets de Duguay-Trouin, avait immédiatement dépêché un courrier qui était arrivé quinze jours avant l'escadre française et avait mis en garde le gouvernement de Rio.

La nuit tombée, Duguay-Trouin disposa ses navires pour la veille, en restant pourtant sur ses gardes et prêt à toutes les éventualités. Des hommes de garde entamèrent la traditionnelle faction des marins de tous les temps et, pendant des heures, arpentèrent le pont désert de leur bâtiment, en fouillant la mer de leurs regards perçants. Tout à leurs pensées, ils allaient lentement, égrenant leurs pas à la cadence régulière d'une machine automatique ou s'arrêtant parfois pour examiner au large un détail suspect de la côte voisine, grosse tache sombre et redoutable. Le regard se

fixait alors sur un point quelconque, scrutant avec angoisse l'endroit où, demain peut-être, la mort surprendrait le veilleur, tandis que sur l'immense baie, glissaient, menaçants, des souffles de vent entraînant avec eux des éclats de voix ou des cliquetis d'armes provenant de la ville enfiévrée.

Mais Duguay-Trouin voulait précipiter les événements et, profitant des ténèbres, fit avancer une galiotte et deux traversiers, chargés de bombes et de munitions, afin de commencer le combat dès l'aurore. Dès que le jour parut, les trois petits bâtiments, placés à pied d'œuvre, commencèrent à déverser leur mitraille sur l'Ile aux Chèvres qui se rendit bientôt. Les Portugais, affolés, complètement désemparés par l'allure des Français, s'empressèrent de fuir en abandonnant canons, vivres, munitions, et non sans avoir fait sauter avec rage deux de leurs vaisseaux de guerre et deux de leurs gros navires marchands, ancrés non loin de là. Mais, si la petite compagnie portugaise, installée sur l'Ile aux Chèvres, n'avait offert qu'une faible résistance aux Français, il n'en avait pas été de même des forts de la côte, qui pouvaient, tout à leur aise, déverser leur feu d'enfer sur les hardis corsaires, insensibles à cette avalanche et n'en continuant pas moins leur besogne avec obstination. Pendant ce temps, Duguay-Trouin, au milieu de son escadre, attendait le résultat de la bataille. De sa place, il entendait le grondement de la canonnade et suivait, par la pensée, les efforts de ses valeureux compagnons non sans témoigner une vive impatience de se rendre à la lutte.

Bientôt, le canon se tut. Une chaloupe, faisant force de rames, accourut annoncer la victoire totale, ainsi que l'état du terrain conquis.

Cette Ile aux Chèvres se trouvait à quelques encâblures

à peine de la ville à portée de fusil, et était formée de collines derrière lesquelles on pouvait s'abriter ou dominer les bords de la côte voisine. Situation, par conséquent, tout à fait stratégique pour une action de grande envergure. Duguay-Trouin, qui n'était pas homme à se contenter de rapports plus ou moins exacts, résolut de se rendre compte par lui-même et descendit dans l'île pour juger de la valeur de cette nouvelle position. D'un coup d'œil, il embrassa le terrain, vit tout de suite ce que l'on pouvait en tirer et dicta ses ordres.

« Une batterie ici, des mortiers là, des canons à cette place, des retranchements à cette autre. »

Tout se précisait, se meublait avec une netteté admirable. Les ordres notés n'avaient plus qu'à être exécutés et, bientôt, sous une pluie de mitrailles, les travailleurs commencèrent.

Cependant, les navires qui n'avaient pas encore pu toucher terre pour se réapprovisionner, avaient épuisé leurs réserves.

Il devenait urgent d'effectuer un débarquement qui permettrait en outre d'établir un camp coupant la retraite aux ennemis susceptibles de s'enfuir dans les montagnes pour y cacher leur fortune. Malheureusement, dans cette immense baie, le moindre mouvement de l'escadre était étroitement surveillé et immédiatement paré. Des milliers de regards, franchissant les meurtrières des épaisses murailles, étaient braqués sur Duguay-Trouin qui se voyait contraint, soit d'attendre, soit d'agir par ruse, ce qu'il préféra.

Profitant de ce que la nuit était complète et l'Ile aux Chèvres aménagée pour l'attaque, il fit embarquer la meil-

leure partie de ses troupes sur *L'Amazone*, *L'Aigle*, *L'Astrée*, *La Concorde*, dans le dessein de s'emparer de quatre navires marchands ancrés à l'endroit précis où il voulait aborder. Puis, pour donner le change, il attira l'attention des Portugais, par de petites canonnades et des semblants d'attaque, vers un autre point. Dans les ténèbres, la fièvre agitait assiégeants et assiégés. Les uns faisaient un vacarme assourdissant pour détourner les autres de l'endroit où se faisait en grand le débarquement prévu.

Tout se passa admirablement. Pris de panique par le bruit de la canonnade, les Portugais s'étaient portés sur les remparts, armes et bombes à la main, pendant que Duguay-Trouin, presque sans coup férir, déposait ses troupes à l'endroit qu'il avait choisi. Trois mille sept cents hommes furent ainsi débarqués et répartis en trois bataillons et une compagnie, composée de cent caporaux, aides de camp, gardes de la marine et volontaires, destinés à suivre le chef dans tous ses déplacements. Véritable petite armée homogène, bien en main, à l'allant superbe et soutenue par une artillerie volante, comprenant quatre mortiers et pierriers en fonte.

CHAPITRE III

Le siège

La situation s'affermissait nettement. Rio-de-Janeiro se trouvait maintenant bloqué de toutes parts. Du côté de la rade, tous les navires aux équipages réduits, mais suffisants pour l'artillerie. Sur l'Ile aux Chèvres, une garnison redoutable et, enfin, sur la côte, une armée puissante, organisée, coupant toutes relations avec l'intérieur, et commandée par le chef. Il ne restait plus qu'à s'emparer de quelques points stratégiques, ce que Duguay-Trouin fit aussitôt en prenant d'assaut les deux hauteurs dominant la ville.

Il plaça deux brigades sur chacune de ces hauteurs et, avec la troisième, se posta au centre afin de prêter secours à l'une ou l'autre si besoin était. Par cette nouvelle avance, il se trouvait maître du bord de la baie où les chaloupes pouvaient apporter sans encombre eau, vivres et munitions et il avait la possibilité de surveiller la ville tout entière, ainsi que les campagnes environnantes. Il donna quelques heures de repos à ses hommes et, bien résolu à frapper un grand coup, déclancha une attaque brusquée.

Chaque bataillon, au signal donné, partit à l'assaut des faubourgs de la ville avec ordre de ne se disperser sous aucun prétexte et s'élança avec enthousiasme vers le but si près

d'être atteint et que l'on avait payé déjà de longues et patientes souffrances. Hélas ! la récompense devait être encore différée de quelques journées, car ces pauvres gens, peu familiarisés avec le terrain, se heurtèrent à des marécages et des broussailles inextricables. Ils pataugèrent et piétinèrent sur place, sous les regards des Portugais impassibles qui ne



cherchèrent même pas à profiter de cette situation inespérée pour anéantir l'armée française.

Cette étrange attitude leur fut fatale, car Duguay-Trouin, qui avait soigneusement étudié les relations de l'expédition de Du Clerc, avait bien vite deviné la tactique ennemie, cherchant à attirer les troupes dans un piège encore plus redoutable que les halliers et les mares. En hâte, il fit sonner la retraite et, de nouveau, posté sur les hauteurs, attendit.

La situation en était à ce stade de l'expectative où l'assaillant cherche un gué pour atteindre l'objectif et où l'as-

sailli, ne connaissant pas encore les forces de l'adversaire, fortifie ses positions et attend.

C'est alors qu'arriva l'aventure qui mit en branle toute l'action.

Un certain Dubocage, corsaire français, né en Normandie, avait échoué au Portugal, après de multiples pérégrinations et s'était fait naturalisé à Lisbonne. Cet homme s'était maintes fois signalé dans différents combats et avait même obtenu le commandement d'un des navires portugais qui se trouvaient en même temps que ceux de Duguay-Trouin dans la baie de Rio-de-Janeiro. Pris dans l'engrenage, de Français devenu Portugais, il s'était trouvé dans l'obligation de marcher contre ses anciens compatriotes, et même, au risque de devenir suspect, de montrer plus de zèle encore que les Portugais eux-mêmes. Aussi, dans le but de s'attirer les faveurs de ses nouveaux chefs, il exécuta la ruse suivante.

Déguisé en matelot français, vêtu du bonnet, du pourpoint et des culottes goudronnées, il se fit conduire sous bonne escorte dans les prisons de la ville et se mêla aux quelques prisonniers français qui, inévitablement, s'étaient laissés prendre, soit comme sentinelle dans un poste avancé, soit comme maraudeur égaré. Il parla le langage des corsaires qu'il connaissait bien, se fit exubérant et communicatif et sut si bien s'y prendre, qu'il réussit à connaître le chiffre exact des forces françaises ainsi que leur position. Nanti de tous ces renseignements précieux, il quitta bien vite les geôles, communiqua aux Portugais ce qu'il venait d'apprendre, et résolut d'attaquer les positions françaises. Mais il n'avait pas suffisamment compté sur le courage des Français qui, quoiqu'en petit nombre, opposèrent une ré-

sistance acharnée à toutes les tentatives d'assaut. Un petit poste avancé dans la campagne, composé d'une dizaine d'hommes, supporta tout le poids de l' attaque sans faiblir. Il se battit un contre dix, avec rage, jaloux d'un sol conquis au prix de tant d'efforts et tout en tenant les assaillants en haleine, eut le temps de prévenir Duguay-Trouin qui arriva bientôt avec des grenadiers et ses troupes. Les Portugais, vaincus, durent battre en retraite, laissant sur le terrain un grand nombre de blessés et de morts.

Profitant de cet avantage, Duguay-Trouin aurait pu pousser plus loin son attaque et rejoindre les Portugais dans leur retraite, voire même dans la ville, mais mieux valait agir avec prudence et il se contenta de tout disposer pour l'offensive générale et d'envoyer une sommation au gouverneur de la place.

« Monsieur,

« Le Roi mon Maître voulant tirer raison de la cruauté exercée envers ses officiers et ses troupes que vous fîtes prisonniers l'année passée et Sa Majesté étant informée qu'après avoir massacré les chirurgiens auxquels vous aviez permis de descendre à terre pour panser les blessés... »

Duguay-Trouin fit alors le récit de toutes les cruautés dont les Portugais s'étaient rendus coupables envers les compagnons de Du Clerc. Il les avertit qu'avant de semer la ruine dans leurs rangs, il venait les supplier de se rendre pour éviter toute effusion de sang dont bien des innocents seraient les victimes à la place des coupables.

La réponse du gouverneur arriva sans tarder, fière, arrogante, courageuse.

« ...quant à vous remettre ma place, quelques menaces que vous fassiez. Le Roi mon Maître me l'ayant confiée,

je n'ai point d'autre réponse à faire sinon que je suis prêt à la défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. »

C'était donc la guerre, et Duguay-Trouin, qui s'en doutait, était prêt. Tout le long de la journée, il arpenta les terrains, suivit la côte, examina la région pour choisir l'emplacement de ses troupes et, une fois tout arrêté, mit en mouvement son armée.

Il avait remarqué, durant son inspection, cinq gros vaisseaux portugais échoués près d'un fort des plus dangereux et avait pensé au parti que l'on pouvait tirer d'une telle situation stratégique. Ces cachettes naturelles et insoupçonnées de l'ennemi étaient tout indiquées pour recevoir un puissant détachement que Duguay-Trouin plaça à la nuit tombée.

Or, à ce moment, la tempête se leva, folle, puissante, déchaînée. Le vent soufflait dans les mâtures, le tonnerre éclatait ou grondait sans fin, les éclairs sillonnaient l'espace, illuminant la rade comme en plein jour. Sous un tel feu d'artifice, les Portugais ne tardèrent pas à s'apercevoir du manège des Français empilés sur les navires échoués et, aussitôt, déclanchèrent un tir de barrage des plus violents, qui produisit un certain flottement dans les rangs des corsaires décontenancés par cette attaque subite.

Mais Duguay-Trouin avait tout prévu, la victoire comme l'échec, et puisque sa ruse n'avait pas réussi, restait la grande offensive savamment étudiée. Il lança aussitôt ses ordres, dépêcha des estafettes dans toutes les directions, hissa les signaux convenus et ouvrit le feu de toutes ses batteries suivant le pointage des objectifs visés pendant le jour.

Rio-de-Janeiro connut alors des heures effrayantes. Les

dix-sept navires français lancèrent sans arrêt la mitraille de toutes leurs bouches à feu sur la ville où, de minute en minute, les édifices s'écrasaient dans un vacarme assourdissant. De tous les points de la ville, s'élevaient des ruines sans cesse plus nombreuses et l'incendie commençait ses ravages dans une lueur sinistre. Pour comble, l'orage redoubla de violence. Ce n'était plus qu'un bouleversement extraordinaire, un tumulte effroyable qui se répercutait de collines en collines, et un embrasement général où les éclairs fulgurants se mêlaient aux flammes rouges des foyers d'incendie. Dès lors, la panique s'empara de la populace qui crut que ces Français allaient attaquer. On abandonna tout, maisons, fortunes, biens, pour fuir la cité devenue intenable et chercher dans les montagnes voisines, un refuge à l'abri des boulets mortels. La troupe elle-même, ébranlée par ce tintamarre, ne résista pas à la contagion de la peur et, après avoir ruiné les places encore intactes, déguerpit à son tour.

CHAPITRE IV

Victoire

A ce moment, un des postes avancés, témoin de la retraite, vint avertir Duguay-Trouin qui fit immédiatement cesser le feu et donna l'ordre de l'assaut dans la ville désormais déserte et bouleversée. Il prit possession tout d'abord des forts épargnés par le bombardement, éventa les mines traîtreusement cachées sous les fondations et libéra les prisonniers de Du Clerc qui, du fond de leurs geôles, avaient assisté à la retraite. Certains même, ayant brisé leurs chaînes, pillaient déjà les maisons abandonnées. Il fallut à Duguay-Trouin une volonté de fer pour empêcher qu'un tel exemple se communiqua aux troupes avides d'or et de richesses. Malgré les sanctions les plus fortes, ces corsaires, hypnotisés par les fortunes à portée de leurs mains, n'hésitaient pas à encourir les pires châtiments pour satisfaire leurs instincts de pillards et trouver là une occasion de s'enrichir sans grand effort. La volonté d'un chef était impuissante devant la voix de la passion. Il essaya pourtant d'en imposer par quelques châtiments exemplaires et fusilla un certain nombre de soudards dont la conduite était par trop répugnante, puis obligea une bonne partie de la troupe à

exécuter des travaux absorbants dans le but de détourner les pensées.

Pendant ce temps, les forts, éloignés de la ville, soit perchés sur les îles, soit isolés sur des promontoires, se rendaient les uns après les autres. Duguay-Trouin avait soin, chaque fois, d'anéantir les batteries, de faire enclouer les canons et d'installer un corps de garde, prêt à toute éventualité. Il arriva bientôt que la ville entière, ainsi que ses fortifications, fut déblayée de tout ennemi. La réussite était donc complète.

Mais tout ceci n'était qu'une partie du programme, car à quoi bon cette victoire si elle devait être improductive ? Les personnes qui avaient fourni les fonds ne se contenteraient certainement pas de ce résultat purement honorifique, et ce n'était point ces mots sonores de victoire, honneur et gloire qui solderaient les déboires d'une aussi vaste entreprise. Or, où trouver, dans cette ville abandonnée, l'or et les richesses escomptées ? Les habitants, en fuyant, avaient tout emporté avec eux et le peu qui restait avait été pillé par la soldatesque. Duguay-Trouin, au risque de se faire passer pour un vulgaire profiteur de gloire avec l'argent des autres, ne devait donc pas négliger les intérêts de ses armateurs et, dans ce but, résolut d'entamer avec les Portugais un marché pour le rachat de leur ville.

Avant de commencer les démarches, Duguay-Trouin, voulant s'assurer que la place était sous bonne garde, fit renforcer les postes de veille du côté de la plaine. Il fit doubler les vigies et passa en revue les brigades prêtes à donner le coup de force en cas d'attaque. Cette inspection terminée, il envoya un message au gouverneur pour le mettre en demeure de fixer le montant de la rançon, à dé-

faut de quoi il se verrait contraint de mettre la ville en cendres et ruines. Pour donner plus de poids à cette menace, il détacha deux compagnies de grenadiers avec ordre d'aller brûler les maisons de campagne à une demie lieue à la ronde. Les Portugais, devant cette manifestation, tentèrent bientôt une escarmouche, mais furent aussitôt repoussés énergiquement.

La réponse ne se fit pas attendre. Le Président de la Chambre de Justice, accompagné d'un maître de camp, arriva en grand apparat pour offrir la somme modeste de six cents mille cruzades. Il déclarait, en outre, que là se bornaient les possibilités de ses concitoyens et, encore, à condition que l'on attendit plusieurs jours pour se procurer cette somme.

Duguay-Trouin refusa tout net cette proposition dont le but n'était que trop évident au moment surtout où l'on ne parlait que d'un certain Antoine d'Albuquerque qui approchait de Rio avec des troupes de renfort. Il fallait activer les négociations à tout prix. D'Albuquerque pouvait venir d'un moment à l'autre. D'autre part, il aurait été fou de s'obstiner à rester dans un pays ennemi, si loin de la mère-Patrie.

Devant le danger menaçant, Duguay-Trouin décida de presser les pourparlers et, en conséquence, leva toutes ses troupes. Il profita de la nuit pour les faire avancer dans la campagne, dans un terrain très dur, encombré de broussailles, de buissons et de rochers et, au milieu de difficultés sans nombre, réussit à placer tous ses hommes aux meilleurs endroits pour tenir en échec les Portugais. Quand le jour parut, ces derniers se trouvèrent en face d'une armée disciplinée, ordonnée et prête à l'assaut. Avant de

commencer les hostilités, qui, entre parenthèses, n'auraient arrangé en rien ses affaires, Duguay-Trouin lança une dernière sommation.

C'est alors qu'un moine, accompagné de deux officiers, sortit des rangs et demanda à parler au chef des Français. C'était un Jésuite, vêtu d'une longue robe de bure, coiffé d'une petite calotte noire, et portant sur ses épaules une longue pèlerine sombre. Son visage tourmenté laissait percer deux yeux vifs, pleins d'intelligence et de malice.

Il commença d'abord par louer très adroitement les qualités du corsaire, puis enfin, dépeignit en un tableau des plus noirs la situation des habitants qui, selon lui, n'avaient en ce moment que la somme annoncée. Toutefois, disait-il, pour montrer leur bonne volonté, ils consentaient à ajouter dix mille cruzades, cinq cents caisses de sucre et tous les bœufs dont les Français auraient besoin pour pourvoir à la subsistance de leurs troupes. Le Jésuite déclarait que ces sacrifices étaient les seuls qu'il leur était humainement posible de faire et que Duguay-Trouin était libre d'accepter ou de refuser, mais qu'il aurait beau détruire les Portugais jusqu'au dernier, il ne retirerait rien de plus.

« Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », dit un proverbe, et c'est bien ce que pensa Duguay-Trouin après avoir pris conseil de ses officiers. Rien ne servirait d'anéantir la belle cité de Rio-de-Janeiro. On n'en aurait pas plus d'argent pour cela et on risquait de laisser par la suite une déplorable renommée. Aussi, tout bien pesé, il accepta et demanda comme otage douze des principaux officiers, ainsi que le président de la Chambre ; puis les négociations commencèrent immédiatement. Comme il avait réquisitionné tout ce qu'il avait pu trouver dans les maisons, il en fit un

immense comptoir et autorisa les habitants à pénétrer dans la ville pour y racheter leurs effets. Pendant ce temps, les vaisseaux embarquaient sucres, provisions de bouches et autres chargements à destination de France.

Tout ceci était en somme le fruit de la victoire, la récompense d'actions d'éclat et d'actes de courage peu ordinaires. Pourtant, au fond de lui-même, Duguay-Trouin ressentait une certaine répugnance à monnayer ainsi les nobles sentiments de la valeur dont la gloire était le prix. Son caractère droit se heurtait à ce chantage et il avait l'impression de profaner cette belle chose qu'était la victoire. C'était de bonne guerre pourtant. Dans les rôles renversés, son vainqueur ne se serait certes pas arrêté à ces méditations d'un idéalisme vain, et aurait agi comme il l'avait fait lui-même. De plus, il n'était pas le seul en jeu et, là-bas, de l'autre côté de l'océan, des familles entières attendaient impatiemment son retour pour rentrer en possession des sommes qu'elles lui avaient avancées avec l'espoir d'en retirer un bénéfice.

De plus, il devait considérer qu'il n'était que le représentant d'une maison de commerce envoyé là pour faire une affaire. Ah ! certes, l'officier du Roi, le commandant d'une escadre militaire n'avaient pas à envisager ces contingences matérielles compliquant d'autant le devoir du corsaire obligé de tenir compte de ces deux exigences : la gloire du pavillon du Roi et la fortune de ses armateurs. Deux soucis difficilement compatibles et exigeant du chef une vaillance hors de pair, d'un côté, et un doigté, un sens commercial très développé de l'autre. Duguay-Trouin eut bien souvent l'occasion de maudire cette seconde clause dans ses instructions à la veille des départs, ainsi que d'envier ses

confrères du grand cadre uniquement préoccupés de l'action militaire. Mais, comme le parfait n'existe pas en ce bas monde, il savait aussi que les règlements sévères, les instructions implacables, les ordres irréfutables emprisonnent bien souvent et paralysent les efforts des officiers liés par contrat aux hiérarchies militaires.

CHAPITRE V

Le retour

Au bout de trois semaines, tout fut enfin réglé. La belle escadre française, toutes voiles dehors et les cales pleines de cruzades et de marchandises, repassa l'étroit goulet qu'elle avait franchi si victorieusement, sous les yeux des Portugais étonnés. Riche de son butin, elle reprit le large, confiant son sort et sa fortune à la mer et aux vents capricieux qui la tenaient à sa merci.

Duguay-Trouin avait décidé de s'arrêter en chemin à la baie de « Tous les Saints », pour y délivrer les officiers de Du Clerc qui y étaient relégués, et d'en profiter pour canonner la ville. Mais un vent contraire, des plus violents, qui dura quarante jours, empêcha l'exécution de cette noble opération. Les vivres commençaient à s'épuiser, les hommes avaient hâte de retourner en France et, comme les vents ne mollissaient pas, Duguay-Trouin se trouva dans l'obligation d'abandonner cette nouvelle source de gloire et de rentrer à Brest par les voies les plus rapides.

Mais la chance n'est pas fidèle et rares sont ceux qu'elle favorise d'un bout à l'autre de l'action. Duguay-Trouin s'en aperçut avec amertume.

Jusqu'aux Açores, malgré une route rendue difficile par

les vents et les grains, l'escadre put maintenir tant bien que mal sa ligne de route. Les beaux navires alignés avaient un air de fête et les hommes chantaient tout le long du jour, heureux d'avoir une fois de plus échappé au danger et de ramener un coquet pécule, source de belles fêtes et de joyeuses parties. Chacun évaluait sa petite fortune et faisait de nombreux projets, réjouissances qui, d'ailleurs, n'allaient pas sans disputes et sans conflits dont la jalousie et l'envie étaient le motif. Le pont d'un navire n'étant pas autre chose que le prolongement de la terre, ces légères querelles pour un peu d'or n'avaient rien que de très humain et passaient inaperçues.

Mais, bientôt, la grosse voix de la tempête gronda dans l'espace. Ennemis et rivaux étouffèrent leur discorde pour faire face au nouveau danger.

Les pauvres navires fatigués résistèrent mal à ce nouvel assaut. Les toiles se déchiraient comme étoffes légères, les mâts se rompaient comme fétus de paille, et les pauvres coques, désemparées, sans direction, sans appui, se maintenaient comme elles le pouvaient sur les éléments déchaînés. La rage mordait le cœur de ces hommes qui avaient tant lutté, tant combattu et qui se sentaient menacés au moment même où ils allaient toucher le prix de leurs efforts. Ils ne pouvaient l'admettre et luttaient de toutes leurs énergies.

Pendant douze jours ainsi, la tempête, sans désemparer, avec une violence continue, éprouva la résistance de ces malheureux. Les navires, avec des voiles de fortune, des tronçons de mâts, des cordages aux multiples épissures, n'avançaient qu'à peine, se perdaient de vue, se dispersaient comme poussières balayées par les vents. Chacun d'eux,

dans son espace restreint, souffrait la même inquiétude et les mêmes maux. Le navire de Duguay-Trouin, *Le Lys*, un des plus puissants pourtant, subissait le même sort que les autres. A un certain moment, comme il voulait approcher de trois vaisseaux de l'escadre, une énorme lame fit élever sa poupe, plongeant son avant dans la mer juste au moment où une lame encore plus grosse balaya le pont du beaupré jusqu'au grand mât. Pendant des secondes qui parurent des heures, le beau navire resta dans cette position, avec une peine évidente à se redresser et à soulever cette immense colonne d'eau. Tous les hommes eurent alors la sensation d'une mort certaine au fond des abîmes, devant le gouffre béant, ouvert à deux pas d'eux et, quand, péniblement, *Le Lys* se redressa, tout en faisant craquer ses membrures et rejetant de partout des colonnes d'eau, une reconnaissance infinie envers Dieu les fit mettre à genoux sur le pont encore ruisselant. La vie leur parut plus belle et moins effrayant le danger.

Duguay-Trouin put ensuite rejoindre ses trois camarades ainsi que deux autres encore, mais attendit en vain le reste de l'escadre. Plusieurs fois, il mit en panne, espérant toujours voir à l'horizon quelque voile amie, quelque compagnon retardaire, mais hélas, seuls se montraient les noirs goélands et les blanches crêtes des hautes lames. Il fallut partir et c'est le 6 février 1712 que Duguay-Trouin arriva dans la rade de Brest avec cinq navires seulement : *Le Brillant*, *L'Argonaute*, *L'Amazone*, *La Bellonne* et *L'Astrée*.

Le bilan

Une foule nombreuse attendait tout le long des quais, et une certaine angoisse se peignit sur les visages quand on ne vit que cinq bâtiments sur les dix-sept partis neuf mois auparavant. Qu'étaient devenus les autres ? la foule constatait, en outre, la mauvaise allure de ces vaisseaux mutilés par la tempête. Elle tremblait d'apprendre une mauvaise nouvelle, et quand on annonça que l'expédition avait complètement réussi, et que, quelques jours avant, aux Açores, l'escadre était encore au complet, le délire s'empara d'elle. Des vivats, des cris de joie montèrent des quais encombrés, des mouchoirs s'agitèrent, des larmes de bonheur coulèrent le long des joues des mères et des épouses. L'enthousiasme fut à son comble.

Dès que les corsaires eurent mis pied à terre, ils se groupèrent en d'immenses cortèges et parcoururent les rues de la ville en chantant, hurlant et criant victoire. Certains, empilés dans des carrioles qu'ils avaient prises d'assaut, faisaient leur entrée dans la ville par la grande porte. Un d'entre eux, armé d'une petite ancre, traversa en courant la rue du marché et, avisant un café, la jeta au milieu de la chaussée : « c'est ici que l'on débarque », dit-il. D'autres, enfin, plus calmes, fuyant cette effervescence, avaient bien vite rejoint le tranquille foyer, bien doux après la bataille.

Dans les rues animées d'une fièvre intense, c'était à qui agripperait son homme pour mendier un récit, une anecdote de la grande aventure.

« Qu'avez-vous vu là-bas ? Etait-ce beau ? Avez-vous souffert ? »

Et eux, fiers de leur gloire éphémère, répondaient avec emphase.

Debout sur les tables, le verre à la main, prodigues de gestes et de paroles, ils contaient des histoires abracadabrantes, inventant, pour les besoins de la cause, des détails inédits susceptibles de mettre en valeur leur participation glorieuse aux différents épisodes de cette mémorable croisière. Cris, rires stridents, récits entrecoupés de hourras, donnaient à la cité son animation des grands jours. Tous, depuis le moutard en guenilles, jusqu'au vieillard souriant, vibraient d'une même ardeur à la victoire.

Dans les auberges, sous les basses solives arquées entre les murs épais, la fête durait tard dans la nuit. Entrait qui voulait : tout le monde était invité, les boissons coulaient à flot, c'était le marin qui payait, tant que sa bourse était pleine encore. Les cruzades portugaises roulaient sur les tables humides, la poudre d'or s'évaporait de même que la petite fortune gagnée au péril de sa vie. Tout cela au milieu du tumulte et du charivari. C'était à qui s'amuserait le mieux, souvent même en des blagues innocentes comme celles qui, par exemple, consistaient à jeter dans la rue des pièces d'or attachées au bout d'un fil que l'on tirait à soi au moment où un pauvre diable se baissait pour la ramasser, ou bien encore la même pièce d'or que l'on faisait frire et que l'on jetait brûlante sur la tête des passants. Rires sonores et francs, détente après la tempête et la bataille, joie de cette gloire dont ils aimaient à se parer. Pendant des jours, pendant des semaines, ainsi, la fête continuait, aussi vive, aussi turbulente jusqu'à ce qu'enfin, sans un sou vaillant, il fallait se mettre en quête d'un nouvel embarquement, pour d'autres combats, pour d'autres périls.

Pendant ce temps, un à un, les navires rentraient au port : *La Gloire*, *Le Glorieux*, *Le Mars*, après une escale au Port-Louis, étaient venus se ranger le long des quais, mais d'autres encore manquaient à l'appel.

Autour de Duguay-Trouin, montait l'enthousiasme, les honneurs, la gloire. On se pressait pour le voir de près, pour faire la connaissance de ce héros dont le nom circulait de bouches en bouches, intimement associé à celui de Rio-de-Janeiro, comme le nom d'une bataille pour un général.

Lui, insensible à tout ce bruit, restait impitoyablement triste, car il songeait à ses navires, *La Magnanime*, *Le Fidèle*, *L'Aigle*, qui, eux, n'avaient pas encore rallié le port. Aucune nouvelle ne courait sur leur compte. Devait-on considérer comme perdus ces vaillants capitaines dont la plupart étaient devenus ses amis, les chevaliers de Courserac, de la Mainerie-Miniac, de la Mare de Cau, ainsi que tous ces hommes dont beaucoup d'entre eux avaient témoigné, durant la bataille, d'une si belle ardeur ? Pour augmenter encore sa tristesse, il se trouvait qu'en dehors de l'enthousiasme populaire, de cette foule exubérante, de ces matelots revenus riches, gavés d'or, une certaine indifférence semblait l'accueillir en haut lieu. Des deuils récents avaient assombri la Cour. La mort de M. le Grand Dauphin, de la princesse Adélaïde, du duc de Bourgogne et du duc de Bretagne, avaient, en quelque sorte, étouffé l'action de Duguay-Trouin, reléguée à l'arrière-plan des préoccupations quotidiennes.

Celui-ci, qui avait combattu avec ardeur, avait fait des prouesses, éprouvait une certaine amertume devant l'indifférence des grands, plus attentifs à la mort de leurs maîtres qu'aux victoires d'un de leurs sujets. La jalousie de cer-

tains allait même jusqu'à déclarer nuls les bénéfices de cette affaire, annonçant que, seuls, les marins, par suite de pillages tolérés par faiblesse, avaient ramené quelque fortune, au détriment de ceux qui avaient avancé les fonds de l'expédition.

Ignobles manœuvres heureusement contrebalancées par l'admiration populaire. Son nom était salué par la populace au milieu des ripailles, et même scandé sur un des airs de marins qui rebondissaient joyeusement au fond des bouges.

Duguay-za envoyé
Un tambour de la Chile
Pour demander à ces braves guerriers
S'ils voulaient capituler.

Les dames du Château
Se mirent à la fenêtre.
Monsieur Duguay apaisez vos canons,
Avec vous j'composerons.

Peu à peu, les mauvais bruits s'apaisèrent. Avec calme, on finit par évaluer la portée de l'action de Rio-de-Janeiro et l'admiration s'éleva aussi à la Cour. On soupesait, en effet, les avantages de l'entreprise qui s'annonçaient brillants, malgré la lourde perte des trois superbes vaisseaux, mais, surtout, on se félicitait de la répercussion qu'elle avait eue sur les autres nations. Les Anglais, justement alarmés par les bruits de cet armement, enlevèrent de Flandre plus de six mille hommes, afin de parer à toute éventualité sur leur sol. Les Hollandais, affolés, dépêchèrent des vaisseaux d'avis et des vaisseaux de guerre pour leurs princi-

pales colonies, et les Portugais, enfin, dirigèrent tous leurs efforts à remettre en état la région de Rio sérieusement endommagée, à court de vivres et de munitions. On ne pouvait donc que se féliciter d'un pareil exploit qui, non seulement, rapportait jusqu'à du quatre-vingt-douze pour cent aux armateurs, mais encore une telle renommée pour le pavillon du Roi.

Malgré tout, Duguay-Trouin restait morose. Souvent, quand une voile était annoncée, il délaissait ses affaires en cours pour se rendre sur le Vieux Quai, d'où l'on pouvait voir le plus loin le navire annoncé, doublant les forts Collifichet et l'Eperon et, le cœur battant d'espoir, l'émotion l'étreignant à la gorge, il attendait le moment où le navire débouchait des hautes murailles grises. Chaque fois, hélas, son espoir était déçu et, chaque fois, fuyant l'enthousiasme des Malouins pour les marins qui revenaient, il repartait tristement, pleurant ses amis et surtout le chevalier de Courserac, son fidèle compagnon, qu'il aimait comme un frère.

Au bout de quelques mois, quand le plus gros des affaires courantes fut terminé, Duguay-Trouin se rendit à Versailles, faire sa cour au Roi. Le monarque, vieilli, accablé de toutes parts par de mauvaises nouvelles, sentant autour de lui crier la misère et la famine, consentit à sortir de cette atmosphère pénible pour recevoir avec joie son corsaire. Il le pria de lui conter le récit de son expédition, et, le sourire aux lèvres, heureux de sentir une fois de plus, la dernière peut-être, le vent de la gloire faire claquer son pavillon, le félicita de sa conduite et le gratifia d'une pension de deux mille livres sur l'ordre de Saint-Louis.

Une telle faveur, une si bonne place en Cour, et surtout la renommée aidant, Duguay-Trouin était le point de mire des

seigneurs et des courtisans. « Duguay-Trouin, écrit une histoire de son temps, est un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A son retour de Rio-de-Janeiro, tout le monde s'empressait de le voir. Le long des routes, le peuple s'attroupait autour de lui et le regardait avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule était ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer, elle demandait ce qu'on regardait ; on lui dit que c'était Duguay-Trouin, alors elle s'approcha et perça la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné : « Monsieur, lui dit-elle, ne soyez pas surpris : je suis bien aise de voir un héros « en vie ». Lorsqu'au retour de ses campagnes, il arrivait à Saint-Malo, c'était un mouvement général dans la ville. Les mères le montraient à leurs enfants et, dans cet âge tendre où l'on reçoit si aisément les impressions des autres, on apprenait à l'admirer avant de le connaître » (1).

Duguay-Trouin, très calme, très maître de lui, se laissait aller à ces manifestations d'enthousiasme. Il répondait, sans hauteur, à tous ces témoignages de sympathie et conservait un abord des plus simples.

Mais, fatigué, il avait hâte de quitter l'atmosphère des antichambres pour respirer à nouveau le bon air de sa Bretagne et regagner son poste de commandant de la marine à Saint-Malo.

D'habitude, ce poste sédentaire était considéré comme une sorte de sinécure, ainsi que tous les postes administratifs, où les titulaires se contentent d'une présence irrégulière et d'un travail relatif. Ce titulaire, généralement, se déchargeait des

---

(1) Thomas. — *Eloge de Duguay-Trouin* (discours couronné par l'Académie Française en 1761).

affaires courantes sur un subordonné et estimait remplir son devoir en donnant aveuglément quelques signatures avec cette insouciance de la non-responsabilité. Les ministres, qui n'avaient guère d'illusion sur l'assiduité de leurs représentants, pensaient donc que, dans ce poste, Duguay-Trouin aurait le loisir de se reposer et de reprendre des forces. Mais c'était mal connaître le caractère du corsaire qui, toute sa vie, avait porté tant de soin à l'exécution des services à lui confiés.



QUATRIÈME PARTIE

LA VIEILLESSE

CHAPITRE PREMIER

Vie à terre

Dès lors, pour Duguay-Trouin, une nouvelle vie commençait. Après la fougue et l'ardeur des combats, les beaux rêves de gloire, les armements fiévreux, succédait une inactivité forcée. La paix était signée, et le Roi, vieilli, ne se sentait plus d'humeur à la troubler .De son côté, Duguay-Trouin, en proie aux douleurs multiples, rançon d'une vie trop souvent mouvementée, n'avait plus la force, pour le moment du moins, de soutenir cette merveilleuse activité qui forçait l'admiration de ses proches. Nouveau dans ce poste de commandant de la marine à Saint-Malo, il résolut de changer l'atmosphère somnolente des bureaux et de mettre de l'ordre dans les affaires trop souvent délaissées. Avec cette fièvre de l'action, ce souci de la perfction caractérisant tout ce qu'il entreprenait, il entra en fonctions, au mépris des conseils de ses médecins.

Les ordres, soudain, tombèrent drus sur les sous-verges, ployant l'échine sous la férule du nouveau chef. Ces derniers, tout en maudissant ce zèle peu fait pour leur plaire, s'empressèrent pourtant et accomplirent non sans murmures les réformes de Duguay-Trouin. Il avait, d'ailleurs, fort à faire pour combler les lacunes de ces dernières années de

misère où les grèves incessantes avaient laissé en piteux état magasins et arsenaux.

Mais le travail ne le rebutait pas, et il en avait vu bien d'autres.

Dans cette nouvelle position qui lui donnait beaucoup de pouvoir dans les décisions concernant la ville de Saint-Malo, il sut profiter de son autorité pour protéger ses amis, ses compagnons et tous ceux qui avaient été à la peine avec lui. Il réussit à attirer le regard des grands sur eux et à leur distribuer des faveurs. Mais si sa parole avait droit à quelque considération, cet homme intègre et désinteressé ne s'en servit jamais pour lui-même, s'estimant bien heureux quand elle avait pu amener quelque aisance dans une famille nécessiteuse, ou quelque honneur à un brave qui avait combattu à ses côtés.

Quand ses douleurs étaient par trop vives et l'empêchaient de vaquer à ses affaires, il restait calfeutré dans sa bonne maison de la Croix du Fief, embellie par de nombreux souvenirs rapportés de Rio, ou d'autres prises et encombrée de titres, diplômes ou lettres de marque.

Il restait alors étendu dans un fauteuil, en proie aux plus vives souffrances. Entre deux crises, il jetait un coup d'œil à travers les vitres et regardait sur l'anse de Mer Bonne les voiles au repos, spectacle dont il ne se rassasiait jamais. Les vaisseaux corsaires, désarmés, attendaient, comme leurs capitaines, une occasion de reprendre la mer et, comme eux encore, sommeillaient tristement.

Duguay-Trouin se laissait parfois aller à de tristes pensées, toujours interrompues par sa sœur, son frère, ses neveux, ses amis, qui, avec une tendre affection, ne le laissaient jamais

terminer ses rêveries. Inlassablement, ceux-ci le faisaient parler, et lui, tour à tour joyeux ou triste, suivant les passages de sa vie, aimait à feuilleter lentement les grandes pages surchargées où s'illustraient des rencontres glorieuses ou des deuils ineffaçables. Il aimait revivre, une fois de plus, cette belle épopée qu'avait été jusque-là son existence et, tout en portant une grande part de la victoire sur ses compagnons, célébrait avec fierté la belle tenue de ses équipages devant les bâtiments ennemis.

Les jours passaient ainsi, tantôt en de longues souffrances, tantôt en de laborieux travaux au milieu des archives et des dossiers.

Mais soudain, les mauvaises nouvelles arrivèrent de la Cour. Le Roi s'affaiblissait de plus en plus, les diagnostics étaient des plus pessimistes, et l'on craignait le pire.

Duguay-Trouin, surmontant ses fatigues, se fit un devoir de le voir encore une fois, la dernière peut-être, et, sans hésiter, prit la poste, pour se rendre à Versailles. Tout le long du trajet, il activa l'équipage, et fit abréger les relais craignant d'arriver trop tard.

« J'étais à Versailles quand le Roi eut la bonté de m'honorer de la cornette (pavillon de chef d'escadre). Un jour que j'étais dans la foule des courtisans, sur son passage, lorsqu'il allait à la messe, il s'arrêta en m'apercevant, fit un pas comme pour s'approcher de moi et daigna m'annoncer lui-même cette nouvelle dans des termes si pleins de bonté et de douceur majestueuse qui accompagnait jusqu'aux moindres de ses actions, que j'en fus pénétré ; mais je remarquai, avec une douleur qui égalait ma reconnaissance, à sa voix affaiblie et à tout son maintien, que le mal qui le minait depuis quelque temps avait fait de grands progrès, et je ne distinguai

que trop les efforts que son grand courage lui faisait faire pour le surmonter. Peu de jours après, il fut contraint de céder ; je ne quittai point les avenues de sa chambre, jusqu'au moment où la mort enleva à la France un si bon maître et à l'univers son plus grand ornement. On peut juger de la profonde affliction où je me trouvai. Dès ma tendre jeunesse, j'avais eu pour sa personne et ses vertus des sentiments d'amour et d'admiration, et j'aurais sacrifié mille fois ma vie pour conserver ses jours.

« Je ne pus soutenir un spectacle si touchant... »

Et il partit dans sa lointaine province où là, mesurant le grand vide qui se faisait autour de lui, il donna libre cours à ses pleurs et à ses regrets. Il avait choisi, comme retraite, sa petite maison de la Floucie en Saint-Servan. Tranquille demeure, loin du bruit de la mer et du mouvement du port. Une profonde mélancolie s'était emparée de lui, car le Roi, qu'il avait aimé et servi avec tant d'amour, avait été la raison d'être de son existence. Ses moindres gestes avaient été exécutés en vue de lui plaire et de rehausser sa gloire. Les actions d'éclat, ses promesses étaient un peu de ces pierres qui serviraient à bâtir l'immortel monument de ce monarque inoubliable. Et aussi, comme un siècle qui passe, comme une nouvelle période qui allait bientôt commencer, Dieu seul sait dans quelles perspectives, il se sentait envahi d'une immense amertume en face de ses aspirations déçues. Comblé d'honneurs, connu, aimé, qu'était-ce tout cela en comparaison de ce qu'il aurait pu être si le sort lui avait été favorable ? Il s'était senti l'âme d'un chef, d'un entraîneur d'hommes, mais avait toujours été obligé de freiner devant de faibles moyens et des possibilités restreintes. Ah, si seulement on avait pu lui confier de fortes escadres ? si on

lui avait donné la responsabilité de ces grandes guerres navales ! Quelles belles choses n'aurait-il pas faites ?

Inévitables regrets au bout d'une vie qui s'achève.

Et, maintenant, que pouvait-il ? L'inaction forcée, la paix pour de longues années encore, la paralysie d'une maladie le rivant sur son fauteuil, l'arrêt brusque au moment où il aurait pu ajouter des fleurons à sa gloire. Tout cela, comme une masse, l'écrasait de son poids. Là-bas, à Saint-Servan, il connut de longues journées d'abattement, de désespoir presque, dans un triste décor d'automne, au sein d'une campagne boueuse et grise.

Pourtant, il n'est point de grandes défaites morales qu'un esprit ne surmonte.

La maladie diminua un peu d'intensité, et, avec un nouveau courage, il se rendit à Brest pour prendre son commandement.

Seul moyen qui lui restât de servir encore, il chercha le moyen de le faire le mieux possible. Ses initiatives et ses réformes furent nombreuses et d'autant plus méritoires qu'après la mort du Roi, il se produisit un certain relâchement dans les services maritimes. On voulait la paix à tout prix et les marins ne se sentaient plus de goût pour un corps devenu soudainement inutile. Duguay-Trouin, conscient de son rôle, essaya de réagir contre cet état d'esprit et prêcha d'exemple.

D'autre part, la vie avait bien changé depuis la mort du grand Roi. Les disciplines s'étaient relâchées. Grâce à M. Law, qui avait rempli les poches de tout le monde, un souffle de jouissances désordonnées envenimait les plus sages et un besoin de faux luxe agitait tous ces gens devenus subitement riches.

Entraîné dans le tourbillon, obligé, de par sa situation, de tenir un certain rang, Duguay-Trouin suivit le mouvement, et, les dépenses sans cesse grandissantes, achevèrent de dilapider le peu d'argent qu'il avait consenti à mettre de côté. Cet homme, qui avait fait la fortune d'un grand nombre de familles et avait toujours méprisé la richesse, se trouvait maintenant dans une situation précaire. Puisant dans les coffres de son frère qui n'osait lui refuser parce qu'il lui devait tant, il dépensait sans compter, tenait table ouverte, roulait carrosse et menait un train de vie bien au-dessus de ses forces. Cette existence, néfaste à tous égards, épuisait sa santé fortement ébranlée. Chacune de ses parties gastronomiques ou autres se soldaient par de longues journées de souffrances et c'était payer bien cher les quelques heures de bon temps qu'il s'offrait.

Mais comment raisonner un homme comme Duguay-Trouin qui, jeune encore, n'avait plus la vie trépidante des campagnes, pour dépenser l'énergie de sa belle nature. L'ardeur, l'enthousiasme ne sont pas des vertus qui s'éteignent ainsi brusquement et, comme aucune guerre ne s'annonçait, il fallait trouver un dérivatif. La vie de tous les jours, turbulente et gaie, à défaut d'autre chose, suffisait donc.

Or, honorablement connu, fin lettré, galant et de bonnes manières, ce qui surprenait un peu de la part d'un corsaire, il avait su se faire de solides amitiés parmi les officiers de Brest et, en leur compagnie, tuait le temps le plus gaiement possible.

Pendant sept ans, il mena cette vie de travail, de plaisirs et de souffrances. Pendant sept ans, il fit retentir les bureaux de sa voix énergique et forte, s'usa en de grandes

fêtes retentissantes, puis, après chaque excès, dut payer le tout par des douleurs terribles.

De temps en temps, il trouvait le moyen de revenir à Saint-Malo, où son frère, grave et austère, essayait de le sermonner un peu. Ces moments étaient pénibles. Luc Trouin, triste, désabusé, presque ruiné par des armements malheureux et par les demandes de son frère, lui faisait alors l'état de sa fortune. Il regrettait le temps où Duguay-Trouin aurait pu amasser quelques richesses avec les doublons et les pistoles de ses prises et, sans lui faire de reproches, le suppliait de restreindre ses dépenses.

Duguay-Trouin sentait profondément le bien fondé de ses plaintes, mais, d'autre part, était trop fier pour abdiquer. Esclave de sa gloire, seul bien qu'il possédait, il ne pouvait se résoudre à diminuer en rien son train de vie qu'il considérait comme inhérent à sa gloire et son complément indispensable. Agir autrement était, à ses yeux, une injure au Roi défunt qui l'avait élevé pour qu'il restât haut dans les honneurs et le respect, car il pensait qu'un homme respectable l'est beaucoup plus quand il est riche ou qu'il paraît l'être.

Ces discussions avec son frère le laissaient toujours confus et gêné. Il souffrait de ces questions d'argent mesquines et terre à terre, et maudissait le sort qui ne le dispensait pas d'y songer. Pénible situation d'un homme comblé en tous points, mais dépourvu de ce qu'il fallait pour profiter de ces avantages.

Après ses tristes séjours à Saint-Malo, il ne manquait pas, avant de rentrer à Brest, de passer quelques jours aux eaux, comme le lui avaient conseillé ses médecins. Il s'arrêtait alors à Bourbon, à Lannion, ou bien, passant outre

les ordonnaces de la Faculté, allait faire sa cour au Régent ou au Roi, sachant par expérience que les absents ont toujours tort.

Ce fut à cette époque que, cédant aux instances de son frère et de ses nombreux amis, il se décida à écrire ses mémoires pour que « les événements si extraordinaires de sa tumultueuse existence puissent donner aux jeunes gens de l'émulation et de nobles sentiments, et soient, pour eux, une puissante exhortation à bien servir le Roi et l'Etat ».

Il profita de ses longues journées d'hiver où, cloué dans sa chambre par la fièvre, il restait au coin du feu pour repasser une à une les étapes de sa vie. Chacune d'elles présente à sa mémoire, était un baume à ses douleurs torturant son pauvre corps perclus et, du fond de sa triste retraite, il revivait, non sans fierté, les radieuses journées de gloire et de bataille. Fidèlement, il racontait simplement, n'omettait aucun détail, faisait son possible pour atténuer son mérite personnel et, au contraire, insistait sur les actes de valeur de ses compagnons. Il retrouvait là les beaux jours de sa jeunesse vibrante d'enthousiasme, d'intrépidité et de bravoure, ardente aux combats et frémissante au bruit du canon. Chaque mot tracé par sa plume le reportait à ce passé si proche dans son esprit et pourtant si lointain déjà, et, la fièvre l'agitant, il semblait respirer à nouveau l'odeur de la poudre mêlée aux relents de la vase agglutinée contre les coques ; il croyait revivre ces instants frénétiques où le pont de son navire, encombré d'ennemis en une affreuse bagarre, se dégageait peu à peu, laissant entrevoir une victoire prochaine qui ne tenait plus qu'à un dernier effort, un ultime coup d'épaule. Minutes grisantes agrandies par l'éloignement et dont le souvenir troublait profon-

dément cet être fatigué, mais à l'âme encore ardente et jeune. Loin de tout cela, il surmontait avec peine son émotion et, s'efforçant d'être calme, notait chaque épisode, décrivait chaque bataille avec cette franchise qui l'avait toujours animé.

Parfois, de vieux amis, les chevaliers de la Jaille, de Beauve et bien d'autres encore, témoins de ses exploits, gravissaient l'escalier menant à sa chambre et venaient revivre, avec lui, ces minutes fameuses. Ils prenaient part à la rédaction des mémoires, corrigeaient quelques dates ou précisaient des noms de marins et de navires. Courts regards sur un passé dont chacun pouvait être fier.

Mais la maladie qui le guettait déclancha bientôt une nouvelle attaque.

« J'arrive de Versailles, ma chère sœur, écrivait-il en 1723, où j'ai été quatre jours à souffrir comme une âme damnée. » Il dut se rendre aussitôt à Paris consulter la Faculté et partit dans un tel état de faiblesse que chacun crut qu'il n'en reviendrait pas. Mais, comme des cendres qu'un courant d'air attise, Duguay-Trouin, ranimé par l'air de la capitale et les soins des médecins, se sentit beaucoup mieux. Dernières flammes d'un foyer qui s'éteint. Ultimes soubresauts d'un corps qui ne veut pas se rendre.

Il profita de cette amélioration inespérée pour aller faire sa cour et, à peine eut-il salué le Roi, le Régent et le Cardinal Dubois, qu'on lui apprit brusquement sa nomination au Conseil de la Compagnie des Indes. Or, ce poste qu'on lui imposait, sans même l'avoir consulté, ne lui plaisait qu'à demi. Les questions de négoces ne l'avaient jamais attiré ; de plus, depuis la banqueroute de Law, de mauvais bruits couraient sur cette Compagnie, et Duguay-Trouin

redoutait de se voir mêlé à tous les tripotages financiers auxquels il ne comprenait pas grand chose. De plus, encore très faible, il n'osait pas se jeter tout de suite dans la mêlée. Enfin, il craignait surtout qu'en cas de guerre, l'on dédaignât un amiral de salon et de ministère, et qu'on le rayât de toute action militaire.

Pour toutes ces raisons, Duguay-Trouin déclina la marque d'honneur qu'on voulait bien lui confier, en une lettre des plus habiles où il appuyait la raison de son refus sur sa santé chancelante.

Mais le cardinal n'était pas dupe et, tout en lui accordant les congés qu'il désirait, n'abandonnait en rien son idée. La lettre devenait un ordre et Duguay-Trouin n'avait d'autre parti à prendre que celui d'obéir et de mériter la confiance du ministre.

Duguay-Trouin s'exécuta. Il fit venir de Brest ses domestiques et ses bagages, et, après bien des déboires et des dépenses, s'installa à Paris où commença, pour lui, une vie de courtisan qui, malgré ses répugnances, n'avait plus de secret pour lui.

Suivant son habiutde, il fit, dès son arrivée à la Compagnie des Indes, de sérieuses réformes. Il n'hésita pas à supprimer tout un personnel aussi encombrant qu'inutile, grevant considérablement les frais généraux de la Compagie. Il organisa des succursales dans les différents ports, déclarant que le commerce maritime ne devait pas se traiter dans les salons et les salles de conférences, mais à pied d'œuvre. Enfin, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, et conservant toujours devant ses yeux son idéal de la Patrie, il essaya, dans ce nouveau poste, de veiller au bien du

pays comme il l'avait fait déjà dans toutes les occasions de sa vie.

Tout cela ne se passa pas sans un certain tapage de la part de ces messieurs de la Routine qui ne voyaient pas d'un bon œil ce foudre de guerre tripoter leurs paperasses et bousculer leurs tranquilles habitudes. Les ministères de tous les temps ont toujours engendré cette race des ronds-de-cuir aux gestes mécaniques, au tranquille labeur et à la complète incompréhension des activités extérieures. Hypnotisés par la symétrie de leurs grimoires, les fortunes qu'ils manipulent et l'importance des papiers qu'ils recopient, ils se figurent des personnages influents et méprisent les stériles contingences du dehors. Ils sont les prêtres sacrés du temple des archives et n'ont qu'un regard dédaigneux sur l'immense troupeau des civils.

Projeté avec force dans cette atmosphère, on devine quel tintamarre devait faire un Duguay-Trouin, bouillant, actif et prompt aux décisions, malgré sa maladie. La vague torpeur des bureaux poussiéreux fut plus d'une fois bousculée par la voix forte du corsaire, et la somnolente paresse des fonctionnaires bien souvent mise à mal par son intransigeante probité. De même qu'une bataille devait être vivement menée, la solution d'une affaire ne devait point traîner, et les reproches durent pleuvoir drus sur les pauvres diables.

Les années passèrent ainsi encerclées dans cet odieux triptyque : le travail, la Cour et la maladie. Pénible existence dans un milieu qu'il aimait le moins et loin de la mer qu'il adorait .

Entre temps, la France changea de main. Le cardinal Dubois, qui avait Duguay-Trouin en grand estime, mourut

quelques mois avant le duc d'Orléans. Le duc de Bourbon, qui succéda à Philippe d'Orléans et qui avait été touché par les hauts faits du corsaire, continua les bonnes traditions de la maison et le reçut à son tour avec tous les égards dus à un homme célèbre. Animé du désir de couronner cette belle carrière, il le nomma commandeur de l'Ordre de Saint-Louis et, un mois plus tard, l'éleva au grade de lieutenant-général et inspecteur de la marine à Brest. Honneurs qui, cette fois, touchaient la cime des aspirations humaines. Duguay-Trouin, auréolé de gloire, se voyait maintenant au sommet de cette haute échelle dont il avait gravi rapidement et glorieusement les divers échelons. Amiral, il jetait, non sans fierté, un regard en arrière sur le petit volontaire de seize ans qui s'était embarqué un beau matin sur la frégate *La Trinité*, de 18 canons, et contemplait avec joie le chemin parcouru. Route difficile et dangereuse, semée de peines et de douleurs, mais heureusement franchie grâce à une volonté de fer et à une confiance inébranlable en Dieu.

CHAPITRE II

La dernière escadre

Un jour qu'il se morfondait dans son appartement encombré de meubles et de tentures, et qu'en proie aux affres de la maladie, il méditait sur sa décevante position d'amiral sans escadre, il reçut une nouvelle foudroyante. M. de Maurepas, Ministre de la Marine, le priait de se rendre d'urgence à son bureau.

Il tressaillit soudain. La guerre était-elle donc déclarée ? Allait-on se battre ? L'espoir l'exaltait, il ne pouvait plus contenir sa joie et déjà ne sentait plus ses douleurs. Fébrile, il courut plutôt qu'il ne marcha, et arriva tout essoufflé dans le bureau du Ministre, qui l'attendait en souriant. M. de Maurepas connaissait bien le désir de son amiral et se faisait un plaisir de lui annoncer la bonne nouvelle ; aussi, sans le faire languir, il lui tendit son ordre d'embarquement. Tremblant de joie, Duguay-Trouin parcourut avidement le papier en question et apprit ainsi qu'on l'envoyait dans une région qui lui était peu familière, et non comme corsaire, mais comme lieutenant-général des armées navales de France.

Oh, évidemment, ce n'était pas une de ces grisantes sorties de jadis où, les soutes bondées de munitions, on court

à la recherche d'un ennemi à combattre ou d'une escadre à attaquer, mais, vu son âge et l'état de paix régnant à cette époque sur la France, il ne fallait pas être difficile, d'autant plus que cette mission pouvait peut-être devenir menaçante si telle était la volonté de Dieu. Et puis, que lui importait la mer à couvrir pourvu qu'il put sentir encore une fois sous ses pas le pont mouvant d'un bateau en marche.

En effet, on le dépêchait sur les côtes d'Algérie, de Tunisie et de Tripoli, où les monarques de ces pays multipliaient depuis longtemps déjà leurs actes de barbarie. Plusieurs fois, le Roi Louis XV avait envoyé des sommations aux princes qui, loin d'en tenir compte, avaient continué leurs odieux trafics en dépit de toutes les ordonnances. Il fallait mettre un terme à ce sans-gêne outrageant pour le monarque, et appuyer les nouveaux avertissements de quelques boulets bien placés si besoin était. Il était donc possible que la croisière nécessitât des échanges de mitraille ou plus encore, et c'est ce qui réjouissait Duguay-Trouin.

Il se rendit immédiatement à Brest, où, sans tenir compte de ses douleurs qu'il semblait ne plus sentir depuis la perspective de son départ, il fit activer l'armement de ses navires. Il retrouva ses préoccupations d'autrefois, son fol enthousiasme, et se dépensa avec une juvénile ardeur.

Le 3 juin 1731, l'escadre étant prête, il embarqua sur *L'Espérance*, escorté par *Le Léopard*, 60 canons, *Le Toulouse*, 60 canons, et *L'Alcyon*, 54. En haut du mât de son navire, son propre pavillon flottait au vent, et lui-même se pavanait sur son gaillard, dans son nouvel uniforme chamarré d'or, couvert de dentelles et rubans. Le bonheur l'étouffait.

Et le beau voyage commença. Assis sur le pont, à la

poupe de *L'Espérance*, Duguay-Trouin savourait avec délices ces radieuses journées de mer, calmes et douces. Il se sentait à l'apogée de sa gloire, et, sans aucune illusion sur son état de santé, se grisait de ces splendides journées qu'il savait être les dernières. Il n'avait plus, c'est vrai, la perspective de ce danger soudain qu'il avait toujours cherché, mais n'en pouvait que mieux goûter l'enivrante sensation du marin en croisière. Autour de lui, les trois navires avançaient, reflétant sur l'eau leurs voiles éclatantes et canons rutilants. La mer n'était qu'une immense nappe d'huile que les étraves brisaient de leur proue. Une douce chaleur exaltait les cœurs, le ciel était limpide et, sur les ponts, les matelots chantaient leur joie de vivre. Journées de rêves, idéales, qui semblaient célébrer la carrière finissante de ce grand marin. Qu'il était loin le temps de l'Atlantique en furie, des nuages bas courant sur une mer démontée, des abordages, des batailles et des victoires ! Etait-ce bien lui ce capitaine couvert de sang, les vêtements en lambeaux et zébré de mille égratignures ? Duguay-Trouin pensait, se laissant envahir par cette vague torpeur du large par mer calme et beau temps.

Parfois, les capitaines des quatre navires et les jeunes lieutenants faisaient cercle autour de lui, quêtant des souvenirs et des récits de bataille. Le vieux corsaire, alors, levait son regard qui, débordant la lisse de *L'Espérance*, allait se perdre au loin, vers l'ouest, le lieu de ses exploits ; et, de sa voix calme, autoritaire et forte, retraçait les aventures du *Grénédan*, du *Jason* et de bien d'autres.

Ces hommes ne perdaient pas un mot de ces récits et regardaient l'amiral avec émotion. C'est qu'il était à leurs yeux le témoin du grand siècle, de cette époque de combats

ardents qui, pourtant si proche, se voilait déjà d'un beau nuage de légende. En ces temps heureux, les batailles incessantes donnaient l'occasion aux jeunes de dépenser leurs folles énergies, tandis que, maintenant, le cardinal de Fleury et le duc de Bourbon semblaient peu enclins aux manifestations de force et courbaient peureusement le front devant les insolences des voisins de la France. Ah ! si seulement le grand Roi était encore là ; la riposte n'aurait pas été si longue et les jeunes lieutenants crispaient leurs poings.

Mais Duguay-Trouin, debout, à l'ombre de la grande voile, discourait devant son jeune auditoire, à peine interrompu par le sifflement du vent dans les cordages, le clapotis des lames à l'étrave et la légère sonnerie des clochettes du changement de quart. Son pauvre corps perclus, voûté, usé par les maladies, se redressait pourtant, et sa main brandissait la badine de bois des îles, à pomme d'or, qu'il ne quittait jamais et qui, en l'occurrence, représentait l'épée des jours qu'il évoquait. Parfois, au milieu d'une bataille, il s'arrêtait soudain pour donner un conseil, critiquer une manœuvre malheureuse, et repartait de plus belle en s'agitant frénétique. On l'écoutait respectueusement, mais non sans trahir pourtant l'intense émotion animant ceux qui vivaient ainsi, pendant quelques heures, dans le sillage du héros.

L'escadre arriva bientôt en vue d'Alger la Blanche, immaculée sur les flancs de collines et reflétant les rayons du soleil, de ses innombrables maisons et mosquées. Grandiose et impressionnant spectacle. Duguay-Trouin, conscient de l'importante mission qu'on lui avait confiée, résolut de donner, à l'arrivée de ses navires, une note autoritaire et digne, et, après avoir fait ranger son escadre en bon ordre,

lâcha plusieurs salves d'artillerie qui résonnèrent en longs échos au delà des montagnes. Salut martial et plein de fermeté à ces pirates insolents et peu révérencieux des ordonnances royales.

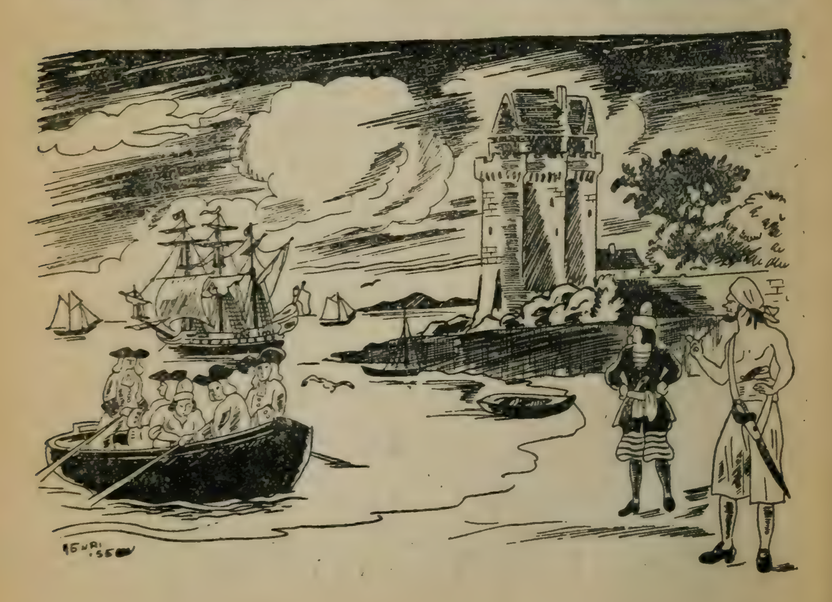
Cette fois pourtant, Duguay-Trouin n'eut pas le bonheur d'entamer une bataille. Le dey d'Alger, impressionné sans doute par ces beaux navires resplendissants de couleurs, à l'allure imposante, jugea bon de courber le front et capitula sans coup férir. Il signa tout ce que l'on voulut, rendit tous les prisonniers français et, pour donner plus d'éclat à sa soumission, reçut les officiers des navires en les comblant d'égards au milieu de réjouissances sans nombre. Fantasias, danses, fêtes évoluèrent sous les yeux émerveillés des équipages éblouis par le luxe et l'étrangeté des costumes berbères.

Il en fut ainsi pour toutes les villes désignées sur l'ordre de mission de Duguay-Trouin. Dès que le pavillon de France apparaissait, les difficultés s'aplanissaient d'elles-mêmes. La fière allure des bâtiments, la tenue décidée des équipages, la personnalité du chef, assouplissaient les plus rebelles. Les canons ne tonnaient qu'à blanc, et encore, pour les saluts. La Sainte-Barbe restait verrouillée, de même que la soute à poudres. Seuls, les pavillons d'appel ou de signaux couraient sur les drisses en laissant échapper la joyeuse chanson des poulies grinçantes. Il fallait se résigner. La bataille ne pouvait avoir lieu sans combattants.

Mais Duguay-Trouin se consolait en naviguant sur cette mer antique, toute sonore des vieux noms classiques. Elle éveillait en lui le souvenir de ses jeunes années de Rennes, où il se morfondait d'ennui devant un vocabulaire aux noms difficiles : Péloponèse, Lacédémone, etc... Elle évo-

quait aussi la glorieuse histoire de ses ancêtres fameux, superbe épopée qu'il s'était répétée, bien souvent, en se donnaht ocmme modèle de cette famille de Porcon, dont le Grand et le Petit, ainsi nommés pour les distinguer l'un de l'autre, avaient combattu contre les Turcs, sous Louis XII, pour soutenir la République de Venise, et étaient morts glorieusement à Mytilène. Un autre encore, le fameux Regulus Romain, qui avait fait le même voyage pour courir à une mort certaine, en vertu d'une parole donnée. Fière lignée dans laquelle le descendant était digne de figurer.

Bientôt, la mission entièrement remplie, il fallut prendre le chemin du retour. Duguay-Trouin ne voyait pas, sans une certaine mélancolie, approcher le terme de ce beau voyage. L'air du large, la bonne odeur de la mer, l'avaient ragail-



lardi ; ses douleurs s'étaient dissipées. Cette vie active et saine, ce métier qu'il adorait, avaient accompli ce miracle et, complètement refait, il avait repris courage. Hélas, il craignait la morne apathie du Ministre envers les conflits extérieurs et redoutait cette paix à tout prix que l'on imposait à la France, muselant toutes les ardeurs et les courages. Il rentra à Toulon plein d'appréhension sur un avenir qu'il prévoyait des plus pénibles.

CHAPITRE III

Alternatives

La Cour pourtant le reçut avec transports. On le félicita sur la bonne marche de ses négociations, qui assuraient à la France une tranquillité à peu près certaine du côté méridional tout au moins ; on le congratula et lui fit mille grâces, car, en effet, cette expédition avait rendu son plein succès avec le minimum de frais. Il n'y avait pas eu un seul combat et les navires rentraient au port avec autant de munitions qu'ils en avaient emportées. Pour le récompenser, on lui donna à choisir le poste qu'il désirait prendre, et Duguay-Trouin, séduit par le port de Toulon qu'il n'avait fait qu'entrevoir en débarquant, désigna et obtint cette place immédiatement.

Il en fut bien déçu. Lui qui avait beaucoup espéré en cette ville du Midi, chaude et resplendissante de soleil et de gaîté, y connut d'amères déceptions. L'état de la marine était pitoyable. Tout était délaissé, les navires mal entretenus, les quais en ruines et les marins paresseux. C'était la gabegie et le désordre, l'insouciance et la saleté. Officiers et matelots, dégoûtés par l'état de leur port, n'avaient plus aucune discipline et ne songeaient qu'à déserter leurs bâtiments pour courir dans la ville et s'amuser. Duguay-

Trouin, seul, sans amis, à peine connu, ressentit, dans cette place, une immense lassitude. Il était entouré d'une telle indifférence que ses ordres et ses démarches n'avaient aucun effet. Pour comble de malheur, la maladie venant s'ajouter à cette dépression morale, le mit dans un tel état qu'il finit par demander à être relevé de son poste.

Son voyage du retour fut un long calvaire. La maladie, faisant de rapides progrès, l'obligeait à n'avancer que par de courtes étapes, s'arrêtant à chaque instant, à bout de forces, et ne se relevant qu'après de grands soins et de puissants efforts. Il rentra à Paris complètement épuisé et se réfugia dans son hôtel de la rue de Richelieu.

L'air de Paris, une fois de plus, lui porta bonheur.

Ce vieux corps ne réagissait plus que mollement à chaque étape, mais cet homme habitué aux plus durs combats luttait avec une énergie farouche contre les assauts du mal. Bien soigné, entouré d'amis, confortablement logé, il surmonta cette mauvaise passe, et ses douleurs refoulées encore une fois, il reprit le chemin de la Cour.

On l'y reçut avec beaucoup d'égards, comme un vieil habitué. Le Roi Louis XV, le cardinal de Fleury, M. de Maurepas, le comte de Toulouse, aimaient l'entretenir des brûlants sujets de l'actualité, puisant en cet homme le fruit de ses expériences. M. de Maurepas, surtout, qui l'estimait tout particulièrement, le prenait souvent à part et, l'air soucieux, la voix grave, le harcelait de questions sur l'état de la marine dans les différents ports, la situation et la force des bâtiments disponibles, le moral des équipages, bref autant de sujets qui laissaient deviner de sérieuses préoccupations et peut-être de grands projets. Duguay-Trouin répondait de son mieux, tout en se réjouissant de cette at-

mosphère qu'il connaissait bien et qui, généralement, précédaient les grandes batailles. Allait-on se battre enfin ? Le vieux marin frémissait d'aise. Hanté par cette idée de combat, il ne cessait d'y penser jour et nuit, et c'est peut-être cet espoir qui le soutenait dans les pires moments de sa maladie. Mais rien encore n'était définitif. Le Ministre gardait un visage impénétrable, ne prononçait pas un seul mot capable de changer en certitude les espoirs de l'ancien corsaire. Celui-ci, alors, attendait avec impatience ! Nerveux, il arpentait les salons et les antichambres, au milieu d'une foule de gens qui, s'écartant respectueusement devant lui, chuchotaient son nom en le désignant.

Un jour qu'il allait ainsi lentement dans les appartements du palais, il aperçut un groupe de gens entourant un vieil homme de pauvre mine, vêtu d'un pourpoint sale et chaussé de bottes usées et crottées. Des jeunes gens pommadés, des marquis fardés, des demoiselles poudrées se poussaient du coude en riant sous cape devant la pauvre allure du bonhomme. Duguay-Trouin s'approcha et, soudain, bousculant le groupe ironique, vint se jeter au cou du vieillard qu'il embrassa avec effusion, puis se retournant, le visage rouge d'une colère indignée, s'écria :

« Eh ! quoi, messieurs, vous ne le connaissez pas ? C'est le plus grand homme de mer que la France possède en ce moment. C'est Cassard, mon ami, et je donnerais toutes les actions de ma vie pour une des siennes. Avec un seul vaisseau, il faisait plus que d'autres avec une escadre entière. »

Un murmure se fit entendre après ces belles paroles, et la foule, domptée, salua les deux grands marins qui se dirigèrent vers le cardinal de Fleury. Petite scène touchante,

affirmant le caractère noble et généreux de cet homme qui savait rendre justice à la valeur de ses amis.

Comme Duguay-Trouin l'avait pressenti, des menaces de guerre planaient sur la France. L'Angleterre devenait de plus en plus exigeante, la Hollande inquiétante, l'Espagne également. D'autre part, Stanislas Leczinsky, beau-père du roi, était bloqué à Dantzig et, dans cette atmosphère trouble, le moindre faux-pas pouvait mettre le feu aux poudres. Il fallait donc être prêt au moindre conflit, Duguay-Trouin fut immédiatement appelé pour recevoir l'ordre de mettre sur pied son escadre.

Lui qui n'attendait que cela, ne put cacher sa joie et partit en hâte pour exécuter l'ordre donné. Mais le destin semblait vouloir l'entraver dans cette marche à la gloire qu'il rêvait, car, en arrivant, il trouva, dans le port, un désordre extraordinaire. La politique pacifiste du cardinal avait détourné depuis longtemps l'esprit des marins de l'éventualité d'une guerre et, livrés à eux-mêmes, sans règlements, sans cadres, ils se laissaient aller à la paresse. Comme à Toulon, tout était dans le plus grand désordre. Les arsenaux étaient désertés depuis longtemps, les magasins ne renfermaient plus que des matériaux pourris et inutilisables, et les navires présentaient un état lamentable.

Il fallut toute l'énergie et la personnalité de l'amiral pour remonter le courant. Comme il l'avait fait jadis, à la veille des trépidantes croisières, il se dépensa sans compter, harcelant les uns, bousculant les autres, faisant retentir sa voix forte sur les chantiers, essayant de ranimer, par son enthousiasme, ces marins dégoûtés d'un métier déconsidéré. Bien plus que les discours et les ordres du Ministre, la belle allure de ce vieillard, sans cesse sur la brèche,

influença tous les hommes qui se remirent au travail, non sans maugréer ni se plaindre. Et ce travail, pourtant, n'était pas des plus aisés, puisque le matériel rouillé, cassé, hors d'usage, ne répondait plus aux besoins du service. N'importe, Duguay-Trouin était là, remontant les courages défaillants, apaisant les murmures et réussissant par un véritable tour de force, à mettre sur pied, en quelques mois, les quinze bâtiments de l'escadre demandée. Dès lors, tout était prêt, il ne restait plus qu'à attendre l'ordre d'appareiller.

Confiant désormais dans l'avenir, Duguay-Trouin échafaudait des rêves de gloire. Ne lui avait-on pas demandé d'arborer, au grand mât de son navire, le pavillon de contre-amiral ? Insigne honneur qui le comblait de bonheur, et sous lequel il espérait ajouter un fleuron à sa gloire, sinon mourir sur le pont de son navire, l'épée à la main et au service de son pays.

L'ordre, hélas ! n'arriva pas. L'accalmie se faisant chez les peuples étrangers, le Roi donna l'ordre de désarmer, ce que Duguay-Trouin fit la mort dans l'âme. Une amère déception l'envahissait. Le rêve avait été trop beau et la réalité n'en paraissait que plus triste encore, surtout en envisageant la perspective d'un long hiver à endurer dans cette maudite ville de Brest, sale, humide et froide. Il accepta cette nouvelle épreuve avec un grand courage, soutenu qu'il était par le chimérique espoir d'un contre-ordre prochain. L'Angleterre, en effet, indécise, demeurait toujours inquiétante et pouvait faire craindre une alerte inopinée, gardant sur le qui-vive les forces navales. Il vécut, étouffant les lancinantes douleurs qui ne cessèrent de le tirailler durant tout l'hiver.

Au printemps, l'ordre vint d'armer à nouveau, ce qu'il fit aussitôt.

Il se remit au travail avec acharnement et parcourut encore chantiers, arsenaux et bassins avec autant de joie que jadis. Sa démarche était moins ferme, ses pas plus hésitants, mais son regard et son cœur aussi ardents.

Parfois, entre deux travaux, il s'arrêtait sur une digue et regardait au loin cette mer en qui il espérait tant encore. Il n'abandonnait point ses projets de gloire et essayait en vain de deviner sur la crête des lames, le secret de son destin. Combattre encore ? Dieu le permettrait-il ? Et anxieux, sentant qu'il fallait aller vite maintenant, il continuait son dur labeur, surveillait les charpentiers, les calfateurs, les gréeurs, entraînant les marins, les soldats de débarquement par des exercices répétés, afin d'avoir sous la main, au moment opportun, un personnel bien préparé. Pendant ce temps, il envoyait lettres sur lettres au cardinal, lui donnant des conseils, le mettant au courant de la situation du port et le suppliant de presser le combat.

Tragiques efforts de cet homme qui s'agrippait au dernier espoir de sa vie. Inutile dévouement. Le Roi ne voulut point profiter de cette pièce importante de son échiquier maritime, et ne donna jamais l'ordre que l'ex-corsaire attendait avec quelle impatience, Dieu seul le sait !

CHAPITRE IV

Mort de Duguay-Trouin

Ce dernier coup du sort fut le coup de grâce. Tant qu'avait subsisté l'espoir d'une bataille, Duguay-Trouin avait résisté à la maladie. On lui aurait laissé entendre la reprise des hostilités pendant une ou deux années encore, qu'il aurait peut-être vécu d'autant, tant était grand chez lui l'amour de la mer et de la guerre. Maintenant, tout était bien fini.

Un profond découragement l'envahit et laissa la place, soudain, aux ravages de la maladie. Le ressort qui s'était si souvent tendu contre l'adversité et la douleur, venait brusquement de se dérouler. Désormais, ce n'était plus qu'une immense plaie, un pauvre corps rongé de toutes parts. Duguay-Trouin sentit bien que cette fois-ci il ne pourrait plus se relever et, posément, la conscience tranquille, se prépara à la mort avec sérénité.

On le transporta dans sa maison de la rue de Richelieu et, là, entouré de ses amis, de ses parents, il rédigea son testament.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Voyant que mes forces diminuent de jour en jour et que tous les remèdes, bien loin de contribuer à ma guérison ou de me

soulager sensiblement, sont inutiles et produisent souvent un effet contraire, j'ai cru que l'honneur et la religion exigeaient que je déclarasse dans un testament olographe mes dernières volontés en cas que Dieu dispose finalement de ma destinée.

« Premièrement, je veux qu'il soit payé comptant à ... ». Dernier geste de celui qui part et qui distribue autour de lui les vaines richesses terrestres qui n'ont point cours dans l'au-delà. Maigre fortune, d'ailleurs, presque uniquement composée de souvenirs, glanés le long des courses aventureuses et qui prolongeront jusqu'après la mort du corsaire, le souvenir de ce caractère noble, droit et généreux. Dieu n'avait pas voulu qu'il mourût sur son navire, l'épée à la main, face à l'ennemi. Que sa volonté soit faite. Il est des desseins que l'homme ne peut discuter. Il souffrait horriblement. Les médecins étaient impuissants à soulager sa douleur. Le grand guerrier, cet homme sans peur, voyait venir la mort avec courage. Il fit venir le curé de l'église Saint-Roch, qui lui donna l'extrême-onction et qu'il reçut avec une dévotion touchante. Une fois encore, il se fit relire son testament, puis ajouta ce codicille :

« Mon intention est qu'on laisse à mes gens leurs habits et leur livrée. De plus, que ma garde-robe soit partagée entre Gérard, mon valet de chambre, et Nanon, ma gouvernante, en donnant quelque chose à François. »

Le lendemain, au matin du 17 septembre 1736, il mourut dans les bras des siens.

Dans un caveau de l'église Saint-Roch, à Paris, repose le corps d'un grand marin qui n'eut pour idéal que l'amour de son Roi et de son pays.


HENR
ISELIN

BIBLIOGRAPHIE

Mémoires de Monsieur Du Gay Trouin, lieutenant général des armées navales. P. Mortier, Amsterdam, 1946.

Comte Le Nepvon de Carfort. *Histoire de Du Guay Trouin.* Plon.

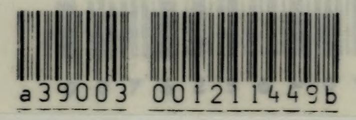
C. de la Roncière. *Histoire de la marine française.* Tome VI. Plon.

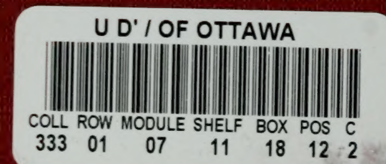
H. Malo. *Vie de Monsieur Du Guay Trouin.* Boccard, 1922.

G. Desbois. *Duguay Trouin.* M. Guérin, Saint-Malo, 1931.

F. Poncetton, *Monsieur Duguay Trouin, corsaire du Roi.* Plon.

Luçon. — Imp. S. Pacteau. 9-46-11.973


a39003 001211449b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 11 18 12 2